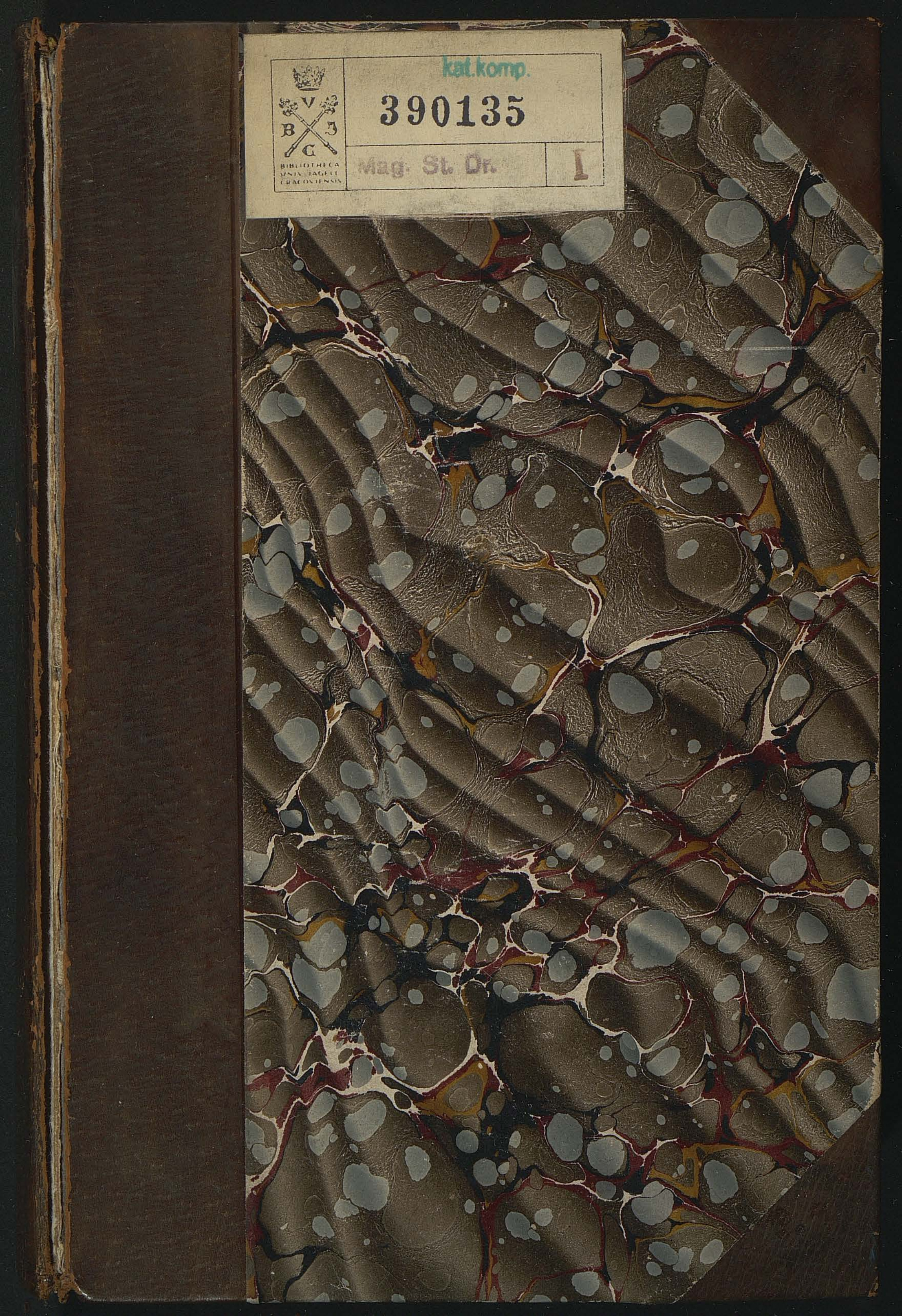
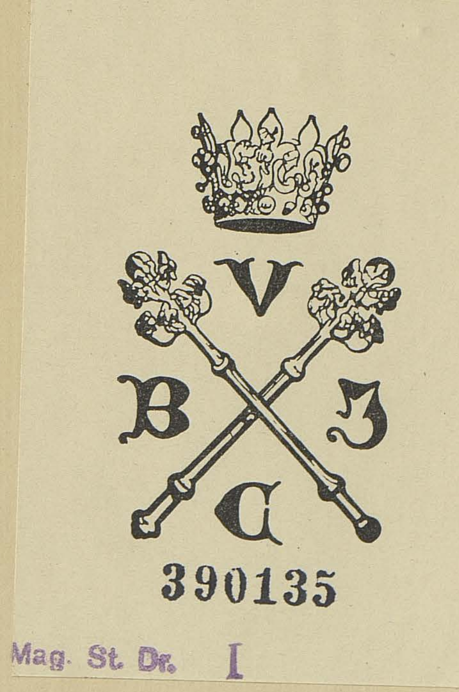
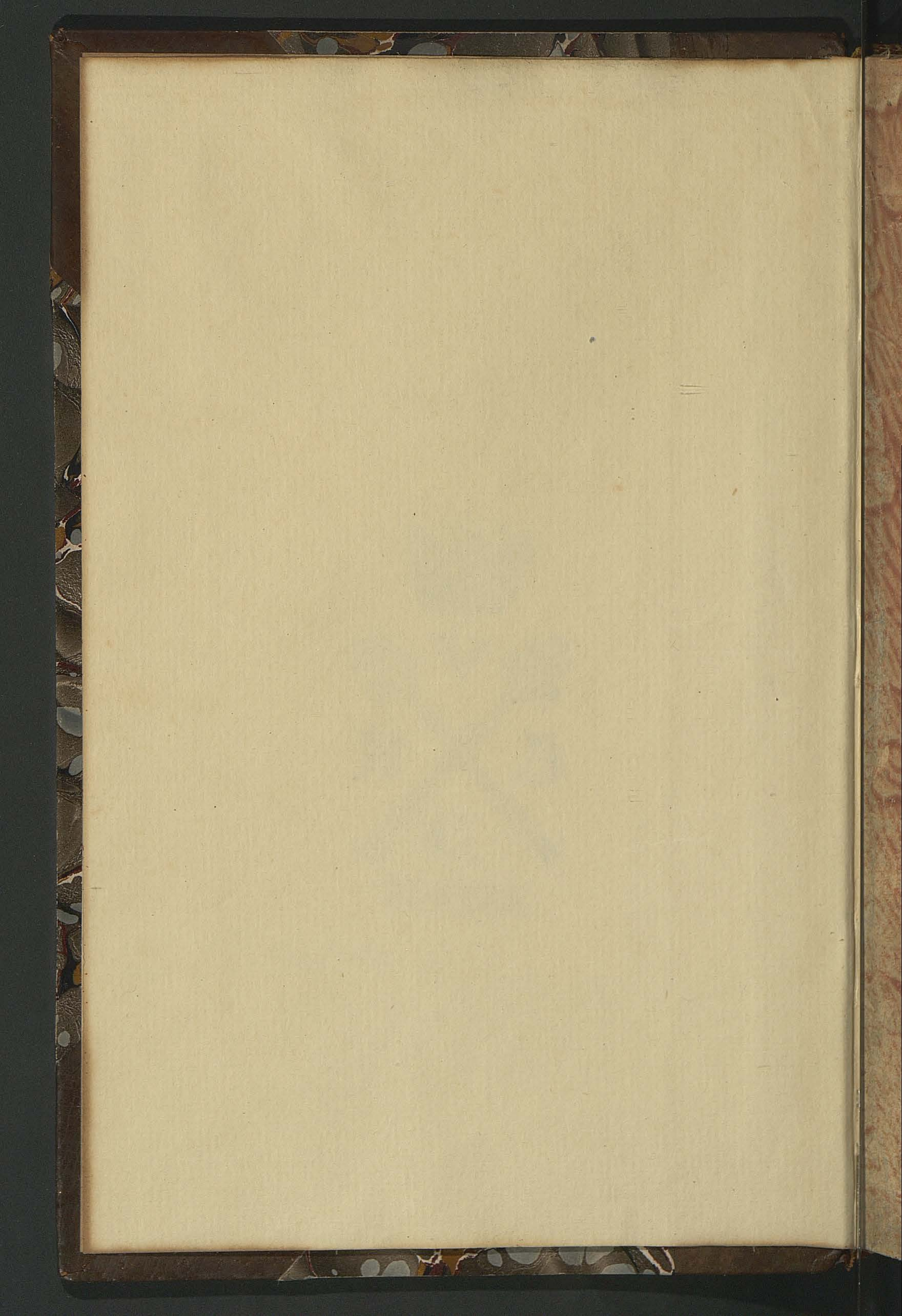
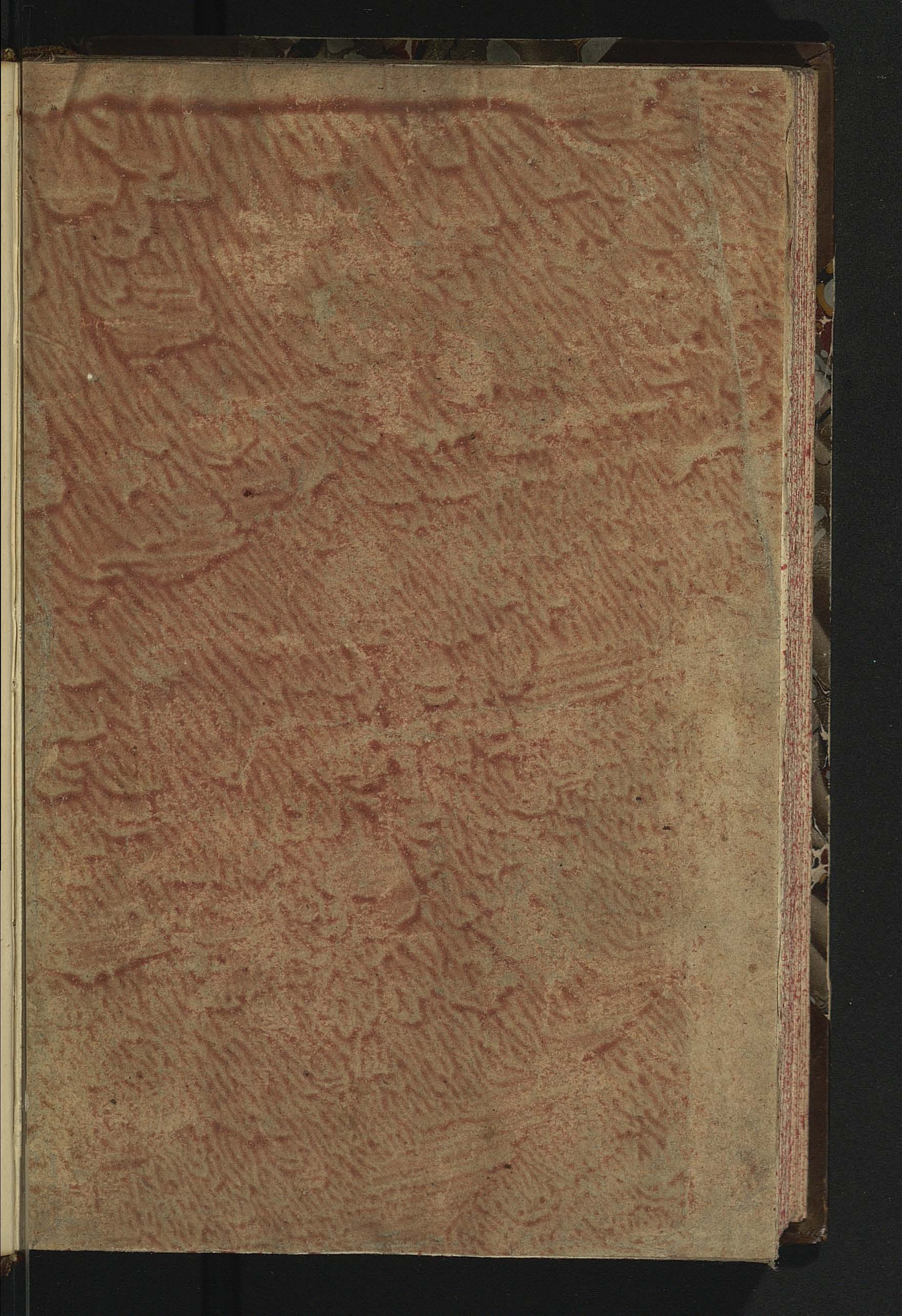



V
B
J
C





VOYAGES ET MÉMOIRES DE MAURICE-AUGUSTE, COMTE DE BENYOWSKY.

T. I.

VOYAGES
ET MÉMOIRES
DE
MAURICE-AUGUSTE,
COMTE DE BENYOWSKY,

Magnat des Royaumes D'HONGRIE *et* DE
POLOGNE, etc. etc.

CONTENANT ses Opérations militaires en Pologne, son exil au Kamchatka, son Evasion et son Voyage à travers l'Océan pacifique, au Japon, à Formose, à Canton en Chine, et les détails de l'Etablissement qu'il fut chargé par le Ministère François de former à Madagascar.

TOME PREMIER.

~~Ladislas Hadnecki~~

A PARIS,

Chez F. BUISSON, Imprimeur-Libraire, rue Hautefeuille, n° 20.

(1791.)



PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

En offrant au Public les Mémoires suivans, je crois à propos d'y joindre quelques remarques sur les faits intéressans qu'ils contiennent et sur la nature de l'Ouvrage. Il seroit inutile de s'attacher à prouver que le comte de Benyowsky fut un homme courageux, doué de grands talens, d'un caractère formé à l'école du malheur, et propre aux aventures périlleuses; qu'il avoit sur-tout reçu de la nature le talent de persuader et d'exciter les autres hommes à servir ses projets; on en sera suffisamment convaincu en lisant ses Mémoires. Je me bornerai à exposer simplement quelques faits tendant à démontrer l'authenticité de l'Ouvrage et le degré de croyance qu'il mérite d'obtenir.

Vers la fin de l'année 1784, M. J. Hyacinthe de Magellan, connu dans toute l'Europe par sa correspondance philosophique avec les savans et gens de lettres les plus distingués, me montra un prospectus écrit en françois par lequel étoient proposés par souscription *les Voyages et Mémoires du comte de Benyowsky* en trois Volumes; mais l'entreprise fut arrêtée par le départ soudain du comte, qui fut alors chargé d'une expédition particulière à l'île de Madagascar, pour laquelle M. Magellan lui-même avoit avancé une somme très-considérable; elle fut malheureusement sans succès. En conséquence, M. de Magellan se détermina à publier l'Ouvrage, et disposa d'une copie en faveur des propriétaires actuels, s'engageant en même-tems à fournir le détail des faits postérieurs à l'époque où finissent les Mémoires du comte jusqu'au tems de sa mort. Un événement imprévu vint encore ôter à M. de Magellan la fa-

culté de remplir cet engagement ; il fut attaqué, vers le milieu de 1788, d'une maladie grave qui, affectant sa mémoire, le rendit incapable de toute entreprise littéraire. Ainsi j'ai été obligé, pour ces détails subséquens (1), d'avoir moi-même recours à sa correspondance.

C'est par cette voie que le manuscrit est venu dans mes mains. Pour lui donner encore plus d'authenticité, j'ai engagé les propriétaires à présenter au *museum britannique* le manuscrit françois original, regardant ce lieu de dépôt comme le plus sûr qu'ils pouvoient choisir ; mes conseils ont été suivis, et le manuscrit françois a été présenté et agréé. La seule altération que je m'y sois permise a été de diviser l'Ouvrage en chapitres, pour la plus grande facilité des lecteurs.

---

(1) On les trouvera à la fin de l'Ouvrage.

Pour juger de la véracité d'un auteur ou d'un historien, il est deux moyens, qu'on peut nommer *l'évidence interne* et *l'évidence collatérale*. L'évidence interne n'est autre chose que la concordance dans les récits. Si celle-ci manque, on en peut infailliblement conclure que l'auteur ou s'est trompé lui-même ou veut en imposer à ses lecteurs; mais si cette évidence est parfaite, c'est déjà une grande présomption en faveur de sa véracité; c'est le seul motif de confiance que l'on puisse avoir lorsque l'écrivain parle de faits ou de lieux inconnus. Je n'ai remarqué dans le cours de ces Mémoires ni invraisemblances ni contradictions; il est donc raisonnable, d'après ce principe, de croire à la véracité de l'auteur dans tout ce qui a rapport à lui personnellement. Mais cette véracité peut encore, dans les autres parties, être soutenue par l'évidence collatérale. Les troubles de la Pologne, et le rôle qu'y a pu jouer le comte de Benyowsky, sont des

événemens de nos jours. La plupart des personnes qu'il y nomme tiennent un rang dans la société, et sont encore vivantes. Nous ne sommes plus dans l'ignorance relativement au passage par terre à travers les vastes possessions de la Russie, et à la position générale de la partie nord-est de l'ancien continent. Il est vrai que sur la situation des côtes et îles de la mer du nord entre l'Asie et l'Amérique il existe encore de grandes difficultés qu'on doit attribuer à l'inexactitude des navigateurs Russes, qui, pour la plupart, ignorans ou mal-intentionnés, ont observé, sans avoir les instrumens propres, une contrée couverte de brouillards presque perpétuels; mais nous avons ici l'inestimable avantage de pouvoir recourir aux observations des meilleurs navigateurs, Cook, Clerke, Gore et King (1), dont les tra-

---

(1) Dans le dernier voyage de Cook, tom. II, pag. 496, deuxième édition, il est fait mention d'un Grégoire Ismailow qui joue un assez grand rôle dans les Mémoires

vaux et les découvertes ont fait tant d'honneur à l'Angleterre. La seule partie des aventures du comte qu'il ne soit pas aussi aisé de comparer avec le témoignage collatéral des autres, c'est sa descente dans les îles du Japon, de Lequeio et de Formose, et ses découvertes dans la partie inconnue de l'Océan. Il faut donc ranger ces faits dans la classe des découvertes nouvelles, et croire à celui qui les a faites, jusqu'à ce que des recherches subséquentes viennent ou les confirmer ou les démentir.

Sans prétendre entrer dans aucune com-

---

suivans ; et ses aventures, pag. 499, se rapportent parfaitement avec celles du comte. Dans le troisième vol. pag. 193, l'historique de son expédition au Kamchatka est rapporté en entier. — Le capitaine King parle de l'arrivée du comte de Benyowsky à Canton. — On trouve dans le *Gentleman's-magazine* du mois de juin 1772, page 272, le détail d'un grand nombre de particularités de son voyage.

paraison des voyages du comte avec ceux des autres navigateurs, j'observerai cependant que l'on ne doit pas espérer d'y trouver, relativement aux détails nautiques, une exactitude aussi scrupuleuse que dans tous les autres. Par exemple, il n'y distingue jamais la latitude par estimation de la latitude par observation. Je présume qu'il n'avoit d'autres instrumens d'observation qu'un des vieux quarts de cercle de Davis, ou peut-être quelque croix géométrique; mais certainement il ne possédoit point un quart de cercle de Hadley. Il faut donc regarder ses latitudes en général comme étant à un demi ou peut-être à un quart de degré de la vérité.

Au surplus, je ne prétends pas dire qu'il n'existe point dans le Journal du comte de Benyowsky quelques autres causes d'incertitude. J'ai cru devoir seulement exposer les raisons qui m'ont paru

les plus propres à prouver sa véracité. J'offre au public une copie fidelle de ses relations; c'est à lui de juger, et je n'ai pas la sotte présomption de prétendre diriger son jugement.

VOYAGES



VOYAGES ET MÉMOIRES DU COMTE DE BENYOWSKY.

LE comte Maurice-Auguste de Benyowsky, magnat de Hongrie et de Pologne, naquit en 1741 à Verbowa, terre appartenant depuis long-tems à sa famille, située dans le comté de Nitria, en Hongrie. Il étoit fils de Samuel, comte de Benyowsky, général de la cavalerie, au service de l'empereur, et de Rose, baronne de Revay, dame et comtesse héréditaire de Thurocz. Sa première jeunesse se passa dans le cours d'études et d'exercices que la cour de Vienne fait donner aux jeunes gens d'une illustre famille, et à l'âge de quatorze ans, il se déclara pour la profession des armes. En conséquence, il

entra, en qualité de lieutenant, dans le régiment de Siebenschien, et joignit l'armée impériale, alors en campagne contre le roi de Prusse. La première bataille à laquelle il fut présent, fut celle de Lobositz, le 8 Octobre 1756, sous le commandement du général Brown ; la deuxième fut celle de Prague, le 16 Mai 1757, sous le prince Charles de Lorraine ; et la troisième fut devant Schweidnitz, le 12 Novembre 1757. L'année suivante 1758, il se trouva à la bataille de Domstadt, sous le commandement du général Laudon ; à cette époque, il reçut une lettre de son oncle, le staroste de Benyowsky, qui l'invitoit à venir le joindre en Pologne, pour lui assurer la succession de sa starostie. En conséquence, il quitta le service impérial et se rendit en Lithuanie, où son oncle le fit son héritier, et bientôt il lui succéda dans la possession de ses terres. Sa tranquillité fut troublée par la mort subite de son père, et la nouvelle qu'il reçut que ses beaux-frères avoient pris possession de son héritage. Cet accident imprévu exigeant sa présence eu Hongrie, il quitta la Lithuanie, dans le dessein de

rentrer dans la propriété de sa famille ; mais à son arrivée il la trouva toute entière dans les mains de ses beaux-frères, qui s'opposèrent de force à son entrée dans son château. Dans cette circonstance, comptant sur la justice de sa cause et ne suivant que sa vivacité, il se rendit à Krusrova, seigneurie dépendante du château de Verbowa, où, après s'être fait reconnoître par ses vassaux et s'être assuré de leur fidélité, il les arma, et par leur moyen se remit en possession de tous ses biens. Ses beaux-frères dépouillés de leurs usurpations, eurent recours à l'expédient le plus atroce pour opérer sa ruine entière. Ils le peignirent à la cour de Vienne comme un rebelle et un perturbateur du repos public ; en conséquence de ces calomnieuses imputations, la chancellerie, par ordre de l'impératrice reine, porta une sentence contre le comte, qui se vit non seulement dépouillé de ses biens, mais forcé de fuir précipitamment en Pologne. De là il fit passer plusieurs mémoires pour justifier sa conduite ; mais ce fut en vain ; ses ennemis les interceptèrent, et s'affermirent dans leur usurpation.

Cette disgrace, jointe aux dispositions d'une ame naturellement active, le détermina à voyager, et après avoir confié ses possessions de Lithuanie en des mains sûres, il se rendit à Dantzick, dans l'intention de s'appliquer à la navigation, fit plusieurs voyages à Hambourg, et de là à Amsterdam et à Plymouth. En 1767, il étoit sur le point de faire un voyage aux grandes Indes, lorsqu'il reçut plusieurs lettres des magnats et des sénateurs de Pologne, qui l'engageoient à y retourner, pour se joindre à la confédération qui se formoit alors. L'estime particulière qu'il avoit pour plusieurs nobles de ce royaume, jointe à la justice de leur cause et à la considération de ses propres intérêts, le détermina à se rendre à leurs désirs. Il arriva donc à Warsovie au mois de juillet, où il se lia par serment avec les chefs de la confédération, et s'engagea,

1°. A reconnoître la confédération comme le seul tribunal légitime de la république, et à n'obéir qu'aux ordres émanés de son conseil.

2°. A ne reconnoître le roi, que lors-

que la confédération l'auroit déclaré légitimement élu.

3°. A joindre les confédérés, sur la première nouvelle, où ils décideroient de s'assembler pour s'opposer aux Russes à main armée, et à ne point quitter les couleurs de la confédération, tant que les Russes resteroient en Pologne.

4°. A obéir fidèlement à tous les ordres du conseil général de la confédération.

Dans le courant de décembre, il quitta Warsovie, dans le dessein de faire un dernier effort pour faire reconnoître ses droits à la cour de Vienne; mais perdant enfin tout espoir de justice, il fut obligé de retourner en Pologne. Ainsi injustement privé d'une fortune considérable en Hongrie, et cela sans la moindre espérance de jamais la recouvrer, il prit le parti de quitter pour toujours la domination de la maison d'Autriche. En traversant le comté de Zips, il fut attaqué d'une fièvre violente, qui l'obligea d'interrompre son voyage. En cette occasion, il reçut toutes les marques possibles d'estime et d'amitié dans la maison de M. Hensky, gentilhomme de distinction, devint amoureux d'une de ses trois

filles, avec laquelle il eut bientôt le bonheur de se voir uni par les liens du mariage.

Il se trouvoit alors dans une situation heureuse et tranquille ; mais son destin n'étoit pas de rester long-tems en repos. Les états confédérés de Pologne, dont une partie s'étoit déclarée à Cracovie, apprenant que le comte de Benyowsky étoit un des premiers qui avoit signé leur union à Warsovie, lui écrivirent de se joindre à eux. Leurs pressantes sollicitations seroient restées sans effet, s'il n'eût été déterminé par un engagement plus fort, par son serment qui le forçoit de partir. Il s'échappa donc sans avertir son épouse, et se transporta à Cracovie, où il arriva le jour même que le comte Panin y donnoit l'assaut. Il fut reçu à bras ouverts par le maréchal Czarnesky, et il fut nommé sur le champ colonel général, commandant de la cavalerie, et quartier-maître général.

Le 6 juillet 1768, il fut détaché à Novitarg, pour conduire un régiment Polonois à Cracovie, commission dont il se tira avec honneur, en forçant l'ennemi campé devant la ville, où il entra avec son régiment composé de six cents hommes.

Le maréchal fut si satisfait de la conduite du comte, qu'il détermina le conseil de la confédération à le faire maître général de l'artillerie, place pour laquelle il eut un compétiteur dans le prince Martin de Lubomiersky, qui, à son arrivée à Cracovie avec deux mille hommes de troupes réglées, fut déclaré membre du conseil, et inspecteur général de la cavalerie.

Avant l'arrivée de ce prince, le comte de Benyowsky avoit proposé au maréchal de se rendre maître de la forteresse de Landscron, avec le régiment Polonois au service de la couronne, qui étoit en quartier dans cette province. Le prince Lubomiersky, après avoir entendu cette proposition, crut l'entreprise aisée, et voulut la tenter lui-même sans en donner avis au comte; il donna ordre à sa cavalerie de marcher, et ce ne fut qu'après son départ que le maréchal Czarnesky informa celui-ci du dessein du prince. Le comte assura le maréchal que le prince seroit battu par les Russes avant d'avoir fait la moitié du chemin, et qu'il n'y avoit d'autre remède que d'envoyer sans délai le reste de la cavalerie charger les Russes à l'instant qu'ils attaqueroient.

Malheureusement le prince fut long-tems à se décider, de manière que ce ne fut que deux jours après son départ, que le comte reçut ordre de marcher avec quartorze cents hommes de cavalerie pour aller le secourir. En conséquence de ce délai, le comte, malgré toute la rapidité de sa marche, ne put arriver à Kremenka, que six heures après la défaite du prince. Cependant il eut le bonheur de trouver sur le champ de bataille les Russes, qui ne s'attendoient pas à être attaqués. Instruit par ses espions de leur position et de leur sécurité, il les attaqua, les battit, et leur reprit deux cents hommes du prince Lubomiersky, qui avoient été faits prisonniers.

Après cette manœuvre, le comte forma le projet de mettre à exécution son entreprise sur Landscron. Pendant sa marche vers cette forteresse, il rencontra différens corps de troupes du prince Lubomiersky, qui renforcèrent les siennes. Enfin il arriva devant la forteresse, somma les troupes de la Couronne de se rendre prisonnières et de lui livrer la place, ce qu'il eut la satisfaction de voir s'exécuter dans l'espace d'une heure. Son premier soin fut d'engager les

troupes au service de la confédération, en prenant leur serment de fidélité, après quoi il dépêcha un courier au prince Lubomiersky, qui, depuis sa défaite, s'étoit réfugié en Hongrie sans troupes et sans amis, pour lui faire part de son succès et l'inviter à reprendre son commandement. Mais deux jours après, instruit d'une manière certaine que le général Russe, le comte Apraxin, étoit en marche pour investir Cracovie, il jugea indispensablement nécessaire de voler à la défense de cette place; et comme il prévit qu'une ville de cette grandeur ne pouvoit être défendue sans être bien munie de provisions, il mit les districts de Bielcz, Landscron et Novitarg, à contribution, et en obtint dix-huit chariots de grains avec six cents bœufs.

Le comte quitta Landscron avec ce convoi, et marcha vers Cracovie. A son arrivée à Vielicka, ville fameuse par ses salines, il rencontra un détachement Russe, l'attaqua, le battit, fit trente prisonniers, et prit la somme de neuf cent quatre-vingt mille florins Polonois, revenu que le roi tiroit de ces salines. Dans la nuit du 29 juillet, il vint au passage de la Vistule, d'où il dé-

pêcha un officier pour informer le maréchal Czarnesky de son retour, et le prier de faire ouvrir les portes, afin de faire entrer son détachement dans la ville sans être découvert par les Russes. Le maréchal, qui n'étoit pas informé des particularités de l'entreprise du comte, mais avoit ouï dire qu'il avoit été battu et défait, fut transporté de joie à la nouvelle de son retour, et le comte entra dans la ville avec quatre mille chevaux, une somme d'or, et des provisions considérables.

Aussi-tôt après son arrivée, le comte proposa au maréchal d'établir un camp hors la ville, lui représentant que la cavalerie auroit bientôt épuisé les magasins, sans être d'aucune utilité, et que, d'un autre côté, un camp fortifié seroit extrêmement avantageux, en ce qu'il faciliteroit la jonction d'un grand nombre de nobles, qui, ne voyant point de forces suffisantes pour faire face aux Russes, n'osoient encore se joindre à la confédération. Cependant les représentations du comte furent sans effet. Le Conseil fit barricader les portes de la ville, renfermant ainsi dans l'enceinte des murs toutes les troupes de la ville, dont

le nombre montoit à treize mille hommes. Cependant l'approche du général Apraxin, qui chaque jour avançoit d'un pas et ravageoit les environs de la ville, devenoit plus alarmante. Bientôt il ne resta aux assiégés aucun moyen de pourvoir à leur subsistance. Voyant l'extrême rareté des provisions, le comte demanda de nouveau au maréchal la permission de sortir avec deux mille hommes de cavalerie, dans l'espoir de faire entrer, par le moyen de cette troupe, quelques provisions dans la ville, et peut-être d'obliger le général Russe à lever le siège. Cette proposition fut acceptée, et, le 23 juillet, le comte sortit de la ville par la porte de la Vistule, qu'il traversa à la nage avec ses troupes, tout autre passage étant intercepté.

Dès qu'il eut gagné la campagne, son premier soin fut d'envoyer plusieurs de ses officiers inviter la noblesse des environs à se joindre à lui, et à lui fournir des provisions pour la subsistance des assiégés. Dès le 8 du mois d'août, il se vit à la tête de près de cinq mille hommes, et d'un bon nombre de voitures chargées, et traînées par des bœufs, qui faisoient eux-

mêmes partie des provisions destinées pour la ville. Il revint alors au passage de la Vistule; mais le trouvant occupé par les Russes, il se replia vers Vielicka. Alors, voyant qu'il ne lui restoit qu'un seul moyen pour faire entrer les vivres dans la place, et c'étoit d'attaquer les Russes d'un côté, tandis que les chariots entreroient de l'autre, il résolut de l'employer. Laissant donc le convoi des provisions sous le commandement du baron de Klusewsky, colonel d'infanterie, avec ordre de profiter du moment de l'attaque pour entrer dans la ville, le comte marcha droit au camp de l'ennemi avec trois mille chevaux. Le 11 du même mois, à trois heurs du matin, il attaqua en personne le camp des Russes, et força le général Apraxin à rappeler auprès de lui toutes ses troupes, qui laissèrent ainsi le passage libre au baron de Klusewsky. Le stratagême réussit pleinement; mais il coûta cher à celui qui l'avoit exécuté. A huit heures du matin, lorsqu'il fut assuré que toutes les provisions étoient entrées, le comte fit une retraite précipitée, après avoir perdu plus de seize cents hommes. Poursuivi par la cavalerie

Russe, composée de cosaques et de hussards, lui-même eut son cheval tué sous lui, et après avoir reçu deux blessures, il tomba entre les mains de l'ennemi.

Le général Russe, instruit de la manœuvre habile que le comte avoit exécutée, conçut une haute opinion de ses talens, et lui proposa d'entrer au service de la Russie ; offre qui fut rejetée avec dédain. Il étoit donc sur le point d'être envoyé à Kiow avec les autres prisonniers, lorsque ses amis payèrent pour sa rançon une somme de deux mille ducats, qui équivaut à 22,000 livres de France. Ayant ainsi obtenu sa liberté, il se crut dégagé de la parole qu'il avoit donnée aux Russes, d'après le principe incontestable qu'un homme qui a payé pour recouvrer le libre usage de ses facultés, a également recouvré le droit d'employer par la suite ces facultés selon son plaisir. En vertu de ce droit, le comte rentra dans Cracovie, à la grande satisfaction de tous les confédérés.

Nous ne nous astreindrons pas à suivre exactement le journal des opérations militaires du comte de Benyowsky, dans le cours de cette guerre. Il suffira de dire

qu'après avoir donné, depuis cette époque jusqu'au 19 Mai de l'année suivante, les preuves les plus remarquables d'ardeur, de capacité et de bravoure, il tomba enfin une seconde fois au pouvoir des Russes, après avoir reçu dans le combat deux coups de sabre, et un coup de mitraille dans le corps.

Après ce cruel échec, dans lequel périt totalement le détachement de cavalerie qu'il commandoit, le comte fut envoyé par le colonel Brinken, qui l'avoit fait prisonnier, au général Russe, le prince Prosorowsky, qui l'envoya au général . . . . commandant en chef de l'armée, alors campée à Tarnopol. Ce dernier, le plus vil et le plus cruel des hommes, insulta à l'infortune du comte. Non seulement il ne permit pas que des chirurgiens pansassent sa blessure, non seulement il le condamna au pain et à l'eau; il eut encore l'inhumanité de le charger de chaînes, et de le faire, en cet état, transporter à Kiow. Heureusement que son conducteur, plus humain que le général, à leur arrivée à Polone, craignant pour la vie de son prisonnier, en fit son rapport au gé-

néral Sirkow, commandant de la place, qui le fit transporter à l'hôpital; et lorsqu'il fut passablement rétabli, après avoir éprouvé dans les affreuses prisons de Polone toutes les horreurs de la misère et de la faim, il arriva le 4 août de la même année à Kiow, ville située sur les frontières de la Russie, d'où il fut bientôt après transporté à Cazan. Dans ce dernier séjour, ayant la ville pour prison, et logé dans la maison d'un orfèvre, sa santé se rétablit insensiblement; il commençoit même à y mener une vie aussi paisible qu'elle peut l'être dans l'état de captivité, lorsqu'un évènement que nous allons raconter, l'entraîna tout-à-coup dans un enchaînement de malheurs et d'aventures sans nombre et peut-être sans exemple.

Dans la ville de Cazan, la réputation du comte et son caractère franc et ouvert lui avoient procuré, parmi la noblesse Russe, un grand nombre de connoissances. Un jour, étant invité à dîner chez un de ces hommes de qualité, il apprit, par diverses particularités de la conversation, qu'il se tramoit contre le gouvernement quelque projet, pour l'exécution duquel on

paroissoit avoir besoin d'acteurs. Quelques jours après, se trouvant encore dans la même compagnie, un des convives lui adressa la parole et lui fit plusieurs questions, dont le but étoit évidemment de le sonder sur les dispositions des prisonniers envers le gouvernement, lui observant en même-tems que le gouverneur de Cazan, n'ayant pas plus de quatre cents hommes de garnison, craignoit continuellement que les prisonniers, qui étoient au nombre de sept mille, ne vinssent à se révolter, et que, pour prévenir un si dangereux évènement, il avoit envoyé à Pétersbourg demander des ordres pour les faire transporter en Sibérie.

Apperçevant à l'instant même l'intention de la personne qui le questionnoit, mais ne croyant pas qu'il fût de la prudence d'entrer plus avant dans cette conversation, et voulant éviter jusqu'à l'apparence de toute espèce d'engagement, le comte se contenta de répondre, que le gouverneur ayant sous son commandement un corps de braves gens bien armés et en possession de la forteresse, n'avoit rien à craindre de la part d'une troupe de pau-

vres prisonniers, épuisés par les maladies, et dont la plupart étoient invalides ; mais au surplus, qu'il agiroit sans doute prudemment en prenant toutes les précautions qu'exigeoit l'exercice de son emploi. La suite de cette conversation amena enfin le seigneur Russe au point de déclarer au comte que la noblesse de la plupart des gouvernemens étoit extrêmement mécontente de l'autorité despotique de l'impératrice, et que voulant s'en délivrer, ils étoient tous disposés à entrer dans une confédération, à secouer le joug de l'esclavage, et à tout tenter pour devenir libres comme les autres nations ; que le moment actuel étoit le plus favorable qu'on pût désirer pour l'exécution de leurs projets, attendu que les troupes étoient occupées ailleurs, et que le clergé, également mécontent, étoit prêt à se joindre à la noblesse, qui d'ailleurs pouvoit aisément gagner les Tartares de Cazan, naturellement disposés à se déclarer en faveur des Turcs. La noblesse Russe, ajouta-t-il, compte aussi sur le secours des prisonniers qui sont ici si indignement traités.

Le comte répondit sans hésiter, et avec

sa franchise naturelle, que les prisonniers étant sans armes et toujours gardés à vue, ne pouvoient songer à former aucune entreprise contre le gouvernement; mais que, si on les délivroit de l'esclavage, leurs libérateurs pourroient compter sur leur reconnoissance et leur inviolable attachement. Après cette conversation, le comte rejoignit la compagnie, et fut reçu avec de si grandes démonstrations d'amitié, qu'il lui fut aisé de voir que toute la société étoit composée de mécontens. En sortant de là, le comte alla voir son ancien ami le maréchal de Czarnecsky, auquel il fit part de sa découverte. Le jour suivant, le maréchal invita plusieurs officiers supérieurs, prisonniers comme lui, et leur révéla le secret, afin de pouvoir statuer sur la manière de procéder qu'il seroit le plus convenable d'adopter, en cas que la noblesse leur fît des propositions. Il fut donc décidé dans le comité secret, que les confédérés n'entreroient avec les mécontens dans aucune conspiration contre le gouvernement; qu'on pourroit cependant leur promettre que, s'ils se rendoient maîtres de la ville, les prisonniers, mis par eux en liberté, formeroient un corps et agiroient de concert

avec leurs libérateurs, jusqu'à ce qu'ils pussent avoir des ordres ultérieurs du conseil général de la confédération.

Le comte de Benyowsky fut chargé de cette négociation, et il s'en acquitta avec tout le zèle, la prudence et la sagacité imaginables, en sorte qu'aucuu prisonnier ne pût se trouver compromis, quand même le gouvernement viendroit à découvrir la conspiration. De leur côté, les mécontens poursuivirent avec tant d'ardeur l'exécution de leur projet, qu'ils réusssirent à attirer dans leur parti la noblesse des gouvernemens de Voronicz, Bielogorod, Kiow, et la plus grande partie de Moscow, capitale de la Russie. Ils n'attendoient que l'apparition des Tartares de Cazan, qui s'étoient engagés à se présenter devant la ville, avec neuf ou dix mille chevaux.

Tel étoit l'état des affaires, lorsqu'au 6 novembre 1769, elles changèrent tout-à-coup de face. Uue querelle étant survenue entre deux seigneurs Russes, l'un d'eux informa le gouverneur que les prisonniers, de concert avec les Tartares, méditoient une entreprise contre sa personne et contre la garnison; et pour ne pas se faire des

ennemis de tous ses compatriotes, il n'accusa que le comte de Benyowsky. Le lendemain 7 novembre, à onze heures du soir, le comte entendit frapper à sa porte; il descendit en chemise, tenant une chandelle à la main, et après avoir ouvert la porte, il fut étonné de voir un officier suivi de vingt soldats, qui, le prenant apparemment pour l'hôte de la maison, lui demanda si le prisonnier étoit chez lui. Oui, Messieurs, répondit le comte; vous le trouverez dans sa chambre. Alors l'officier lui prenant la chandelle des mains, et ordonnant à ses hommes de le suivre, monta précipitamment à l'appartement du comte, qui, profitant de cette heureuse méprise, sortit à l'instant de la maison et courut au logement de son intime ami le major Winbladth, comme lui prisonnier, qui le couvrit de quelques habits. Après lui avoir raconté l'aventure, il l'engagea à prendre sans délai la fuite avec lui, et tous les deux ayant quitté Cazan, prirent, dans le plus prochain village, des chevaux de paysans qui les conduisirent à Sebuksar. Arrivés en cet endroit, ils informèrent plusieurs seigneurs Russes de la découverte de leur complot. Ceux-ci ayant

le plus grand intérêt à faciliter l'évasion du comte, lui firent avoir un podruschna, ou ordre pour des chevaux de poste, et lui donnèrent pour son voyage de l'argent et des habits. De Sebuksar ils passèrent à Kusmoden-Janskoy, où ils prirent la poste et continuèrent leur route jusqu'à Nizney-Novogrod, où ils se donnèrent pour des officiers revenant de Kizlar à Pétersbourg, chargés de dépêches de la part du gouverneur. Le Voivod ou gouverneur eut la politesse de les inviter à dîner, les traita fort somptueusement, et leur donna, pour le Voivod de Volodomir, une lettre, sans laquelle ils auroient été infailliblement arrêtés. Ils continuèrent leur route, et traversèrent dans la nuit Moscow, aussi bien que Twer, Velki-Novogrod, et autres lieux.

Ils arrivèrent enfin le 19 novembre à Pétersbourg, où le comte prit un logement dans un hôtel garni, faisant passer le major pour son valet de chambre. A sa première sortie, il rencontra un Allemand, apothicaire de sa profession, qui, apprenant de lui que son intention étoit de passer par mer dans une autre contrée, lui donna l'adresse d'un capitaine Hollandois.

Le comte alla voir le capitaine, et lui proposa de passer sur son navire, lui et son domestique, moyennant une somme de cinq cents ducats, qu'il promit de lui payer à son arrivée en Hollande. Le capitaine y consentit, mais en apparence seulement, car lui ayant donné rendez-vous pour le lendemain à minuit sur le pont de la Neva, au lieu de recevoir le comte sur son bord, comme il l'avoit promis, il le fit arrêter, au moins il y a lieu de le croire, par une vingtaine de soldats, qui le conduisirent, avec le major, chez le comte de Csecserin, lieutenant général de police. Celui-ci, qui sans doute avoit déjà reçu des nouvelles de Cazan, lui proposa d'un ton doux et poli les questions suivantes :

1. Quels étoient sa naissance, son pays, son âge et sa religion ?

2. Sous quelle puissance il avoit servi avant d'entrer dans la confédération Polonoise ?

3. Qui lui avoit proposé de signer l'acte de confédération ?

4. S'il n'avoit pas connoissance que la cour de France eût fourni de l'argent pour le payement des troupes des confédérés ?

5. Qui l'avoit engagé, lui étant prisonnier, à exciter les autres prisonniers à la révolte, et quel étoit son dessein, s'il eût réussi à se rendre maître de la ville de Cazan ?

6. Si les autres chefs confédérés avoient, ou non, part à la conspiration, et s'il n'y avoit pas quelques Russes engagés avec lui pour l'exécution de cet abominable complot? Quels étoient leurs noms, et de quelle manière cet engagement s'étoit formé?

7. Pourquoi le prisonnier, après avoir déserté de Cazan, venoit-il à Pétersbourg, s'il n'avoit pas quelque dessein prémédité? Où avoit-il pris de l'argent pour faire en poste un voyage aussi long, et pourquoi il faisoit passer son compagnon pour son serviteur ?

8. En supposant que son intention fût de quitter la Russie, pourquoi il préféroit d'aller en Hollande ?

A toutes ces questions le comte répondit :

1. Qu'il étoit né magnat des royaumes de Hongrie et de Pologne, âgé de vingt-huit ans, et qu'il professoit la religion chrétienne.

2. Qu'il avoit servi en qualité d'officier dans l'armée Impériale, et fait la guerre contre le roi de Prusse.

3. Qu'en sa qualité de Staroste, il avoit cru qu'il étoit de son devoir d'aider la république à secouer le joug d'une domination étrangère.

4. Qu'il ignoroit si la France avoit, ou non, fourni de l'argent aux confédérés.

5. Qu'il n'avoit jamais excité les prisonniers à la révolte; que son unique dessein avoit été de recouvrer sa liberté, tentative à laquelle il se croyoit autorisé par la cruauté et la tyrannie exercées contre lui dans les prisons; qu'il n'avoit jamais eu le projet de se rendre maître de la ville de Cazan, et conséquemment qu'il ne pouvoit avoir aucune intention subséquente à ce projet imaginaire.

6. Qu'en sa qualité de prisonnier, il ne pouvoit et ne devoit pas devenir accusateur, et conséquemment qu'il refusoit de répondre à la sixième question.

7. Qu'après avoir quitté Cazan, il n'étoit venu à Pétersbourg que dans l'espoir d'y trouver plus aisément quelque vaisseau étranger sur lequel il pût sortir du royaume;

qu'il n'avoit eu aucun autre dessein ; que s'il faisoit passer le major Wynbladth pour son domestique, c'étoit uniquement pour diminuer les difficultés et la dépense.

8. Quant à son intention d'aller en Hollande, que son unique motif étoit la rencontre qu'il avoit faite du capitaine Hollandois, qui avoit promis de le passer sur son navire; qu'au surplus il lui importoit fort peu en quel pays il fût conduit, pourvu qu'il lui fût permis de sortir de la Russie.

Après cet examen, le comte fut conduit au fort Saint-Pierre et Saint-Paul, et là, renfermé dans un cachot souterrain, séparé du major Winbladth. Le 23 au matin, troisième jour de sa détention, la porte s'ouvrit pour la première fois, et après trois jours de jeûne, il reçut un morceau de pain et une cruche d'eau. Dans la soirée du même jour, il fut conduit par un officier devant le ministre comte Panin, qu'il trouva dans son cabinet, et qui lui fit cent questions l'une après l'autre, sans lui donner le tems de répondre, et lui montra à la fin plusieurs papiers, d'après lesquels il étoit, disoit-il, parfaitement instruit de tous les complots du comte. Alors le ministre l'ac-

cabla d'invectives amères et des épithètes les plus outrageantes, lui conseillant de répondre affirmativement à toutes les questions qui lui seroient faites dans le conseil, qu'autrement la voie des dénégations lui seroit funeste. Après cet avis doux et amical, le comte Panin le fit reconduire à sa prison, et ordonna qu'on le chargeât de chaînes.

Le même jour on le fit sortir encore de son cachot, et il comparut devant le conseil privé. En entrant dans la salle d'assemblée, il vit vingt Russes assis, chacun desquels tenoit devant soi une feuille de papier et une plume à la main. Le comte Panin présidoit ce conseil. Celui qui faisoit les fonctions de procureur, lut toutes les questions qui avoient été faites par le comte de Csecserin au comte de Benyowsky, et les réponses de ce dernier. Après cette lecture, le comte Panin lui ordonna de jurer que toutes ces réponses étoient conformes à la vérité, ce qu'il fit sans hésiter; mais alors le président lui enjoignit de rétracter son serment et de dire la vérité, sous peine d'être appliqué à l'instant à la torture. Cette menace assez horrible pour

ébranler le courage de l'innocence même, irrita le comte. « Il sied mal à un juge, dit-il en s'adressant au président, de remplir l'office d'un exécuteur; la justice ne doit punir qu'après la conviction de l'accusé. Le conseil m'ayant proposé d'affirmer mon innocence par serment, il doit me convaincre par des preuves d'avoir fait un faux serment, autrement tout procédé violent contre moi seroit un acte de barbarie, auquel je ne puis croire que S. M. l'impératrice voulût jamais donner sa sanction «.

Cette réponse du comte, qui fut écrite mot pour mot par le secrétaire, lui donna, parmi les membres du conseil, quelques défenseurs qui prirent son parti contre l'opinion du comte Panin. Ils observèrent que le prisonnier, n'étant convaincu que d'avoir cherché à déserter, ne pouvoit être condamné comme criminel d'état; observation qui produisit une dispute entre les assesseurs, et le comte fut reconduit à sa prison, d'où il fut tiré le 25 au matin, et amené de nouveau devant le conseil. Il fut, ce jour-là, confronté avec un gentilhomme Russe, que le gouverneur de Cazan avoit envoyé à Pétersbourg pour être examiné par

le conseil. C'étoit le même qni avoit dénoncé le comte au gouverneur de Cazan. Il soutint devant le conseil, que le comte avoit eu connoissance du complot formé par les Russes contre le gouvernement, qu'il les avoit encouragés dans leurs desseins, et que lui-même s'étoit chargé d'attirer tous les prisonniers dans le parti des mécontens.

Le président ordonna au comte de répondre à cette accusation, ce qu'il fit en déclarant librement que, dans plusieurs compagnies de noblesse Russe, il avoit ouï parler de projets contre le gouverneur de Cazan; que plusieurs même de ces gentilshommes lui avoient formellement proposé de s'unir au parti des mécontens, et d'engager tous les prisonniers dans leurs intérêts; qu'invariablement attaché aux principes de l'honneur et de la probité, sentimens que sa qualité même de prisonnier ne peut lui interdire, il n'avoit pas cru devoir les trahir : mais quant aux propositions à lui faites par les mécontens, il leur avoit simplement répondu que les prisonniers ne s'engageroient jamais dans aucune entreprise contre le gouvernement de Cazan, et

encore moins contre les intérêts de l'impératrice ; qu'il ne leur convenoit point de se mêler en rien des prétentions de la noblesse Russe ; qu'elle pouvoit terminer seule sa querelle ; que les prisonniers souffroient patiemment leur sort ; mais qu'il étoit cependant un seul cas où les mécontens pourroient compter sur leurs services, c'est celui d'une victoire déjà remportée, et s'il arrivoit que la noblesse fût la première à rendre aux prisonniers leur liberté.

Le Russe avoua lui-même que ce récit étoit la vérité. Le comte fut renvoyé à sa prison jusqu'au 29, qu'il comparut pour la troisième fois devant le conseil pour y entendre prononcer son jugement. Au commencement de cette séance, le président menaça encore le prisonnier de le mettre à la torture ; mais ne pouvant alléguer contre lui d'autre accusation que celle de désertion, il lui proposa enfin de signer une promesse de ne jamais servir contre la Russie, de quitter l'empire sans délai, et de ne jamais y rentrer *sous* peine de mort. A ces conditions, le président lui promit sa liberté. Le comte de Benyowsky

n'hésita point à signer cette promesse, conçue à peu près en ces termes :

« Je reconnois qu'ayant été arrêté dans » ma fuite de Cazan, et S. M. Impériale » de toutes les Russies m'ayant pardonné, » par un effet de sa clémence naturelle, » je m'oblige, par la présente renonciation, à ne jamais servir sous aucune puis» sance contre les armes de S. M. I. ; et » je promets et m'oblige, sous peine de » mort, ma liberté m'étant rendue, de » quitter pour toujours ses états, et de » n'y jamais rentrer sous quelque prétexte » que ce puisse être. Fait à Pétersbourg » le — novembre 1769 ».

Après avoir signé cet écrit, le comte ne doutoit pas qu'à l'instant même il ne fût mis en liberté. — On le reconduisit à sa prison.

Le 4 du mois de décembre, à deux heures après minuit, un officier vint à lui, avec sept soldats, auxquels il donna ordre de lui ôter ses chaînes, et de le revêtir d'un habit de peau de mouton. On lui rattacha ses fers ; ensuite il fut conduit dans la cour de la prison, et jeté sur un traîneau at-

telé de deux chevaux, qui partirent à l'instant avec la plus grande vitesse. L'obscurité ne permit pas au comte de discerner les objets qui l'environnoient ; mais le bruit d'un grand nombre de sonnettes lui apprit qu'il étoit suivi de plusieurs autres traîneaux, ce qui excita dans son ame une longue suite de réflexions sur la fatalité et la bizarrerie de sa destinée.

A l'instant de son départ il avoit conçu quelques espérances, en se figurant qu'on le conduisoit en Pologne ; mais au point du jour, la vue de plusieurs villages qu'il se rappela d'avoir traversés en venant de Cazan, les fit totalement évanouir, et il vit trop clairement qu'on le conduisoit en exil en Sibérie.

A midi, lorsque les traîneaux s'arrêtèrent, le comte reçut pour toute nourriture un morceau de pain desséché, et en descendant de son traîneau pour monter dans un autre, il vit que le major Winb dth étoit compagnon de ses infortunes. Le comte eut beaucoup à souffrir du froid excessif qui sembloit rouvrir toutes ses blessures, et il étoit presque glacé, lorsque le commandant du convoi le fit des-

cendre du traîneau pour passer la nuit dans une chaumière. Lorsqu'il eut recouvré l'usage de ses sens, il apperçut près de lui le major Wynbladth, qui, n'étant pas blessé, soutenoit mieux la rigueur de la saison. Dans cet état commun d'infortune, ce fut pour l'un et pour l'autre une sorte de consolation de se voir et de se communiquer mutuellement leurs réflexions.

Le prince Russe Maneow, lieutenant des troupes du sénat, et qui commandoit le convoi, touché de leur déplorable situation, les informa en confidence que ses ordres étoient de les conduire à Moscow, d'où ils devoient être transportés à Tobolsk, et de là au Kamchatka, lieu de leur exil. Il eut même dans la suite la politesse de les faire manger avec lui.

Aux approches de Moscow, leur conducteur les quitta, et retourna avec les traîneaux. Alors un détachement de seize soldats, ayant un lieutenant à leur tête, les conduisit jusqu'à Volodomir, où ils arrivèrent le 13 décembre. Là ils furent joints par quatre traîneaux, portant quatre autre exilés condamnés à passer comme eux le reste de leur vie au Kamchatka. Le comte,

comte, qui savoit la langue russe, leur fit diverses questions sur le sujet de leur disgrace. L'un étoit Vassili-Vassilics Panow, lieutenant des gardes; le second, Hyppolite Stephanow, capitaine d'infanterie; le troisième, Asaph Baturin, colonel d'artillerie; le quatrième, Yvan-Sophronow (ou Solmanow), secrétaire du sénat de Moscow.

Leur escorte fut alors composée de quarante-six soldats de Volodomir, qui les conduisirent jusqu'à Nizney-Novogrod, où ils arrivèrent le 18, et de là à Kusmoden-Jazkoy, où leur garde fut renforcée de cent cinquante chevaux, pour traverser sans danger le gouvernement de Cazan, alors troublé par les incursions des Tartares, qui, depuis le départ du comte, avoient déjà commis plusieurs actes d'hostilité, et auxquels s'étoient joints une partie des prisonniers de Cazan. Les choses étant en cet état, leur commandant prit le parti de ne s'arrêter dans aucun des villages de ce gouvernement, mais de marcher nuit et jour jusqu'à Malmitz ville située sur les bords de la rivière Viattka, où le renfort les quitta. De Malmitz ils furent conduits à Saragut, et de

là à Kunzir, de Kunzir à Tuninkz, et de Tuninkz à Tobolsk, la capitale de Sibérie, à 780 lieues de Pétersbourg.

A leur arrivée, ils furent logés séparément dans la ville, ayant chacun sa garde. Le comte Denis Juanovicz Csecserin, gouverneur de la ville, et frère du lieutenant général de police de Pétersbourg, homme remarquable par son humanité et sa politesse, non content de les délivrer de leurs fers, leur fournit des secours de toute espèce, et leur permit de passer quatorze jours dans la ville pour rétablir leur santé, considérablement altérée par la faim et l'inclémence de la saison. Pendant tout le tems que les prisonniers demeurèrent à Tobolsk, il leur envoya des provisions de sa cuisine, et à leur départ il fit présent à chacun d'eux d'une somme de cinquante roubles, d'une certaine quantité d'eau de vie, et de cinq cents livres de tabac, denrée qui se vend extrêmement cher au Kamchatka.

Nous terminerons ici le récit des aventures du comte, que nous avons recueillies, pour le laisser parler lui-même.

JOURNAL DES VOYAGES DU COMTE DE BENYOWSKY.

CHAPITRE PREMIER.

Le comte arrive à Tobolsk, capitale de la Sibérie. Humanité du gouverneur. Départ de cette ville. Villages sur la route. La ville de Tara. La rivière et la ville de Tomsky. Les Tartares s'intéressent en faveur des exilés. La proposition faite au comte de se sauver en Chine. Ses blessures ne lui permettent pas de l'accepter. Présent fait aux exilés par les Tartares. Désintéressement de leur conducteur.

JE suis né d'une famille illustre de la Hongrie, et j'ai servi avec quelque dis-

tinction les états de la république de Pologne, sous les drapeaux de laquelle j'ai été fait prisonnier de guerre par les Russes, après avoir reçu sept blessures. Ce malheureux évènement m'a soumis à toutes les calamités que la tyrannie peut infliger. J'ai été transféré de prisons en prisons, et à la fin condamné au déplorable état d'esclave. D'après un ordre du sénat Russe, je me suis vu chargé de fers et conduit à Tobolsk, ville capitale de Sibérie, composée d'environ cinq cents maisons, et habitée par des Russes et des Tartares. Tobolsk est située au pied d'une montagne, sur le sommet de laquelle est un fort qui commande la ville ; le gouverneur y réside.

La garnison de cette ville est ordinairement composée de deux régimens d'infanterie, de trois escadrons de cavalerie, et de deux ou trois cents cosaques. Le comte Denis Csecserin nous donna, à M. Wynbladth, le compagnon de mes infortunes, et à moi, les preuves les plus flatteuses de son humanité et de la bonté de son cœur ; mais la plus grande faveur qu'il m'accorda, fut sans doute la faculté d'a-

doucir mes chagrins en faisant usage de ma plume, instrument précieux, qui peut, lorsque la liberté est perdue, nous en retracer au moins l'image, et dont on ne connoît la vraie valeur qu'après en avoir été privé pendant long-tems. Avec elle, j'éprouverai encore quelque jouissance; avec elle, je pourrai du moins transmettre aux siècles futurs mes trop justes plaintes et le récit de mes infortunes.

J'arrivai à Tobolsk le 20 Janvier 1770, et n'ayant quitté cette ville que le 4 Février, la bienveillance et les soins du gouverneur me rendirent assez de force et de santé pour soutenir plus courageusement le reste du voyage. Nous fûmes alors envoyés au lieu de notre destination, sous l'escorte de vingt-quatre hommes, commandés par un sottnik ou capitaine de cosaques, auquel le commandant donna ordre en partant de nous traiter avec bonté. Nous partîmes de Tobolsk avec seize traîneaux, portant chacun deux hommes excepté celui du commandant, dans lequel il étoit seul. La première halte que nous fîmes fut à Sobulak, village habité totalement par des Tartares. Notre comman-

dant nous logea avec lui dans une maison, et promit d'en faire autant durant tout le voyage. Nous mangions aussi avec lui, et les cosaques avoient l'air d'être plutôt nos domestiques que nos conducteurs, par les égards qu'il leur enjoignoit d'avoir pour nous. Toute la troupe, à son exemple, n'omit aucun moyen de rendre notre voyage aussi agréable qu'il pouvoit l'être.

Le 5, nous partîmes de Sobulak, et continuant notre route, nous nous arrêtâmes à midi près d'une rivière nommée Supkra, pour rafraîchir nos chevaux. Tandis que les cosaques étoient allés chercher quelques provisions dans les villages voisins, notre conducteur nous apprit qu'il étoit le fils d'un colonel Suédois qui avoit eu le malheur d'être condamné à l'exil, et qu'étant lui-même natif de Sibérie, il avoit toujours désiré, depuis qu'il étoit parvenu au grade de sottnick, d'être chargé de conduire les exilés en Sibérie. C'étoit pour lui, nous dit-il, la plus douce satisfaction que de pouvoir soulager leur infortune. La manière franche et ouverte avec laquelle il s'exprimoit, ne nous permit pas de douter de ses vrais sentimens.

De Supkra nous continuâmes notre route le long des bords de la rivière Irtish, et arrivâmes à la petite ville de Berenowsky, où nous passâmes la nuit. Nous trouvâmes en cet endroit une vingtaine d'exilés qui nous régalèrent de poisson. Ces malheureux nous assurèrent que dans la seule province de Tobolsky, il y avoit plus de vingt-deux mille exilés réduits à vivre du produit de leur chasse. Nous partîmes le 6 de Berenowsky, et arrivâmes fort tard dans la nuit à Isirga, village composé d'environ seize maisons habitées par des exilés, entre lesquels je reconnus un Hongrois. Il avoit été, me dit-il, major d'un régiment de hussards au service de la Russie, commandé par le général Horwath. Il avoit été banni pour avoir osé demander la permission de retourner dans son pays. Il se disoit gentilhomme et de la famille d'Orosz. Comme je ne courois aucun risque en conversant avec lui en langue hongroise, que nous entendions seuls de toute la compagnie, je lui fis diverses questions, et entre autres je lui demandai comment il arrivoit qu'un si grand nombre d'exilés, réduits à la plus extrême misère, n'eussent

encore fait aucune tentative pour s'échapper. Un grand nombre de nos compagnons, me répondit-il, ont déjà tenté de s'enfuir à travers la Perse ; mais ayant été rencontrés par les Tartares-Nogais, ils ont été tous tués ; cet évènement intimide les autres, et les empêche de suivre leur exemple. Il me fit d'ailleurs appercevoir tant d'autres obstacles, qu'à la fin je fus convaincu qu'il étoit presque impossible de s'échapper de Tobolsk, et fus intérieurement bien aise que ma destination fût pour le Kamchatka, situé sur le bord de la côte, quoique je fusse bien persuadé qu'il n'est point de pays au monde où l'on ne puisse recouvrer sa liberté en s'associant des hommes déterminés et animés par l'amour de l'indépendance.

Le 7, après avoir passé la rivière Isirga, nous arrivâmes à Juska, village habité par les Tartares, qui nous régalèrent de lait de jument et de chair de cheval. Le froid excessif et la force du vent qui nous enveloppoit dans des tourbillons de neige, obligèrent notre commandant à rester pendant quatre jours dans ce village. Nous le quittâmes le 11 au matin, et, vers le

midi, nous fîmes halte sur le bord d'une rivière que nous passâmes à gué, et gagnâmes Ahusca, village situé sur le bord d'une autre rivière du même nom, qui va se joindre à l'Irtish. Nous y passâmes la nuit, et le lendemain nous nous rendîmes à Tara, capitale de la province du même nom. Le commandant de notre troupe se détermina à passer quelques jours dans cette ville, tant à cause de la rigueur de la saison, que pour nous préparer à soutenir le reste du voyage, qui devoit être fait sans traîneaux. Durant notre séjour à Tara, le commandant nous laissa la liberté de nous promener dans la ville et même dans les environs. Sa bienveillance pour nous alla jusqu'à engager le Voivod à nous inviter à dîner; ensuite il persuada à plusieurs habitans de nous faire des présens, qui consistèrent en des habits pour la saison et en eau-de-vie.

Le 22, nous quittâmes Tara, et après avoir repassé la rivière Irtish, nous arrivâmes à Luky, village habité par les Tartares, d'où nous continuâmes notre route à travers des bois immenses et de hautes montagnes, où nous eûmes beaucoup à

souffrir de la fatigue, moi sur-tout, qui étois couvert de blessures. Nos journées étoient fort courtes. Nous passions les nuits au milieu de la neige, et nos chevaux n'avoient d'autre nourriture que la mousse. Le 3 d'avril, étant campés près de la rivière Om, nous fûmes surpris par une bande de Tartares de la horde des Barabuts; à leur apparition, nous demandâmes à notre commandant des armes pour nous défendre, et aussi-tôt nous montâmes à cheval. Les Tartares s'approchèrent, nous observèrent un moment, et passèrent au grand galop sans nous molester. Après leur départ, nous traversâmes la rivière Om, et continuâmes notre marche jusqu'à la rivière Juakra, sur les bords de laquelle nous plantâmes nos tentes. Au point du jour, à l'instant même que nous montions à cheval, nous découvrîmes une troupe d'hommes armés et à pied. Ils nous appelèrent en langue russe, nous invitant à les attendre, ce que nous fîmes d'après l'avis de notre conducteur. En nous approchant, ils nous saluèrent, et s'adressant ensuite à notre chef, ils lui firent diverses questions relatives à notre situation; quand ils ap-

prirent que nous étions des bannis, ils parurent prendre beaucoup d'intérêt à notre situation, et nous dirent qu'ils étoient eux-mêmes des compagnons d'infortune, et que depuis plus de dix ans ils vivoient en Sibérie de la chasse et de la pêche. Ils étoient au nombre de soixante-trois, et paroissoient avoir quelque entreprise en vue. Le commandant, qui craignoit quelque fâcheuse conséquence de cette rencontre et de leur compagnie, voulut nous faire partir ; mais les chasseurs trouvoient notre eau-de-vie excellente. Ils l'obligèrent à rester l'espace de trois jours sur le lieu même. Enfin, débarrassés de ces importuns, nous quittâmes la rivière Juakra, et marchâmes vers Bogorodekoi, où nous arrivâmes le 11. De là nous traversâmes la rivière Oby, et le 17 nous arrivâmes à Tomsky, ville assez régulièrement bâtie, mais presque entièrement peuplée de Tartares.

Tomsky est située sur la rivière du même nom. Elle est défendue par une espèce de fort où réside le gouverneur de la province, avec quatre cents soldats et huit cents cosaques. Le gouverneur s'appeloit

Villeneuve, originaire de France, lieutenant colonel au service de la Russie, et anciennement exilé. Il nous reçut avec humanité, et à la persuasion de notre conducteur, il nous permit de rester dans la ville jusqu'au 10 de mai, pour éviter la rigueur de la saison, qui étoit d'autant plus dangereuse, que le tems y est toujours extraordinairement pluvieux à la fin d'avril et au commencement de mai.

Nous passâmes notre tems assez agréablement à Tomsky. Les Tartares ayant appris de notre conducteur que nous avions été faits prisonniers de guerre en combattant conjointement avec l'armée Turque, se firent un point de religion de nous offrir des secours. Un marchand de fourrures, entre autres, s'intéressa particulièrement à mon sort. Il me proposa de m'échapper par la Chine, déterminé à courir les risques de m'accompagner lui-même. Il étoit, me dit-il, né dans la horde de Kantay, au pays de Kalkaz, sur les frontières de la Chine, et il connoissoit parfaitement les chemins. J'aurois accepté sa proposition avec joie, si je n'avois pas été retenu par la difficulté ou plutôt par l'impossibilité

de faire au moins trois cents lieues à pied dans l'état déplorable où mes blessures m'avoient réduit. Convaincu lui-même de cette impossibilité par mes représentations, il me combla de présens, qui, soit qu'ils vinssent de lui seul ou de tous les Tartares de Tomsky réunis, montèrent à plus de neuf cents roubles, somme que nous partageâmes entre nous, et sur laquelle nous voulûmes faire un présent à notre conducteur ; mais cet homme généreux ne voulut pas même accepter la moindre bagatelle, disant qu'à notre arrivée au Kamchatka, nous trouverions assez d'occasions de dépenser notre argent.

CHAPITRE II.

Départ de Tomsky. Juska-Krasnoiarsk. Illimsk. Prix courant des denrées européennes et des fourrures en cet endroit. Jakutsk. Compagnie privilégiée de commerçans en fourrures. Projets d'évasion concertés avec M. Hoffman. Formation d'une société d'exilés. Départ de Jakutsk. M. Hoffman reste derrière. Querelles entre leurs gardiens. Conséquence alarmante de la mort de M. Hoffman; ses effets heureusement prévenus.

Le 11 mai, nous quittâmes la ville de Tomsky, et passâmes à travers une contrée déserte, couverte de bois et de montagnes, toujours obligés de camper au milieu de la neige; et après quatorze jours d'une marche pénible, nous fûmes forcés de réduire notre pitance journalière à une demi-livre de biscuit. Etant ainsi épuisés par la faim et la fatigue, après avoir perdu huit cosaques et douze chevaux dans la route, nous arrivâmes le 18 à Juska-Kras-

noiarsk, ville située sur la grande rivière Jenisea, composée d'environ trente maisons, et habitée par des Russes exilés. Le fort, ou plutôt le misérable retranchement qu'on décore de ce nom, et dans lequel est construite la maison du Voivod, est un plateau quarré entouré de palissades. La garnison qui le défend, est composée d'une vingtaine de soldats également exilés.

Le Voivod de cette province, fameuse par sa misère, nous logea dans sa forteresse; mais il ne condescendit à nous voir qu'après que notre conducteur l'eut informé que nous avions intention de lui faire un présent. Cette proposition nous valut un souper, auquel nous fûmes aussi-tôt invités; et M. le Gouverneur ne dédaigna pas d'accepter de nous un cadeau de soixante roubles, et de nous vendre pour une pareille somme, un petit baril d'eau-de-vie contenant environ dix-huit bouteilles.

Le 19 au matin, le Voivod pressa notre conducteur de partir, et nous partîmes vers le midi. La continuation de notre route ne fut pas plus agréable qu'elle ne l'avoit été à partir de Tomsky. La seule

perspective qui se présentât à nos yeux, étoit une plaine de neige immense, interrompue çà et là par des montagnes. Chaque journée devenoit plus fatiguante; nous perdîmes presque tous nos chevaux, et passâmes les deux chaînes de montagnes qui séparent le gouvernement d'Illimsk de celui de Jeniseisk, presque mourans de faim et n'ayant pour subsister que l'écorce des bouleaux trempée dans l'eau. Cependant, le 25 juillet, nous arrivâmes, après vingt-six jours de marche, à la rivière Angara, où nous eûmes le bonheur de rencontrer une horde de Tartares Tungus, qui nous donnèrent quatre élans avec une provision de poisson sec en échange pour du tabac et de l'eau-de-vie.

Le 26, nous arrivâmes à Illimsk, capitale de la province du même nom, située sur les bords de la rivière Illima. Cette ville est le centre d'un commerce considérable par la grande quantité de fourrures qu'on y dépose en attendant l'arrivée des marchands Russes, qui les achètent en échange pour des denrées européennes, et les exportent en Chine. Ces marchands gagnent ordinairement deux

cents

cents pour cent sur leurs marchandises d'Europe, et à leur arrivée en Chine, ils redoublent encore leurs bénéfices sur les fourrures. Voici le tarif à peu près exact du prix auquel ces marchandises sont vendues aux chasseurs et exilés de cette place. Une livre de poudre à tirer, trois roubles (1); une livre de tabac, un rouble et demi; quarante livres de farine, cinq roubles; dix livres de beurre, six roubles; un baril d'eau-de-vie de dix-huit pintes, cinquante roubles; et dans la même proportion ils achètent ou échangent une peau de zibeline, un rouble; une peau de renard noir, trois roubles; une peau d'ours, un demi-rouble; cinquante peaux d'écureuil du nord (le petit gris), un rouble; cent peaux de lapin blanc, un rouble; vingt-quatre peaux d'hermine, un rouble, etc. etc. etc.

Le Voivod de cette province, après nous avoir fourni pour notre provision six élans et vingt livres de farine, nous fit partir pour Ustkotskoy, village situé sur les bords

(1) Le rouble vaut à peu près sept livres, monnoie de France.

de la Lena, où nous nous embarquâmes dans des canots d'écorce de bouleau. Nous suivîmes le cours de la rivière Lena, qui passe à Jakutsk, et après avoir parcouru toute la partie nord de la Sibérie, se décharge dans la mer glaciale. La beauté de la saison rendit notre voyage par eau fort commode et fort agréable, et nous arrivâmes heureusement à Jakutsk le 20 août. Là notre conducteur nous quitta, et nous logeâmes dans une maison, ayant pour garde quatre soldats seulement, commandés par un sergent.

La ville de Jakutsk, située au soixante-deuxième degré de latitude nord, est la capitale d'une province du même nom. Elle est composée de cent trente maisons et d'une forteresse, le tout en bois, et habitée par des exilés et par des cosaques, espèce de troupes que le gouvernement a formées en enrôlant tous les enfans mâles des Suédois et des Allemands exilés en Sibérie. Cette troupe est ordinairement employée par le gouvernement à lever des tributs sur les Tartares, sujets de la Russie. En 1764, ils étoient au nombre de douze mille hommes armés.

Pendant notre séjour à Jakutsk, je fis connoissance avec plusieurs marchands Grecs, auxquels l'impératrice avoit accordé, moyennant la somme de trente mille roubles, le privilège exclusif pour le commerce des fourrures dans cette province. Ils m'avouèrent qu'ils avoient déjà gagné plus de quatre-vingt mille roubles au dessus de leur marché; mais qu'étant obligés, pour maitenir leur droit, de partager cette somme avec les gouverneurs et les ministres, ce trafic ne leur avoit pas été extrêmement avantageux, sur-tout ces trois dernières années, pendant lesquelles la guerre avec les Turcs avoit interrompu la liberté du commerce. Je liai aussi connoissance avec plusieurs exilés, qui m'apprirent qu'en cette ville ils étoient au nombre de trente-cinq officiers, et que le nombre des exilés dans cette province montoit à quatre cent vingt-cinq. Tous ces malheureux étoient dans une consternation inexprimable, à l'occasion du départ de M. de Brin, colonel François au service de la Russie, qui, durant cinq ans, avoit été Voivod de la province, et qui, malheureusement pour eux, avoit été remplacé par un Russe aussi méchant

et aussi cruel que l'autre étoit humain et généreux.

Trois jours après mon arrivée à Jakutsk, je reçus la visite d'un M. Hoffman, chirurgien, qui étoit envoyé de Pétersbourg au Kamchatka, pour y exercer sa profession en qualité de chirurgien-major du gouvernement, aux appointemens de mille cinq cents roubles. Dès notre première conversation, je m'apperçus qu'il avoit de l'esprit et un caractère aimable; je lui fis le récit de mes malheurs, et il parut vivement touché de l'excessive barbarie dont j'étois la victime. Comme il regardoit lui-même sa mission au Kamchatka comme une espèce d'exil, il n'hésita pas à me proposer de nous concerter aussi-tôt après notre arrivée, et de trouver le moyen de nous sauver par mer, soit au Japon, soit en Chine. La seule difficulté qui l'arrêtoit, dit-il, étoit de trouver des matelots pour conduire le vaisseau qu'il se proposoit d'acheter, sous prétexte de l'employer à la pêche. Cette confidence me fit voir qu'il avoit les mêmes idées que moi. Si telles sont, lui dis-je, vos intentions, vous pouvez être sans inquiétude sur l'équipage et la conduite du navire; plusieurs voyages

sur mer m'ont donné assez d'expérience pour pouvoir en être moi-même le pilote. Je lui témoignai ma joie de le voir dans une résolution que moi-même j'avois formée dès que j'avois appris que le Kamchatka étoit le lieu de mon exil, et lui répondis du succès, pourvu qu'il persistât dans les mêmes sentimens et qu'il tînt nos projets dans le plus profond secret.

Depuis ce jour, nos conversations ne roulèrent plus que sur les moyens d'assurer notre évasion. Je ne courois aucun risque en faisant part de ces propositions à mes compagnons, qui, pendant le voyage, avoient conçu de moi l'opinion la plus favorable, et nous convînmes ensemble de nous lier tous par un serment.

Le 29 août, la compagnie me choisit pour son chef; elle étoit composée de M. Hoffman, du major Wynbladth, du capitaine Panow, du capitaine Hyppolite Stephanow, du colonel Baturin, et du secrétaire Sophronow. Pleins du désir de mettre au plutôt notre projet à exécution, nous obtînmes du Voivod qu'il nous fît partir sans délai pour Ochozk, port de mer de la Sibérie, où nous devions nous embarquer

pour le Kamchatka. Il s'empressa de répondre à nos intentions, et nous partîmes le 29 du même mois sous la garde de deux sottniks et de douze cosaques. M. Hoffman ne put malheureusement partir avec nous, étant obligé d'emporter avec lui ses effets. En partant de Jakutsk, nous fûmes accompagnés par plusieurs exilés, qui nous donnèrent un bon dîner sur le bord de la rivière Lena. Dans le nombre se trouvoient deux seigneurs Russes de la famille de Gurgiew, jeunes tous les deux, qui, après avoir servi dans les gardes de l'impératrice, avoient été exilés par ses ordres à la mort du feu empereur. La nouvelle manière de voyager sur des traînaux auxquels on atteloit des élans, étoit fort agréable. L'agilité et la vîtesse de ces animaux peut à peine se concevoir, et leur manière de subsister est encore plus surprenante, lorsqu'on songe qu'une poignée de mousse trempée dans l'urine, leur donne assez de force pour soutenir trois ou quatre jours de fatigue.

Six jours après notre départ, nous arrivâmes à la rivière Tola, où nous fûmes obligés de demeurer deux jours, nos conduc-

teurs jugeant à propos d'employer ce tems à rendre visite aux chefs Tartares de la horde de Jakutti, pour en extorquer des présens. Ils revinrent en effet nous joindre avec une assez grande quantité de peaux de martre, de renard et de roszomack, animal particulier à cette province. Il ressemble à peu près au loup européen, et sa peau a la même apparence, excepté qu'elle est d'un noir lustré : les femmes de Sibérie en font des bonnets.

Le 3 septembre, nous passâmes la rivière Tola, et continuâmes notre route sans aucune particularité remarquable, si ce n'est un différent qui s'éleva entre nos conducteurs. Une des grandes occupations de ces cosaques, est le jeu, et, depuis notre départ, ils n'avoient pas laissé passer un seul jour sans se livrer à cette passion. L'un d'eux ayant perdu toutes ses provisions en jouant avec le chef, se permit contre lui quelques expressions peu respectueuses, sur quoi le commandant ordonna aux autres cosaques de le lier et de lui donner cent coups de fouet; mais au lieu d'exécuter ces ordres, les cosaques prirent le parti du coupable, et après avoir dépouillé

de ses habits leur officier, ils le régalèrent lui-même de plus de trois cents coups de fouet, opération qui nous donna quelque divertissement, quoique nous n'y prissions aucune part active.

Cette aventure fut bientôt suivie d'un évènement beaucoup plus alarmant pour nous. Nous apprîmes d'un cosaque envoyé exprès de Jakutsk, que M. Hoffman étoit mort, et qu'après son décès, le gouverneur avoit trouvé parmi ses effets certains papiers intéressans qu'il s'étoit hâté d'envoyer au gouverneur d'Ochozk, en un paquet qui devoit être remis entre les mains de notre conducteur, et adressé à M. Plenisner, commandant de la ville, en lui recommandant de ne pas nous envoyer au Kamchatka. Cette nouvelle nous donna à comprendre que M. Hoffman avoit ou écrit quelques lettres à ses amis de Pétersbourg, ou laissé quelques notes relatives à notre affaire. Après plusieurs suppositions, nous fûmes convaincus que le gouverneur soupçonnoit au moins notre projet, s'il n'en avoit pas une pleine connoissance, et qu'il avoit envoyé au gouverneur d'Ochozk des dépêches, en conséquence desquelles nous

serions une seconde fois jetés en prison. Dans cette situation critique, je proposai à mes compagnons de nous saisir du paquet, et d'en changer le contenu par le moyen de M. Sophronow, qui, ayant été secrétaire, pouvoit aisément substituer à la lettre du gouverneur de Jakutsk, une autre lettre toute à notre avantage. Ma proposition fut acceptée, et bientôt l'occasion se présenta d'exécuter ce projet.

Le 11 septembre, comme nous passions la rivière Aldan dans des canots, précédés de nos élans à la nage, le bateau dans lequel étoit placé notre conducteur avec ses dépêches, fut renversé par la malice des cosaques, qui, après l'avoir fouetté, vouloient, par une autre espièglerie, se débarrasser tout-à-fait de sa compagnie. Heureusement pour lui, il étoit bon nageur, et il atteignit promptement le bord. La promptitude avec laquelle je courus à son secours, les soupçons qu'il avoit conçus des intentions de ses cosaques, et peut-être aussi les égards avec lesquels me traitoient tous mes compagnons, l'avoient attaché particulièrement à moi, et j'aurois peut-être réussi de ce côté, si cet évène-

ment-là même ne m'eût offert l'occasion de réussir d'un autre.

Après le trajet que nous avions fait sur l'Aldan, nos conducteurs furent obligés de faire halte pour sécher leurs vêtemens. C'étoit le moment de les engager dans une partie de jeu et de leur verser de l'eau-de vie. Après en avoir bu entre eux environ neuf pintes, ils tombèrent tous dans le sommeil de l'ivresse, et nous en profitâmes pour nous saisir des dépêches. Nous vîmes, en les ouvrant, que nous avions eu grande raison d'en être alarmés. La lettre du commandant de Jakutsk à l'officier commandant d'Ochozk, étoit conçue en ces termes :

« Les deux sottniks, Kolosow et Rostarguew, conduisent six prisonniers d'état,
» envoyés en exil au Kamchatka, par ordre
» du sénat; à leur arrivée, vous voudrez
» bien les envoyer en prison sans délai, et
» les faire garder bien soigneusement, jus-
» qu'à ce que vous receviez de moi plus
» ample information sur leur conduite et
» leurs desseins, afin que vous puissiez
» alors les examiner avec la plus scrupu-
» leuse exactitude. Voici ce que je con-

» nois, quant à présent, de leurs projets.
» A leur arrivée à Jakutsk, j'eus pitié de
» leur situation, et leur accordai la liberté
» de se promener dans la ville ; mais ils ont
» abusé de cette faveur, en excitant plu-
» sieurs exilés à la révolte. L'un d'entre eux
» principalement, nommé Maurice Augus-
» te, a été assez artificieux pour attirer
» dans ses intérêts le chirurgien Hoffman,
» qui lui a promis de se joindre à lui au Kam-
» chatka et de lui procurer un vaisseau, avec
» lequel ils se proposoient de délivrer tous
» les exilés de cette province. J'ai été ins-
» truit de cet abominable projet par un de
» nos exilés, auquel le sieur Hoffman en
» a fait confidence avant sa mort. J'ai trou-
» vé parmi les effets de ce dernier, plu-
» sieurs papiers que je n'entends point, vu
» qu'ils sont écrits en allemand ; mais je
» vous les envoie, dans la persuasion que
» vous trouverez moyen de les expliquer.
» En supposant que ces misérables n'aient
» pas d'autres desseins que celui de s'éva-
» der, et je ne sache pas jusqu'à présent
» qu'ils en aient un autre, il est toujours à
» propos de les veiller de près et de ne les
» pas envoyer au Kamchatka cette année.

» Je vais, dans mes premières dépêches,
» rendre compte au sénat de cet évène-
» ment, et demander ses ordres, que vous
» ne pourrez recevoir avant un an ».

Nous examinâmes les autres papiers du sieur Hoffman, et n'y trouvâmes rien qui pût trahir notre secret. La lettre seule du gouverneur étoit contre nous; nous y substituâmes une autre lettre conçue en ces termes :

« Les deux sottniks, Kolosow et Rostar-
» guew, conduisent six prisonniers d'état,
» envoyés en exil au Kamchatka par ordre
» du sénat. Après avoir fait leur connois-
» sance, j'ai été si content de leur con-
» duite, que je crois devoir m'intéresser
» pour eux. Les entretiens que j'ai eus avec
» eux, m'ont convaincu qu'ils sont tous
» des hommes d'honneur, et spécialement
» les deux étrangers, qui sont simplement
» prisonniers de guerre. Mon penchant à
» secourir les infortunés me porte à vous
» écrire en leur faveur. Ne vous est-il pas
» possible de leur accorder dans votre ville
» un peu de liberté pour les préserver du
» scorbut, maladie qu'on dit fort dange-
» reuse dans le port d'Ochozk? Vous ne

» courrez aucun risque en ayant pour eux
» quelque indulgence, car je suis sûr qu'ils
» sont incapables d'en abuser. Le chirur-
» gien Hoffman, faisant route comme eux
» pour le Kamchatka, est mort ici, et je
» n'ai personne à vous envoyer en sa place.
» Un de ces prisonniers est de la même
» profession ; je ne vois aucun inconvé-
» nient à le recommander au gouverneur
» du Kamchatka, qui, n'ayant point de chi-
» rurgien, sera sans doute charmé de trou-
» ver celui-ci. Les papiers qui accompa-
» gnent la présente, appartiennent à M. Hoff-
» man. Je vous les envoie pour les faire
» traduire et en tirer quelque explication sur
» les propriétés du défunt, ayant lieu de
» croire qu'il étoit intéressé pour quelque
» chose dans la compagnie des chasseurs.
» Je fais des vœux sincères pour votre
» prospérité, et suis, etc. ».

Cette lettre étant écrite, et le paquet remis à sa place, notre satisfaction fut complette en voyant, au réveil de nos conducteurs, qu'ils ne s'étoient apperçus d'aucun dérangement. Nous continuâmes notre route assez paisiblement jusqu'à la rivière Inna, où nous arrivâmes le 20 septembre. La pro-

digieuse quantité de poisson que nous vîmes dans cette rivière, nous fit rester en cet endroit l'espace de deux jours, après lesquels nous continuâmes notre route, tendant constamment à l'est. Nous traversâmes des montagnes fort hautes et des précipices effrayans. Le froid étoit si excessif près du sommet des montagnes, que deux de nos conducteurs furent glacés et périrent dans les neiges.

CHAPITRE III.

Le village de Judoma. Traîneaux attelés de chiens. Arrivée à Ochozk. Description de cette ville et de son port. Etat de son commerce. Les exilés s'embarquent pour le Kamchatka. Ils essuient une affreuse tempête.

LE 29, nous arrivâmes à un village habité par des exilés, et situé sur les bords de la rivière Judoma. Là on nous donna des traîneaux attelés de chiens, pour nous conduire jusqu'à Ochozk. Quoique Judoma ne soit composé que de six misérables maisons, l'endroit est cependant bien connu, en ce qu'il est le rendez-vous de plusieurs nations Tunguses, et de quelques hordes de Monguls, qui viennent y commercer avec les chasseurs : c'est par ce trafic de contrebande que les plus belles peaux passent en Chine sans payer de droits ; et il seroit difficile au gouvernement de l'arrêter, parce que les cosaques et leurs chefs y sont inté-

ressés. Au mois de novembre, ils se rassemblent à Judoma au nombre de quatre ou cinq cents hommes armés. D'ailleurs, il entre dans les idées politiques du gouvernement, de fermer les yeux sur cette contravention ; il seroit trop dangereux d'exciter les Sibériens à la révolte. Le plus léger trouble mettroit aux habitans les armes à la main ; et si les choses en venoient là, la Sibérie seroit totalement perdue pour la Russie.

Après notre départ de Judoma, nous traversâmes une chaîne effrayante de montagnes. Ignorant absolument la manière de conduire les chiens, cet exercice et la difficulté de la route nous causèrent des fatigues inexprimables. Il m'arriva plus d'une fois de tomber de soixante pieds de haut avec les chiens et le traîneau. Mais heureusement, dans cette contrée, on ne tombe que sur la neige, et j'en fus quitte pour quelques contusions. Quand nous eûmes traversé les montagnes, notre route fut plus agréable. Nous côtoyâmes sans danger les bords de la rivière Urak, où la perspective qui m'environnoit, m'auroit causé quelque plaisir, si ma position eût été

moins

moins déplorable. Cette perspective consistoit en plusieurs énormes montagnes, qui paroissoient être autant d'îles sur un océan de neige, spectacle qui portoit à l'ame un sentiment de magnificence mêlé de terreur.

Le 16 octobre, nous arrivâmes à Ochozk, où nous fûmes aussi-tôt conduits à la chancellerie, et de là à nos quartiers respectifs, chacun de nous étant gardé par quatre cosaques et un Attamen ou caporal. L'officier commandant de cette ville et de toute la province étoit M. Plenisner, natif de Courlande, exilé au tems de l'impératrice Elisabeth. Je ne sais si ce fut à notre stratagême, ou à la bonté de son caractère, que nous fûmes redevables de la bienveillance qu'il nous témoigna; mais, dès le jour de notre arrivée, nous fûmes logés fort commodément chez les habitans les plus aisés de la ville, et on nous fit en même tems savoir que nous avions pleine liberté d'aller par-tout où nous voudrions, pourvu que nous prissions un garde avec nous.

La ville d'Ochozk est située à 59 degrés 17 minutes de latitude nord, et à 348 de-

grés 10 minutes de longitude méridien du Kamchatka. Elle est assez médiocrement bâtie en bois, et située sur le bord de la rivière Ochota, dont l'embouchure est défendue par ce qu'ils appellent une forteresse, et qui n'est qu'un simple plateau quarré, entouré de palissades, et garni à chaque angle d'un canon de quatre. La garnison de cette forteresse est cependant composée de 480 soldats, tous exilés, des troupes européennes. La ville contient 322 maisons habitées par des exilés, qui, depuis 1741, époque de l'expédition du capitaine Beering, se sont adonnés à la navigation. Le nombre de ces habitans est d'environ neuf cents hommes.

Ochozk est le dépôt de commerce du Kamchatka. Le gouverneur a le titre de chef de tous les collèges établis en cet endroit, et qui sont au nombre de quatre: le collège de l'Amirauté, le collège de la Guerre, le collège du Commerce, et le collège de la Police et Administration. Je fus d'abord frappé de ces dénominations imposantes ; mais bientôt le charme disparut, quand je vis que les membres qui composoient ces collèges étoient de véri-

tables brutes, qui n'avoient de capacité que pour la licence et la débauche. Souvent plusieurs membres de cette société se maintenoient dans un état d'ivresse pendant cinq ou six jours consécutifs. Les riches fourrures que les Koraks, les Lamuths et les Tunguses, sujets de la Russie, et dont le nombre monte à quarante-deux mille ames, payent en tribut au gouvernement, et dont la taxe varie arbitrairement, selon l'intérêt de ces membres, qui remplissent tour à tour les fonctions de collecteurs, leur fournissent les moyens de se procurer des liqueurs fortes, quel qu'en soit le prix, et de noyer ainsi leurs soucis dans l'eau-de-vie.

Deux ans avant mon arrivée, on avoit élevé une batterie sur la pointe de terre qui forme l'entrée de la rivière, pour défendre la ville des incursions des Koraks et des Tkutsy indépendans, deux nations sauvages qui habitent la partie nord de cette province, et sont ennemis irréconciliables des Russes. Ils entretiennent avec les Koraks et les Tunguses, sujets de la Russie, une correspondance qui donne assez d'occupation au gouvernement. Il

craint toujours qu'il ne se forme entre eux une confédération. Durant ma résidence même en cette ville, les dispositions de ces peuples causèrent une alarme au gouvernement : trente cosaques avoient deserté d'Ochozk, et l'on avoit lieu de soupçonner que leur intention étoit de rassembler ces deux nations ; mais cette crainte fut dissipée par la nouvelle que les déserteurs avoient dirigé leur marche vers la rivière Amur.

Le port d'Ochozk, qui, à l'endroit le plus profond, ne contient pas plus de dix-neuf pieds d'eau, est formé par la rivière Ochota, qui, dans son cours, a creusé une baie. L'entrée est au Nord-quart d'Ouest. Je trouvai dans le port deux vaisseaux de deux cent cinquante tonneaux chaque, et onze autres, dont le plus grand étoit de trois cent cinquante, et le plus petit de quatre-vingts tonneaux. Ces vaisseaux étoient destinés, soit à faire des découvertes sur la côte de la Californie, soit à porter des provisions aux différens ports du Kamchatka, ou enfin fretés par des particuliers pour des expéditions de chasse

aux castors (1), aux renards et aux ours, dans les îles Kouriles, Aléeutiennes et Alaksa. Le lieutenant Sind, maître de port, me dit que l'année dernière les capitaines Kreniczin et le Vascheff, envoyés par ordre de l'impératrice, pour un voyage de découverte, avoient armé deux vaisseaux, l'un le Saint-Pierre et Saint-Paul, l'autre, nommé l'Elizabeth, sur lesquels ils étoient partis pour examiner les côtes de la Californie; mais qu'ils étoient revenus sans avoir rien fait, sous prétexte que leurs équipages s'étoient mutinés; mais que la véritable cause de leur peu de succès, étoit leur ignorance et le défaut d'expérience.

Voulant mettre à profit mon séjour en cette ville, je questionnai diverses personnes sur les intérêts de la Russie, relativement à cette contrée; sur la population de la Siberie; l'histoire du pays; les coutumes, mœurs et usages des habitans, leurs préjugés, et les traités entre les diverses nations: mais comme ces objets sont en quelque sorte étrangers au but de

(1) Le castor de mer.

mon récit, je me contenterai de joindre, en forme de supplément à ces mémoires, mes découvertes et mes idées sur ces diverses matières. J'observerai seulement ici, qu'Ochozk et le Kamchatka sont devenus des places d'une grande importance pour la Russie, et que leur commerce lui apporte annuellement de très-grands revenus. Je tiens la notice suivante du secrétaire de la chancellerie.

L'importation des peaux de castor monte, année commune, à 16,000, de zibelines à 23,000, d'hermines à 184,000, de renards noirs à 2,500, de roszomacks à 7 000, de renards communs à 14,000, de lapins à 25,000, de loups de mer à 6,000, et d'ours à 4 ou 5,000.

Ces articles sont portés à Jeniseisk, en échange contre de l'eau-de-vie, du tabac, de la farine, de gros draps, de la soie, etc.; autant d'objets dont la valeur intrinsèque n'excède pas 200 mille roubles, quoique le montant de la vente des fourrures en Chine soit à peu près de 2 millions de roubles. D'après cette approximation, il est évident que la Russie gagne immensément à ce commerce.

Mon séjour à Ochozk étoit fort agréable ; cependant, comme j'avois lieu de craindre que le gouverneur de Jakutsk ne vînt à dévoiler notre stratagême dans quelques dépêches postérieures, je persuadai sans peine à mes compagnons de demander des ordres pour notre départ, et d'engager le gouverneur à nous faire partir au plutôt pour le Kamchatka. Cet officier étoit également pressé par la saison d'y envoyer des vaisseaux ; il nous fit donc embarquer sur le Saint-Pierre et Saint-Paul, navire de deux cent quarante tonneaux, portant huit pièces de canon et quarante-trois hommes d'équipage, commandé par les sieurs Esurin et Korostilow. La cargaison consistoit en cent quarante-deux sacs de farine, de cent livres chacun ; en deux cent barils d'eau-de-vie, contenant chacun vingt-cinq pintes ; le reste en diverses marchandises appartenant à des particuliers par lesquels le navire étoit frété.

A notre arrivée à bord, nous fûmes fort mal accueillis par le second capitaine, qui, après s'être répandu en invectives contre nous, nous fit enchaîner au pied du mât, et ordonna qu'on nous employât aux

occupations les plus viles. Comme nous étions déjà accoutumés à une petite portion de liberté, notre situation nous en parut plus affligeante; mais elle ne dura qu'un jour, car le premier capitaine, dès qu'il fut arrivé, nous délivra de nos fers, et nous eûmes la satisfaction de voir notre ennemi puni de cinquante coups de knout, pour avoir agi sans les ordres du capitaine.

Il seroit trop long de rapporter ici, dans tous ses détails, le journal de notre navigation. Je n'en prendrai que les principales particularités. Le 22 novembre, nous descendîmes la rivière jusqu'à son embouchure, et là, nous mouillâmes dans deux brasses et trois quarts d'eau, le vent étant au nord. Le 23, nous mîmes à la voile, le vent ayant passé au nord-ouest, la mer étant fort houleuse et extrêmement froide. Le 24, il s'éleva une violente tempête qui nous obliga à amener toutes nos voiles, le vent étant alors au S. O. Il devint encore plus fort dans la nuit; et comme, dans la journée, le capitaine avoit beaucoup bu, ainsi que ses matelots, nous vîmes l'instant favorable pour nous emparer de ce vais-

seau ainsi abandonné à la furie des élémens. Malheureusement pour nous, les coups de mer réitérés et la force du vent ne nous permirent pas d'exécuter cette entreprise. La nuit du 25, le vent, après avoir fait tout le tour du compas, se fixa enfin au N. E., et continua à souffler avec une violence extraordinaire. Sur les trois heures du matin, notre grand mât fut emporté, et nous amenâmes le perroquet d'artimon, en sorte qu'il ne nous restoit que le mât de mizaine. Le bruit de cet accident éveilla le capitaine, qui se traîna hors de sa cabane pour donner des ordres; mais en ce moment, une partie des débris venant à tomber, lui cassa un bras, et le mit hors d'état de commander; au surplus, ses ordres mêmes n'auroient pu nous être d'un grand secours, car nos mâts, vergues, agrès, tout étoit à peu près brisé. Dans cette périlleuse situation, nous redoublâmes d'efforts pour faire face au danger; et les matelots, quoiqu'ils fussent ivres, parurent bien convaincus de l'utilité de nos services. Quelques-uns se joignirent à nous, maudissant de bon cœur l'ignorance et l'ivrognerie de leurs officiers. Le

capitaine également persuadé que le vaisseau devoit en grande partie son salut à nos efforts, et ne voulant pas mettre le commandement dans les mains de son second, qui étoit toujours aux fers, déclara hautement qu'il me confioit la conduite du vaisseau, jusqu'au moment où il seroit en état de la reprendre.

Le 26, sur le midi, le vent baissa, et avec beaucoup de peine nous parvînmes à hisser une voile en passant un étai, du beaupré au tronc du grand mât. A cinq heures après midi, le vent passa au N. O., et baissa encore, en sorte que nous pûmes mettre la mizaine et la voile d'étai; mais il ne nous fut pas possible de la tenir long-tems, car le vent venant à passer encore à l'E. S. E., nous fûmes obligés de la haler, et de faire route dans cette situation entre le S. et le S. quart d'O. Le 27, nous vîmes terre, et à l'observation du midi, nous nous trouvâmes à la latitude de 54 deg. 17 min. Les matelots assurèrent que c'étoit l'ile de Sachalin. Je me sentis vivement tenté de profiter de cette occasion pour sortir d'esclavage; je proposai donc à l'équipage de mettre à l'ancre sur la côte de la Corée,

pour réparer nos mâts et balancer notre cargaison, qui s'étoit tellement dérangée, que nous avions tout à craindre, s'il arrivoit que nous fussions assaillis par une seconde tempête; mais avec toute ma rhétorique, je ne pus engager l'équipage à prendre ce parti : encouragé par une apparence de beau tems, il m'obligea à virer de bord, et à laisser derrière nous les côtes de la Corée. En vain je fis usage de fer et d'ail pour falsifier le compas : ce stratagême auroit pu réussir, si le vent n'eût pas changé; mais étant passé tout-à-coup entre le S. O. et le S. S. O., je fus forcé, en dépit de mon inclination, de diriger ma course vers le Kamchatka. Le premier décembre, nous découvrîmes terre, que les matelots reconnurent pour être la montagne d'Alaksa, et d'après leurs idées, je conduisis le navire à l'embouchure de la Bolsha.

CHAPITRE IV.

Arrivée au Kamchatka. Rencontre de quelques exilés. Les six prisonniers présentés au gouverneur. Accueil fait au comte de Benyowsky. Ils reçoivent leurs instructions. Obligations qu'ils ont à remplir. Village des éxilés. Leur hospitalité. Ordonnances du Czar Pierre, qui les concernent. Indiscrétion de M. Panow.

LE 2 décembre, à la mer montante, nous entrâmes dans la rivière, et là finit mon commandement. Le 3, nous fûmes mis à terre et logés dans une yourte, qui est une espèce de hutte dont le toit seul est visible au dessus de la terre. Nous fûmes gardés par quatre soldats, huit cosaques et un sergent. Vers le midi, nous vîmes plusieurs canots qui descendoient la rivière; ils étoient du genre de ceux qu'on appelle Bajdara, en langue du pays, faits de planches minces, attachées avec des os de baleines, ou couvertes de peaux de loups de

mer, cousues ensemble. Ces canots portoient un officier Russe avec six cosaques. L'officier étoit député par le gouverneur du Kamchatka, pour recevoir les paquets venant de la cour, et prendre les exilés sous sa garde. Il alla d'abord au navire, ensuite il vint à nous, et notre garde fut relevée par ses cosaques. Aussi-tôt qu'il m'apperçut, quelque chose dans ma physionomie, pour me servir de sa propre expression, le frappa et excita sa curiosité. M'ayant demandé poliment qui j'étois, je lui répondis en style laconique : « Un soldat, autrefois général, » à présent esclave ». Cette réponse l'étonna, et, comme il me l'a dit par la suite, me concilia son estime. Lorsqu'il sut que mes compagnons étoient aussi officiers, il nous invita à un dîner du pays, qui consistoit en poisson bouilli, en poisson rôti, et en un gâteau de poisson réduit en poudre, tenant lieu de pain. Cette cuisine auroit dégoûté l'homme qui n'auroit pas mangé depuis huit jours. La boisson sur-tout étoit faite pour bouleverser l'estomac le plus aguerri ; c'étoit un composé de poisson putréfié dans de l'eau, à laquelle la corruption avoit communiqué une sorte d'a-

cidité. Durant le dîner, auquel j'aurois voulu pouvoir inviter quelques épicuriens de nos grandes villes, la conversation roula sur les mœurs et usages de ce pays, et le résultat de toutes nos informations fut qu'il n'existe pas une contrée plus misérable sur la surface de la terre. Après dîner, l'officier nous embarqua dans ses canots, deux hommes dans chaque, et nous conduisit à la ville appelée Bolsoretkoy-Ostrogg.

A peine avions-nous fait quatre verstes (1) de chemin, que nous vîmes venir à nous quatre autres canots portant des hommes fort bien vêtus. Ils s'arrêtèrent pour nous questionner sur les affaires de l'Europe; mais lorsque nos gardes leur eurent dit que nous étions des exilés, nous fûmes surpris de voir la joie briller sur leur visage et dans leurs discours. Nous prîmes d'abord ces démonstrations pour une raillerie cruelle, et nous croyant justement offensés, nous les menacions déjà de nous

---

(1) La verste de Russie est à peu près trois quarts de mille.

venger, s'ils continuoient d'insulter à nos infortunes, lorsque l'officier commandant nous apprit que ces antagonistes supposés étoient eux-mêmes des exilés, auxquels l'espoir de trouver dans notre société quelque consolation, inspiroit cette joie soudaine. Ce peu de mots fit tout-à-coup cesser la querelle, et changea notre colère en amitié et en attendrissement. Ils nous firent la peinture la plus touchante de leur situation, et de la cruauté avec laquelle ils étoient traités, et leur récit nous confirma dans l'opinion qu'il n'est point d'esclavage plus affreux qu'un exil au Kamchatka. Je leur assurai, au nom de mes compagnons et au mien, que leur amitié étoit à nos yeux d'un prix inestimable, et que notre plus ardent désir étoit de nous unir plus intimement encore avec eux. Ce premier moment de conversation me fournit l'occasion favorable de leur développer quelques idées sur l'établissement d'un systême d'union que leurs récits m'avoient déjà fait concevoir ; car ils ne m'avoient pas caché que parmi les exilés, il s'en trouvoit qui cabaloient continuellement auprès du gouverneur pour obtenir

sa faveur au détriment de leurs compagnons. Mes observations parurent agir fortement sur eux, et nous prîmes dès-lors la résolution de rassembler au plutôt tous nos amis pour établir un certain ordre parmi les exilés.

Après cette conversation, qui nous intéressoit tous, l'officier, craignant d'être surpris par la nuit, nous pressa de continuer notre route. Nos nouveaux compagnons prirent le parti de revenir avec nous, et durant ce court trajet les protestations de la plus sincère amitié furent cent fois répétées. Ils nous assurèrent que nous pourrions, dans leurs habitations, nous reposer assez commodément de nos fatigues; mais une fois reposés, nous dirent-ils, il vous faudra travailler, et pourvoir à votre subsistance. Ayant toujours eu pour principe, dans l'infortune, de mettre tout en œuvre pour éviter une infortune plus grande, de surmonter les malheurs présens et de m'inquiéter peu de l'avenir, leurs récits m'affligèrent, mais ils ne me découragèrent point, et toutes les questions que je leur fis avoient moins pour but de connoître l'étendue de notre malheur,

heur, que de découvrir quelque moyen de nous en délivrer. Le résultat de mes remarques et de mes réflexions fut : 1°. que le gouvernement n'accordoit aux exilés une sorte de liberté, que pour être débarrassé du soin de leur subsistance, et que nous-mêmes ne pouvions y pourvoir que par un travail opiniâtre et non interrompu. 2°. Que mon but principal devoit être de profiter de toutes les circonstances qui pourroient se présenter, pour me concilier la faveur du gouverneur et en obtenir, avec le temps, la permission d'équiper un vaisseau, sous prétexte d'aller à la chasse au castor. 3°. Qu'il étoit nécessaire d'établir entre tous les exilés un système d'union, et de les amener à prendre pour moi une sorte de déférence. 4°. Qu'il étoit également nécessaire d'inventer quelque moyen de forcer au secret ceux qui s'associeroient à l'entreprise.

J'étois tellement occupé de toutes ces pensées, que je fis fort peu d'attention aux particularités du reste de notre voyage. A la chute de jour, nous arrivâmes à la ville, où nous fûmes renfermés dans une maison située en face de la forteresse.

Le 4, à dix heures du matin, nous fûmes conduits par nos gardes devant le gouverneur M. de Nilow, qui, instruit des services que j'avois rendus dans le cours de notre navigation, me reçut fort honnêtement, et me remercia du soin et des peines que j'avois prises pour préserver le vaisseau du naufrage. Ce premier accueil, presque inattendu, me parut un heureux augure pour l'accomplissement de mes projets. Le gouverneur nous questionna tous séparément sur notre naissance, notre état, les causes de notre exil, etc. Ensuite il nous renvoya au secrétaire de la chancellerie, M. Sudeikyn, qui nous donneroit, dit-il, de plus amples instructions sur les devoirs de notre état, nous promettant de son côté d'adoucir, autant qu'il seroit en lui, le désagrément de notre situation, si toutefois nous nous conduisions avec obéissance, en remplissant paisiblement les obligations qui nous seroient prescrites, et en payant régulièrement à la chancellerie le hyasak ou tribut qui nous seroit imposé. Après ce beau discours, il nous fit conduire au secrétaire, que nous trouvâmes dans le

bureau de la chancellerie. Le domestique du gouverneur lui remit un papier qu'il lut ; après quoi il nous assura que c'étoit pour nous un grand bonheur d'avoir été envoyés au Kamchatka, dont le gouverneur étoit le meilleur homme du monde ; quant à lui, qu'il étoit un homme de distinction, honoré de la confiance particulière de S. M. l'Impératrice, et de plus, qu'il étoit disposé à nous protéger en toute occasion. Je le remerciai sincèrement de sa bienveillance, et le priai de nous instruire de notre devoir et du mode de conduite auquel nous devions nous conformer. En conséquence il nous apprit :

1°. Que le jour suivant nous serions mis en liberté et pourvus de provisions pour trois jours, après lesquels ce seroit à nous à prendre soin de notre subsistance.

2°. Que chacun de nous recevroit de la chancellerie un mousquet et une lance, avec une livre de poudre, quatre livres de plomb, une hache, plusieurs couteaux, et autres outils de charpentiers, avec lesquels nous pourrions nous bâtir des cabanes ; que nous étions libres de choisir le lieu de notre

résidence à la distance d'une lieue de la ville ; mais que, pour défrayer le gouvernement des avances qu'il nous faisoit de nos armes et outils, nous étions obligés de payer en fourrures, la première année, la valeur de cent roubles chacun.

3°. Que chacun de nous devoit travailler à la corvée un jour par semaine pour le service du gouvernement, et que nous ne pouvions nous absenter de nos maisons l'espace de vingt-quatre heures, sans la permission du gouverneur.

4°. Que chaque exilé devoit apporter annuellement à la chancellerie six peaux de zibelines, cinquante peaux de lapins, deux peaux de renards, et vingt-quatre peaux d'hermines.

Après cette instruction, le secrétaire renvoya nos gardes, et nous fit aussi-tôt distribuer des provisions pour trois jours, lesquelles consistoient en neuf livres de poisson sec. Nous quittâmes la chancellerie et allâmes droit au magasin recevoir nos armes et autres ustensiles, et moyennant que nous promîmes quelques fourrures au garde-magasin, il nous laissa choisir celles qui nous convenoient le

mieux. Ce fut pour mes compagnons et pour moi une grande satisfaction de nous revoir armés. Au sortir du magasin, nous apperçûmes une vingtaine d'exilés, qui avoient amené avec eux quelques traîneaux attelés de chiens, pour nous aider à porter nos charges, et qui nous offrirent de partager leurs cabanes, jusqu'à ce que nous eussions pu construire les nôtres. Nous acceptâmes avec plaisir leur invitation, et prîmes le chemin de leurs habitations; mais comme depuis long-tems nous n'avions mangé, leurs politesses trop répétées, au lieu de nous plaire, nous fatiguoient excessivement. A trois heures après midi nous arrivâmes enfin à leurs demeures, qui formoient un petit village composé de huit cabanes et d'un pareil nombre de balagans ou magasins. Au centre du village, nous apperçûmes un édifice long et quarré, qui étoit, nous dirent nos nouveaux compagnons, leur église ou salle d'assemblée publique.

Les malheureux habitans de ce village étoient au nombre de vingt-trois, avec une trentaine de femmes qui vivoient avec eux. Bientôt après notre arrivée, je m'apperçus

que l'un d'entre eux, nommé Crustiew, jouissoit d'une considération particulière, et que la maison dans laquelle nous fûmes reçus étoit la sienne. Il nous fit asseoir autour du feu, tandis que quelques femmes nous présentèrent de l'eau-de-vie, du poisson sec, et bientôt après du thé et du beurre. Ce déjeûner fut suivi d'un dîner entièrement composé de poisson, et, pour dessert, de caviar et de noix de cèdre. Notre dîner fut assez silencieux, car la faim nous dévoroit ; mais lorsque ce besoin fut satisfait, la conversation commença par de nouvelles questions de notre part sur notre situation. Voici les nouvelles particularités dont nous fûmes instruits ; les ordonnances du Czar Pierre portent :

1°. Que les exilés ne pourront posséder aucune propriété. En conséquence de cet édit, les soldats de la garnison entrent fréquemment dans les maisons des exilés et emportent tout ce qui leur convient, déprédation contre laquelle les exilés n'ont aucun moyen de réclamation.

2°. Que s'il arrivoit qu'un exilé, même après avoir été provoqué, fût assez téméraire pour frapper un citoyen ou un

soldat, il étoit condamné à mourir de faim.

3°. Qu'étant déclarés bannis de la société civile, il étoit défendu à tous sujets fidèles de les recevoir dans leurs maisons.

4°. Que la vie ne leur étant accordée que pour implorer la miséricorde de Dieu et la rémission de leurs péchés, ils ne devoient être employés qu'aux travaux les plus vils, dont ils devoient tirer leur subsistance.

A la lecture de ces articles, je me sentis saisi d'un frémissement d'horreur et d'indignation. Quoi! dis-je en moi-même, telle est donc la législation de cet homme dont, par toute l'Europe, on a la bonté de révérer la mémoire! Mais n'ayant pas dessein d'endurer les horreurs d'un pareil esclavage, ces ordonnances du Czar Pierre redoublèrent en moi l'impatience de m'en affranchir. Je résolus, pour première démarche, de parler en particulier à M. Crustiew, qui avoit, comme j'ai dit, de l'ascendant sur les autres, et qui, ayant résidé huit ans au Kamchatka, pouvoit aisément me donner

tous les renseignemens qui m'étoient nécessaires.

Aprés avoir parlé long-tems des désagrémens de l'affreuse carrière dans laquelle nous allions entrer, et de la tyrannie sous laquelle quelques-uns d'entre eux gémissoient depuis vingt-six ans, M. Panow, qui, pendant toute la conversation, avoit paru plongé dans ses réflexions, s'écria tout-à-coup : « Eh, mes amis ! comment est-il possible que de braves gens comme vous aient pu endurer si long-tems de pareilles indignités, sans faire aucune tentative pour s'en délivrer ? Vous craignez donc la mort ? En ce cas j'ai bien peur que vous ne soyez pas les associés que nous cherchons ». Il alloit continuer de parler, mais M. Crustiew me fit signe de l'interrompre ; ce que je fis en détournant la conversation, me promettant toutefois de demander à M. Crustiew la raison de cette particularité.

Notre hôte fit servir l'eau-de-vie et le thé, et proposa à ses compagnons de prendre chacun de nous dans leur cabane, et de partager avec nous leurs provisions, attendu,

dit-il, qu'il nous seroit impossible de nous bâtir des cabanes durant l'hiver. Le congrès applaudit à cette proposision, et après nous être juré une amitié mutuelle, chacun des associés reçut un compagnon. Le sort, dont à la vérité je trouvai le moyen de diriger un peu la décision, me donna pour hôte à M. Crustiew.

CHAPITRE V.

Le comte se lie d'amitié avec un exilé nommé M. Crustiew. Société formée pour chercher de concert les moyens de s'échapper. Discours du comte à la société, et plan d'une constitution. Les exilés rendent visite au gouverneur et au chancelier. Le comte devient maître de langues. Une partie d'échecs. Autres évènemens imprévus, favorables aux desseins de la société.

Nos habitations étant ainsi fixées, chacun se retira, et dès que je me trouvai seul avec M. Crustiew, je lui demandai pourquoi il m'avoit fait signe d'interrompre M. Panow. Je ne puis m'imaginer, lui dis-je, que parmi ceux qui nous écoutoient, il existe quelqu'un d'assez bas pour trahir ses compagnons. Il est vrai, mon ami, me répondit-il, que vous n'avez pas encore aucune raison de les soupçonner; sachez cependant qu'il en est parmi ceux que vous avez vus, qui aimeroient mieux passer toute leur vie dans ce pays de malédiction, que

de s'exposer à la merci des flots dans un voyage sur mer. Mais ce qui est plus humiliant encore, c'est qu'il s'y trouve aussi quelques misérables, qui, dans l'espoir d'obtenir leur liberté, ne manqueroient pas d'aller révéler nos secrets au gouverneur; car il est statué par une loi, et c'est la seule qui soit favorable aux proscrits, que tout exilé qui aura révélé au gouverneur un complot attentatoire à son autorité, ou contraire à la tranquillité publique, sera aussitôt mis en liberté.

Voyant du premier coup-d'œil à qui j'avois affaire, cette loi ne m'empêcha pas d'ouvrir mon ame toute entière à M. Crustiew, et de lui communiquer une grande partie de mes intentions. Après une longue conversation qui parut lui causer beaucoup de plaisir, il finit par m'assurer qu'il étoit prêt à sacrifier sa vie, s'il étoit nécessaire, pour seconder mes projets; qu'il vouloit, à la première occasion, me faire déclarer chef de la société, et qu'en un mot les principes et les vues que je venois de lui développer seroient à l'avenir l'unique règle de sa conduite. Ainsi se passa le jour de mon arrivée au Kamchatka, et fort con-

tens l'un de l'autre, nous allâmes nous reposer.

A présent les évènemens vont se presser et se succéder si rapidement, qu'il seroit impossible de continuer mes mémoires dans la forme d'une histoire; je vais donc reprendre celle d'un journal.

Le 5, en me levant, j'examinai la cabane, qui me parut être fort bien meublée. Mais ce qui me surprit le plus agréablement, ce fut de trouver une alcove pareille à celle dans laquelle j'avois couché, remplie de livres françois, russes, anglois, allemands et latins, tous rangés avec ordre. Le voyage d'Anson étoit ouvert sur une table : je commençois à le lire; mais à peine avois-je parcouru la première page, que M. Crustiew entra et m'embrassa. Nous parlâmes de ce fameux voyageur. Il y a plus de six ans, me dit mon nouvel ami, que je cherche dans ma tête les moyens de quitter le Kamchatka et de me rendre aux îles Mariannes. La description de l'île de Tinian avoit sur-tout frappé si vivement l'imagination de M. Crustiew, qu'il la voyoit en idée comme un paradis terrestre. Revenant insensiblement à nos projets, il me répéta

que non seulement il vouloit être membre de notre société, mais qu'il vouloit encore la grossir d'une vingtaine de ses compagnons, et il me demanda la permission de leur en parler. Je suis charmé, lui dis-je, de pouvoir espérer une acquisition si précieuse; mais je vous prie de ne rien précipiter, et d'attendre l'approbation de notre société; d'ailleurs je désire, avant tout, de pouvoir établir parmi nous une sorte de règlement, d'après lequel nous puissions agir de concert, et nous garantir mutuellement de la trahison.

Après les préliminaires, j'informai mes compagnons de la conversation que j'avois eue avec M. Crustiew, et nous formâmes un comité composé des personnes suivantes : de Benyowsky, Panow, Baturin, Stephanow, Sophranow, Wynbladth, Crustiew, Wasili, mon ancien serviteur.

Alors je leur parlai à peu près en ces termes :

« Amis et compagnons,

» Un enchaînement d'évènemens nous a
» jetés en cette contrée, où notre sort est
» de gémir peut-être toute notre vie vic-
» times de l'oppression et de la barbarie.

» Plus notre infortune est grande, plus
» nous devons employer nos efforts pour
» secouer le joug abominable auquel l'in-
» justice et le despotisme nous ont con-
» damnés. L'égalité d'infortune rend nos
» conditions égales. Quels que soient les ti-
» tres que quelques-uns d'entre nous ont
» pu posséder anciennement, soit par droit
» de naissance, soit par acquisition, notre
» malheur commun les a effacés, et nous
» sommes tous égaux. D'après ce principe,
» je vais vous proposer de nous former à
» nous-mêmes une constitution, qui établis-
» se entre nous un plan fixe et unanime
» d'opérations dont l'exécution doit nous
» conduire à la liberté.

» Il est d'expérience qu'aucune société
» ne peut exister sans un chef, et c'est
» sur le choix de ce chef que doit premiè-
» rement se porter notre attention. Il doit
» être notre créature; mais comme il s'o-
» bligera à servir de tout son pouvoir les
» intérêts de la société, il est nécessaire
» qu'en revanche les autres s'obligent en-
» vers lui à l'obéissance et à la soumission.
» Pour procéder sans délai à cette nomina-
» tion, je propose la méthode la plus sim-

» ple : c'est-à-dire que chacun de nous
» écrira le nom de la personne qu'il veut
» choisir pour chef, et la pluralité déci-
» dera. Après l'élection, le chef jurera les
» quatre articles suivans :

» 1°. Qu'il mettra en usage toute sa ca-
» pacité et toutes ses facultés pour former
» un plan d'opérations, qu'il suivra au pé-
» ril de sa vie, plan qui tendra à nous
» mettre tous en liberté le plutôt qu'il sera
» possible.

» 2°. Qu'il n'aura de préférence pour au-
» cun des associés individuellement ; mais
» qu'il informera le comité de tout ce qu'il
» croira avantageux pour le succès de ses
» opérations.

» 3°. Que s'il arrive que le chef désire
» de renoncer à son plan, ou de faire
» à cet égard des remontrances au comité,
» ou même d'en conférer avec quelqu'un
» des membres individuellement, il sera,
» *ipso facto*, puni de mort, et le comité
» aura le droit d'exécuter cette sentence
» de la manière qu'il jugera à propos.

» 4°. Qu'après avoir prêté son serment,
» le chef recevra le serment séparé de cha-

» cun des membres de la société, lequel
» sera conçu en ces termes :

» 1°. Que chaque membre de la société
» s'emploiera de tout son pouvoir, et au
» péril de sa vie, à coopérer à l'exécution
» du plan qui sera adopté pour obtenir la
» liberté.

» 2°. Qu'ayant reconnu l'autorité du chef,
» il lui obéira avec la plus entière soumis-
» sion, et que se trouvant, par l'injustice
» et le despotisme, dégagé de tout lien,
» soit civil, soit politique, il obéira sans
» restriction aux ordres du chef élu, en
» tout ce qui concernera les intérêts de la
» société.

» 3°. Que s'étant rendu par son serment
» digne de toute la confiance de la société,
» chaque individu s'engagera à garder le
» plus profond secret, à compter de ce
» jour, sur ce qui aura été traité ou dé-
» cidé dans le comité; et que celui qui
» enfreindra cet engagement se reconnoî-
» tra, *ipso facto*, coupable et digne de
» mort, punition que le comité aura le
» droit de lui infliger du moment même
» de son apostasie; se soumettant aussi, par

» le

» le présent acte, à exécuter lui-même
» chaque sentence de mort qui sera pro-
» noncée par le comité contre un membre
» réfractaire, quel qu'il soit ».

Après avoir reçu ce serment, le chef et les autres membres jureront en commun l'article suivant :

« 4°. Qu'en cas de trahison, s'il arrive
» que le chef ou tout autre membre de la
» société tombe entre les mains du gouver-
» nement, il gardera le plus profond se-
» cret sur leur conjuration, et qu'alors les
» membres de la société emploieront, au
» péril de leur vie, tous les moyens pour
» arracher le prisonnier des mains du gou-
» vernement, soit par ruse, soit à force
» ouverte, soit enfin en lui procurant du
» poison ou des armes pour se délivrer lui-
» même de l'oppression ».

Ce discours fut reçu par tous les auditeurs avec une sorte de joie mêlée de vénération, et je vis sur leurs visages qu'il avoit produit dans leurs ames un heureux effet. En conséquence, on procéda à l'instant à l'élection d'un chef; chacun prit du papier et écrivit. A l'ouverture du scrutin, je vis que sept des bulletins portoient

mon nom. Le mien seul portoit celui de M. Crustiew, d'où je pris occasion de le nommer mon second, ensuite nous procédâmes à la prestation de nos sermens, ce qui se fit en silence; et ce premier acte, grave par sa nature, fut accompagné de je ne sais quelle dignité religieuse et véritablement imposante.

Telle fut la conclusion de la seconde journée de mon séjour au Kamchatka. Après que nous eûmes fixé la prochaine assemblée du comité au 10 du mois, M. Crustiew déclara qu'il avoit plusieurs amis à proposer comme membres de la société; j'y consentis, et je fixai leur réception à la prochaine séance.

Le 6, nous nous rassemblâmes pour aller saluer le gouverneur, et ce jour fut encore fécond pour moi en aventures. M. de Nilow avoit appris, je ne sais par quelle voie, que je savois plusieurs langues. Lorsque nous nous présentâmes à lui, il nous accueillit poliment, et me déclara qu'il étoit dans l'intention de me donner pour maître de langues à son fils et à ses trois filles, proposition que j'acceptai avec joie. En considération de ce service, M. de Nilow me

dispensa de tout travail public, et ordonna qu'on me donnât la même subsistance qu'aux soldats de la garnison. Ensuite il appela ses enfans, et les exhorta à être diligens et à bien apprendre tout ce que je pourrois leur enseigner.

Au sortir de chez le gouverneur, nous allâmes également saluer le chancelier, et là m'attendoit une autre aventure non moins intéressante pour nous. Nous trouvâmes le chancelier jouant aux échecs avec M. Kolossow, Hetman ou colonel des cosaques. Depuis long-tems je connoissois, et même assez bien, le jeu des échecs. Le chancelier nous ayant ordonné d'attendre que sa partie fût finie, je m'approchai de la table et examinai l'état du jeu. Le chancelier remarquant mon attention, me demanda si je connoisois les échecs; je lui répondis affirmativement. Bientôt après, regardant sa partie comme perdue, je vous donnerai, me dit-il, cinquante roubles, si vous pouvez la gagner. L'hetman protesta qu'il ne joueroit point avec un exilé, que cela étoit contre les lois. Le chancelier lui fit observer que la loi défendoit seulement de communiquer avec les exilés,

mais qu'elle ne défendoit pas de jouer avec eux aux échecs sans se parler. L'hetman piqué, et se croyant sûr de gagner, consentit à ce que je prisse la partie du chancelier. Il avoit l'avantage d'un château, d'un chevalier et de deux pions. Au troisième coup je découvris mon château, qui étoit derrière un fou et à l'opposite de la reine, et en même tems je couvris le roi avec mon fou. La perte de la reine m'assura la partie gagnée, en sorte que bientôt je le fis échec et mat.

La partie étoit entre eux de cinq cents roubles; je reçus à l'instant même les cinquante roubles qui m'étoient promis. L'hetman fut vexé; il voulut avoir sa revanche, et le chancelier consentit à faire mon enjeu. Il renvoya mes compagnons, après leur avoir fait présent de deux bouteilles d'eau-de-vie, et me retint pour jouer aux échecs. Je gagnai encore successivement, au colonel, deux parties, ce qui mit dans la poche du chancelier quinze cents roubles, et dans la mienne cent cinquante. Il étoit l'heure du dîner, je me retirai; mais autre surprise: à peine étois-je sorti de la maison du chancelier, que j'apperçus

derrière moi l'hetman qui me suivoit de près. Il m'appela d'un ton fort honnête, et me dit qu'il avoit en tête un projet, qui, si je voulois le seconder, pourroit m'être fort avantageux. Comme je craignois intérieurement que sa perte ne m'en fît un ennemi, je lui proposai avec empressement de lui rendre, pour ma part, les cent cinquante roubles dont on m'avoit fait présent, en lui faisant, le mieux que je pus, des excuses de ce qui étoit arrivé ; mais mes craintes furent bientôt dissipées, lorsqu'il me découvrit son projet, qui étoit de me faire jouer contre quelques riches marchands, qui lui avoient gagné de grandes sommes d'argent. Si vous avez, me dit-il, le bonheur de gagner, je gagnerai moi-même une somme immense, dont la cinquième partie sera pour vous.

La malheureuse situation dans laquelle je me trouvois, et le desir d'exécuter mon entreprise, ce que je ne pouvois faire sans argent, me déterminèrent à accepter sa proposition. Aussitôt, oubliant que j'étois exilé, l'hetman me pressa d'aller dîner avec lui : je fus bien accueilli de toute sa famille, à laquelle il me présenta comme

un gentilhomme illustre, quoiqu'infortuné, à qui ses parens avoient de grandes obligations. A dîner, nous fûmes surpris par plusieurs des principaux de la ville ; mais l'hetman, qui étoit la troisieme personne dans le gouvernement, sut me présenter sous un jour si favorable, que je jouis bientôt, dans l'opinion de tous ces messieurs, de la considération dont il cherchoit à me revêtir. A mon départ, il me chargea de beurre, de viandes salées, de riz et d'eau-de-vie, en sorte que j'avois assez de provisions pour régaler mes compagnons au moins pendant cinq jours.

En arrivant à notre habitation, j'assemblai aussi-tôt le comité, et leur racontai tout ce qui m'étoit arrivé. A la vue de mes provisions et des cent cinquante roubles, ils crurent voir en moi la providence en personne ; mais ils conçurent encore de plus grandes espérances, lorsque je les eus informés du complot dans lequel je m'étois engagé avec l'hetman contre les marchands. Ainsi notre soirée se passa fort gaiement, à faire un grand nombre de châteaux en Espagne. Aussitôt que la compagnie fut sortie, je m'occupai

à écrire des alphabets en latin, en françois et en allemand pour mes écolières. Ensuite je me mis au lit, réjoui par ce rayon d'espérance, et goûtai les douceurs d'un sommeil rafraîchissant.

CHAPITRE VI.

Le comte donne sa première leçon de langues. Le gouverneur lui fait présent d'un esclave, d'un traîneau et de deux chiens. Quelques principaux habitans de la ville lui proposent d'établir une école publique. Une grande partie d'échecs. Bal à cette occasion. Aphanasie paroît prendre du goût pour son maître. Madame de Nilow ne désapprouve point l'attachement de sa fille.

LE 7, m'étant levé un peu tard, je me hâtai de me rendre à la maison du gouverneur, où je trouvai les jeunes gens assemblés dans la salle. Je leur donnai mes alphabets, et leur fis épeler les mots. La plus jeune des trois filles de M. de Nilow, agée de seize ans, et dont le nom étoit Aphanasie, me fit un grand nombre de questions sur ma situation, et sur les pensées que mon état devoit faire naître dans mon esprit. De toutes ces questions, je conjecturai que son père lui avoit déjà donné

quelques informations sur ma naissance et sur mes aventures. Je fis donc à mes écolières le récit de mes malheurs, auxquels ces jeunes personnes furent extrêmement sensibles. Aphanasie sur-tout en parut touchée jusqu'aux larmes. La sensibilité de cette charmante fille me causa à moi-même une vive émotion ; — mais, hélas ! j'étois en exil.

Le gouverneur vint aussi dans la salle, et fut quelque tems présent à mes instructions. Il parut fort content de ma méthode, et m'annonça qu'il étoit dans l'intention de me faire présent d'un esclave Kamchadale, d'un traîneau et de deux chiens. Je le remerciai de ses bonnes intentions, lui observant toutefois qu'étant exilé, je ne pouvois posséder aucune propriété, et que j'étois résolu à supporter mon destin avec patience. Le sénat, me dit-il, ne blâmera point ma bienveillance pour vous, quand il saura le service essentiel que vous avez rendu à l'état, en préservant du naufrage le vaisseau, la vie et la fortune des sujets de l'impératrice. Cette preuve de son amitié me toucha vivement, et je lui fis mes remercîmens dans toute la sincérité de mon

cœur. Comme j'étois prêt à prendre congé de lui, il me retint encore quelques instans, fit atteler un traîneau qu'il remit entre mes mains, ordonnant au conducteur de me regarder désormais comme son maître.

Lorsque mes compagnons me virent arriver dans cet équipage, ils crièrent tous au miracle, et sur-tout, lorsque je leur eus rapporté tout ce que le gouverneur m'avoit dit, ils se crurent déjà délivrés du joug de l'esclavage; mais alors M. Panow leur observa que ces premiers succès étoient peut-être moins avantageux pour la société, qu'ils ne paroissoient l'être, car il pouvoit arriver que la bienveillance de M. de Nilow ralentît mon zèle, et que, le gouverneur venant à être changé, nous ne restassions exposés à la merci de quelques hommes cruels. J'interrompis ces observations en renouvelant mon serment à la société, et en lui jurant le plus entier dévouement à ses intérêts.

Après dîner, je reçus la visite de l'hetman, accompagné de MM. Casarinow et Roscurakow, deux principaux marchands, qui, après les premières civilités, me pro-

posèrent d'établir au Kamchatka une école publique de langues, d'arithmétique et de géographie, et pour me fournir les moyens d'exécuter cette entreprise, ils m'offrirent de me faire construire une maison dans le lieu que je voudrois choisir. J'acceptai leurs offres, à condition qu'ils engageroient le gouverneur à envoyer ses enfans à cette école, attendu qu'étant obligé d'aller tous les jours leur donner leçon, cet assujettis-sement ne m'eût pas permis de me livrer à d'autres occupations. Nous convînmes donc ensemble que je recevrois pour chaque écolier cinq roubles par mois, de plus, qu'ils me payeroient un demi-rouble pour le bois et la chandelle, enfin, qu'ils contribueroient ensemble pour fournir ma maison des meubles nécessaires, d'un magasin de provisions, et d'un domestique chargé du soin de les apprêter.

Plus je réfléchissois sur cet heureux changement dans ma fortune, plus je sentois croître mon désir et mes espérances, car l'image d'une épouse que j'aimois, et qui probablement, dans mon absense, m'avoit rendu père, s'offroit sans cesse à ma pensée. Entraîné pendant quelques instans par ces

réflexions, je faisois peu d'attention à la conversation qui s'étoit engagée entre nos hôtes et mes compagnons, lorsque l'hetman me tira tout-à-coup de ma rêverie en m'invitant à dîner avec lui et à une partie d'échecs : ayant déjà dîné, je n'acceptai que la partie d'échecs ; il l'avoit, me dit-il, proposée à M. Casarinow, ici présent, qui ne s'y refusoit pas ; chaque partie devoit être de trois cents roubles, dont cent vingt pour son compte, la même somme pour le compte du chancelier, et si je gagnois, les soixante roubles restans m'appartiendroient ; mais en cas de perte, ils devoient la supporter toute entière. M. Casarinow accepta le défi, à condition qu'il seroit joué cinquante parties, et qu'il lui seroit permis de former une association avec plusieurs autres personnes qui pourroient tour-à-tour jouer contre moi, comme il seroit également permis à l'hetman et au chancelier de jouer en ma place. L'hetman répondit qu'il ne pouvoit stipuler que pour lui même ; il fut donc décidé que nous nous rendrions à l'instant chez le chancelier ; celui-ci joua son rôle fort habilement ; il fit d'abord quelques difficultés, mais à la

fin il se rendit, et les articles furent dressés et signés, avec la clause additionnelle, que l'argent seroit déposé à la fin de chaque partie.

Pour ratifier la convention, le chancelier voulut donner dès le soir même un grand souper, auquel environ cinquante personnes furent invitées. Le gouverneur y vint lui-même avec toute sa famille. A son arrivée, on fit venir la musique, et le bal commença. Quant à moi, j'étois spectateur bénévole de toute la fête; mais étant alors aux termes de la familiarité avec toutes ces personnes, je priai le chancelier d'envoyer quelques bouteilles à mes compagnons. Il les invita tous, et leur fit donner une chambre séparée, d'où ils pouvoient tout voir sans communiquer avec l'assemblée, ce qui eut été contraire aux lois. Durant tout le bal, mon écolière Aphanasie ne me quitta que pour se joindre à la danse. Je remarquai qu'elle dansoit avec beaucoup de graces. Comme nous étions en grande conversation, sa mère nous aborda, et me dit à l'oreille : « Je pense que votre écolière deviendra votre amie : ayez l'œil sur elle; — je suis une bonne mère ». —

Comme c'étoit la première fois que je conversois avec elle, ce peu de mots qu'elle me dit en bon allemand, me causa quelque embarras; mais revenant bientôt de mon étonnement, je l'assurai de mon respect et de mon inviolable attachement. Le gouverneur me voyant causer avec la mère et la fille, s'approcha aussi, et nous demanda le sujet de notre conversation; mais madame de Nilow prévint ma réponse, en répondant elle-même qu'elle me demandoit si je n'enseignerois pas la musique à sa fille. Ce petit faux-fuyant nous tira tous d'embarras, et bientôt le gouverneur et son épouse se retirèrent. Mademoiselle de Nilow revint à moi, et m'apprit que son père avoit consenti à l'établissement d'une école publique, et conséquemment qu'elle, ses sœurs et son frère auroient souvent l'honneur de visiter leur maître. Il est impossible d'exprimer l'air aimable et gracieux dont cette charmante fille accompagna ces paroles. A deux heures après minuit, je reconduisis mon écolière et ses sœurs à la maison du gouverneur, après quoi je revins à la mienne.

CHAPITRE VII.

Construction d'un bâtiment pour l'école publique. Conversation avec madame de Nilow. Gain du comte aux échecs. Indisposition d'Aphanasie. La société augmentée de quinze membres. Chasse à l'ours.

LE 8, mon ami Crustiew vint à moi dès le point du jour, et me demanda quel emplacement j'avois choisi pour l'édifice de mon école, et en sortant de ma hutte, je vis qu'on avoit déjà apporté un grand nombre de pièces de bois. Aussi-tôt que j'eus indiqué l'emplacement, les charpentiers se mirent à l'ouvrage. Après le déjeûner, je me rendis à la maison du gouverneur, où je trouvai mes écolières étudiant déjà leur alphabeth. Quand elles eurent épelé, elles me prièrent de leur écrire quelques mots allemands et françois en caractères russes. J'avois heureusement trouvé parmi les livres de mon ami, une grammaire des langues russe, allemande et françoise. Je la leur

donnai, avec quelques instructions sur la manière d'en faire usage. La leçon finie, on me fit encore un millier de questions sur les mœurs et coutumes de mon pays.

Comme je me préparois à partir, madame de Nilow arriva. Après avoir renvoyé ses enfans, et me faisant asseoir à côté d'elle, elle m'apprit qu'elle étoit fille d'un colonel Suédois exilé en Sibérie ; que sa mère avoit changé de religion et l'avoit mariée à M. de Nilow, alors lieutenant colonel ; que M. de Nilow étoit un excellent homme, mais malheureusement adonné à la boisson, dont l'excès le rendoit souvent brutal et insupportable ; que, pour elle, son unique plaisir étoit de voir croître sa famille autour d'elle ; qu'après avoir eu la mortification de voir ses deux filles aînées mariées à deux officiers adonnés, jusqu'à l'excès le plus dégoûtant, au vice de l'intempérance, elle se voyoit aujourd'hui à la veille d'avoir encore à déplorer le sort de sa fille Aphanasie, que son père vouloit marier à un certain Kusma, le plus désagréable de tous les hommes. En conséquence elle me pria instamment de chercher à gagner la confiance du gouverneur,

et

et de le détourner, s'il étoit possible, de sa résolution. Je répondis à cette bonne mère que je m'y employerois de tout mon pouvoir, et que dans tous les tems elle me trouveroit disposée à l'obliger et à me conformer à ses volontés. Bientôt après, je la quittai et retournai à ma demeure où je trouvai un billet de l'hetman, qui me donnoit avis que les échecs m'attendoient dans l'après-midi.

Lorsque nous eûmes dîné, M. Crustiew me présenta les candidats qui désiroient d'entrer dans notre société, et sur les quatre heures une femme vint prendre ma mesure pour me faire des chemises et des habits, suivant l'usage du pays, où les femmes font le métier de tailleur. A sept heures je me rendis chez le chancelier, où je trouvai cinq marchands. Nous jouâmes cinq parties. J'en gagnai quatre, et après avoir reçu pour ma part 180 roubles, je revins chez moi.

Le 9, un marchand nommé Csulonis-kow, ayant appris que j'avois gagné quelque argent, me proposa de jouer avec lui une couple de parties de deux cents roubles chacune. J'acceptai sa proposition et

lui donnai rendez-vous pour le soir, étant obligé de donner le matin à mes écoliers.

En entrant dans la salle du gouverneur, je fus surpris de n'y pas voir mademoiselle Aphanasie, et encore plus d'apprendre qu'elle étoit alitée, mais que voulant également prendre sa leçon, elle avoit demandé à sa mère la permission de me faire entrer dans sa chambre, à quoi sa mère avoit consenti. Je fus donc introduit dans la chambre d'Aphanasie, et là cette aimable fille me dévoila les sentimens de son cœur avec une franchise et une simplicité qui peut-être eussent paru fort étranges dans les contrées européennes. En ce moment la langue russe me parut la plus douce et la plus harmonieuse de toutes les langues du monde. Notre conversation fut interrompue par l'apparition de madame de Nilow. Alors je pris congé de la compagnie. De retour chez moi, je trouvai M. Csuloniskow, auquel je gagnai trois parties aux échecs.

Le reste du jour fut employé à régler pour le lendemain la réception des candidats de M. Crustiew. Nous convînmes

que le conseil des huit seroit seul dépositaire des secrets, et pour se garantir de toute trahison, qu'on ne confieroit aux autres que les particularités dont le conseil jugeroit à propos de leur faire part. Nous fîmes donc pour les aspirans une nouvelle formule de serment, et le reste de la soirée fut employé à préparer un repas pour le lendemain.

Le 10, au point du jour, M. Crustiew alla rassembler tout son monde, et à neuf heures du matin revint avec les personnes ci-dessous dénommées.

Demetrius Kuzneczow, marchand Russe, libre.

Aphanasi Kumin, capitaine de cosaques, libre.

Andrew Gurcinin, chambellan de l'impératrice Elisabeth, exilé.

Jean Sibaew, capitaine de chasseurs, libre.

Alexis Prototope, archidiacre de l'église, libre.

Levonti Popow, capitaine de chasseurs, libre.

Jean Csurin, frère du capitaine d'un navire marchand, libre.

Magnus Meden, de l'amirauté, exilé depuis vingt ans.

Jean Volkow, chasseur, libre.

Casimir Bielsky, staroste Polonois, exilé depuis quinze ans.

Grégoire Lobczow, colonel d'infanterie, exilé.

Héraclius Prince Zadskoy, exilé depuis dix-huit ans.

Julien Brandorp, Suédois, exilé depuis six ans.

Nicolas Srebernikow, capitaine d'un régiment de gardes, exilé.

Andrew Piatzinin, exilé.

A onze heures du matin, les candidats furent introduits au comité, et on leur lut les formules de serment et d'engagement. Aussi-tôt ils prononcèrent l'un et signèrent l'autre ; mais nous décidâmes que tous ceux qui étoient de la religion Russe, pour donner plus de force à leur serment, iroient à l'instant même à confesse et recevroient le sacrement. En conséquence M. Crustiew les conduisit à l'église, où M. Protopope écouta leur confession et leur administra le sacrement. A leur retour, nous célébrâmes notre petite fête.

Dans la soirée, le gouverneur avec sa famille, le chancelier et l'hetman avec plusieurs autres principaux de la ville, nous honorèrent de leur visite, ce qui fixa l'époque de l'indépendance des exilés; car après avoir bu un peu plus que de raison, le gouverneur jura que de ce moment même il me reconnoissoit pour le chef des exilés, et ordonna au chancelier de légaliser cette nomination par un acte enregistré en la chancellerie, promettant en même tems de faire au gouvernement ses représentations en ma faveur et de me procurer de l'emploi dans le service de l'état.

Le 11, nous nous déterminâmes à aller à la chasse à l'ours, et obtînmes du gouverneur une permission d'absence pour quatre jours. Je reçus ce jour-là même de M. de Nilow, un présent qui consistoit en linge et quelques pièces d'argenterie.

Le 12, nous partîmes au nombre de seize hommes bien armés, avec huit traineaux, et nous descendîmes la rivière, qui étoit gélée. A la distance de vingt-huit verstes, nous nous arrêtâmes à la demeure du Taïou ou chef de Csekawka, qui nous dit avoir reçu la visite de plusieurs

ours qui devoient être encore dans le voisinage, et nous donna à dîner à nous et à nos chiens. Ensuite il nous conduisit à un petit ruisseau qui tombe dans la rivière du Kamchatka. Mais appercevant de loin trois ours qui jouoient au bord du ruisseau, il nous les montra, et s'enfuit à toutes jambes. Nous approchâmes les ennemis à la portée du mousquet. Nous leur lâchâmes nos coups de fusil. Se sentant blessés, ils vinrent à nous furieux. Heureusement que mes compagnons étoient accoutumés à cette chasse. Eux-mêmes allèrent à la rencontre des ours, et après un long combat, ils les tuèrent tous les trois, car aucun ne quitta le champ de bataille.

Il ne sera pas déplacé de rapporter ici de quelle manière se fait cette chasse. A la vue d'un ours, un des chasseurs s'avance, et commence l'attaque en présentant à l'animal son bras gauche, qu'il a eu soin d'entourer, dans toute sa longueur, de grosses pièces de bois, en sorte que l'ours ne puisse le rompre d'un coup de griffe. Au moment que l'animal saisit le bras, le chasseur lui porte un coup de lance à l'é-

paule gauche. Après ce premier coup, les autres chasseurs lui courent sus. Il arrive souvent que l'ours rompt les armes, et si le premier coup est sans effet, il renverse assez ordinairement le chasseur et l'étrangle, ou au moins lui casse quelque membre.

Après avoir tué ces trois ours, nous les plaçâmes sur nos traîneaux, et revînmes vers Csekawka. Nous rencontrâmes à mi-chemin le Taïou avec vingt naturels du Kamchatka, armés de lances et de flèches, qui venoient, nous dirent-ils, pour nous aider; mais quand ils virent les ours morts, ils chantèrent notre victoire, et nous ramenèrent en triomphe. Le premier soin de ces hommes fut d'écorcher les ours, pour la peau desquels il nous donnèrent vingt-six peaux de martre, et pour la chair huit peaux de renard. Nous fûmes fort contens de ce marché, et résolûmes d'aller encore au clair de la lune chercher quelque autre capture. L'entreprise nous réussit également, car nous en tuâmes cinq autres, mais Sibaew fut blessé.

Parmi ces cinq ours, il s'en trouva un

d'une stature extraordinaire, et blanc comme la neige. Nous réservâmes sa peau pour en faire présent au gouverneur, et résolûmes de garder les quatre autres pour nous servir de matelas. Nous mîmes donc les cinq ours sur nos traîneaux, et revînmes à nos habitations, où, après les avoir dépouillés, nous en salâmes la chair; ensuite nous allâmes porter notre présent au gouverneur, qui en parut extrêmement flatté.

CHAPITRE VIII.

Ouverture de l'école publique. Propositions de l'équipage de Csuloniskow. Diverses parties d'échecs. Cartes de la côte et des îles adjacentes au Kamchatka. Le comte promet de faire une harpe pour son écolière. Débat entre Csuloniskow et lui. Suite de ce débat. Le comte court grand risque d'être assassiné. Son ennemi puni.

LE 14, l'édifice destiné à l'école publique étant déjà prêt, j'y reçus mes écoliers, et chosis pour mes adjudans MM. Crustiew et Panow. A quatre heures après midi, j'eus le plaisir d'y voir entrer les enfans du gouverneur. Le nombre de mes écoliers monta à 23, parmi lesquels étoient trois marchands qui vinrent apprendre l'arithmétique.

Le 16, Sibaew me demanda une assemblée de la société, pour lui communiquer une découverte relative à notre entreprise. Je lui dis que j'allois la convoquer pour le

soir même à onze heures. Le comité étant assemblé, je demandai à Sibaew quelle information il avoit à donner à la société. Je vais la rapporter en substance.

Dans le cours du mois d'août précédent, Czuloniskow étoit parti d'Ochozk sur un vaisseau de cent cinquante tonneaux, armé et destiné pour aller prendre des castors aux îles Aléeutiennes. Son équipage étoit composé de vingt-huit chasseurs, qui, n'ayant jamais été en mer et se trouvant surpris par une violente tempête, avoient mis le vaisseau à la côte au Kamchatka. Czuloniskow, dans cette circonstance, avoit forcé son équipage à travailler sans relâche pour remettre le vaisseau en mer, et sur leur refus de continuer, il avoit obtenu du gouverneur le secours de la force militaire pour les y forcer. Irrités de ce traitement, les chasseurs avoient tous résolu à l'unanimité, aussi-tôt qu'ils auroient remis le vaisseau en mer, de s'en rendre maître et de s'en servir pour sortir d'esclavage. M. Sibaew, consulté par eux sur cette affaire, leur avoit fait entendre qu'ils couroient grand risque d'échouer dans leur entreprise, à moins qu'ils ne trouvassent quelque moyen

de m'engager à en être le chef, ce qu'ils avoient résolu de faire au plutôt, le priant, en attendant, de m'informer de leur résolution. Telles étoient les particularités dont il avoit cru devoir faire part au comité, et qui, suivant son opinion, pouvoient être fort avantageuses pour nos intérêts, en ce que, notre nombre étant aussi doublé, nous pourrions, si le stratagême ne nous réussissoit pas, nous emparer de ce vaisseau à force ouverte, et nous mettre en liberté les armes à la main.

Cette proposition nous parut fort intéressante; cependant, après que chacun eut dit son opinion, la société décida que Sibaew retourneroit et leur feroit la réponse suivante : Que j'étois extrêmement touché des souffrances qu'ils enduroient; mais qu'ayant déjà été trahi une fois en cherchant à secourir les malheureux, je ne pouvois accepter leurs propositions; qu'une entreprise de cette nature étoit par trop dangereuse, puisqu'il suffiroit que sur les vingt-huit hommes il se trouvât un faux frère, pour faire condamner tous les autres aux mines, le cas étant de sa nature une véritable révolte. Je recommandai

à Sibaew de ne leur faire de ma part aucune autre réponse, mais de les encourager lui-même à persister dans leur intention de quitter le Kamchatka, et à mettre tout en usage pour gagner ma confiance, tandis que de mon côté je me réserverois la faculté de nous joindre à leur complot, lorsque je le verrois assez mûr pour l'exécution.

Le 17 au matin, Sibaew arriva avec deux des chefs du complot, l'un nommé Lapin, maître d'équipage, et l'autre nommé Parencsin, charpentier. Tous les deux se jetèrent à mes pieds, et me conjurèrent de ne pas les abandonner dans leur entreprise. Ils s'efforcèrent de me persuader que leur résolution devoit m'être fort agréable, en ce que c'étoit un moyen sûr de recouvrer moi-même ma liberté, et ils me jurèrent d'être fidèles et obéissans à tous mes commandemens et de me suivre au bout du monde. Me voyant inébranlable, ils me proposèrent enfin de s'engager par le plus solemnel des sermens, et de recevoir la sainte communion pour corroborer l'engagement que je voudrois leur faire contracter. Sur cette proposition, je crus devoir leur lais-

ser quelque espérance. Si vous pouvez, leur dis-je, engager vos compagnons à se lier tous par un pareil serment et à suivre ma fortune, alors vous reviendrez me voir, et je verrai ce que j'aurai à faire.

Après leur départ, j'assemblai mes compagnons et leur communiquai la réponse que j'avois faite aux chefs de l'équipage, et le consentement indirect que je leur avois donné. Toute la société désiroit ardemment de se voir ainsi renforcée de vingt-huit hommes robustes et déterminés. En attendant l'évènement, nous convînmes de faire au plutôt des cartouches et de préparer nos armes. Chacun de nous devoit être armé d'un mousquet, d'une paire de pistolets, d'un sabre, d'une lance, et de soixante cartouches.

Le 18, je passai tout le jour chez le chancelier à jouer aux échecs, et je gagnai sept parties. A mon retour, je trouvai M. Norin, lieutenant de la garnison, qui me demanda de lui prêter cinq cents roubles dont il avoit besoin pour son équipement, ayant été nommé commandant à Nisney-Ostrogg. Je consentis à lui prêter cette somme, à condition qu'il me promettroit

sur sa parole d'honneur de traiter avec humanité les exilés résidans dans les limites de sa jurisdiction. Il me le promit. Je lui remis les cinq cents roubles, et je reçus en retour ses protestations d'amitié et de reconnoissance. Dans la circonstance actuelle, mes compagnons paroissoient peu flattés de ma libéralité ; mais quand je leur eus dis que j'avois encore près de cinq mille roubles dans ma malle, ils se consolèrent.

Le 19, le chancelier me pria de composer une carte réduite des îles Kourilles et Aléeutiennes avec les côtes du Kamchatka et d'Ochozk, me permettant de prendre dans les archives toutes les pièces qui me seroient nécessaires. Comme cette tâche ne me présentoit qu'un délassement agréable, et que je pouvois d'ailleurs y prendre des renseignemens utiles pour l'exécution de mon projet, je l'entrepris volontiers ; et ce jour-là même je reçus de la chancellerie plusieurs journaux et relations de voyages maritimes, faits par des officiers au service da la Russie ou par des particuliers. Cependant, dès la première lecture, je fus convaincu que je ne pouvois

rien avancer avec certitude, que d'aprés les journaux de Spanberg, Bering et Tsirikow.

Le 20, madame de Nilow me pressa beaucoup d'enseigner la musique à sa fille. Malheureusement toute mon habileté dans cet art se réduisoit à jouer un peu de la harpe, instrument qui ne s'étoit peut-être jamais vu au Kamchatka. Cependant, pour plaire à cette dame, je lui promis d'en faire une, quoique je n'eusse de ma vie touché un seul outil de menuiserie. A mon retour, je me consultai avec mes amis sur les moyens d'accomplir ma promesse, et après que j'eus fait un modèle, M. Panow entreprit de m'aider dans la construction de l'instrument; M. Crustiew s'engagea à faire les cordes avec des boyaux de chiens et de rennes, et M. Stephanow promit de faire toutes les chevilles de fer.

Le 21, M. Csuloniskow vint à moi, et me reprocha d'avoir excité son équipage à la révolte, me menaçant, si je ne lui en nommois pas les principaux auteurs, d'aller à l'instant porter ses plaintes au gouverneur, et d'obtenir un ordre pour me faire enfermer. La manière directe et as-

surée avec laquelle il m'attaqua, me fit craindre un instant quelque trahison; mais comme il étoit nécessaire de montrer de la fermeté, il faut, lui dis-je, que vous ayez perdu l'esprit, pour m'accuser d'une entreprise aussi stupide. Je conviens que les hommes de votre équipage sont venus me prier de leur donner la préférence pour la construction de ma maison, et que j'ai même fait marché avec eux, marché que je suis prêt à rompre, si le gouverneur le juge à propos. Au surplus, si j'entre avec vous dans cette explication, ce n'est pas dans la vue de me justifier à vos yeux, je vous méprise trop pour songer à répondre à vos accusations; mais je ne l'ai fait que pour vous faire rougir vous-même de votre défaut d'humanité. Je vous déclare que je vais à l'instant chez le gouverneur l'informer de la barbarie avec laquelle vous traitez ces malheureux, qui, n'ayant pour subsister que le fruit de leur travail, sont, autant qu'il est en votre pouvoir, privés par vous de cette ressource. Quant à moi, je trouverai bientôt l'occasion de vous punir de votre insolence, et d'oser m'attribuer l'effet de vos infames procédés.

Durant notre conversation, plusieurs de mes compagnons entrèrent, et quand ils furent informés du sujet de la querelle, ils attribuèrent la mauvaise humeur de M. Csuloniskow à la perte qu'il avoit faite en jouant avec moi aux échecs. Bientôt la contestation s'échauffa encore plus, et finit par une grêle de coups qui tombèrent sur les épaules de Csuloniskow.

Pour prévenir les suites de cette aventure, je courus aussi-tôt chez le gouverneur, et l'instruisis de l'accusation de Csuloniskow et de l'insolence de sa conduite envers moi. Le gouverneur, irrité par mon récit, et plus encore par les exclamations de sa femme et de sa famille, envoya un sergent chercher Csuloniskow, et à l'instant qu'il parut, il lui déclara, sans lui donner le tems de parler, que si jamais il osoit m'insulter à l'avenir, il le feroit mettre en prison, et le poursuivroit comme criminel d'état, pour avoir perdu le vaisseau confié à ses soins; de plus, qu'ayant été informé que le vaisseau ne pouvoit être remis en mer, il alloit à l'instant affranchir son équipage de leur engagement, et leur accorder pleine liberté d'entrer dans un

autre vaisseau. Le gouverneur envoya aussitôt un officier chez le chancelier faire exécuter ces ordres, et le pauvre Csuloniskow s'y soumit sans oser repliquer un seul mot.

Je remerciai le gouverneur, et retournai chez moi; mais à peine avois-je fait le tiers du chemin, que je me vis attaqué par deux hommes armés de bâtons et de couteaux: c'étoient Csuloniskow et son cousin. Je n'avois moi-même d'autre arme qu'un bâton, qui étoit heureusement assez fort: nous étions dans un endroit éloigné de tout secours; cependant je me mis en défense, ayant la précaution de m'adosser contre un magasin, et dans cette position je reçus plusieurs coups sur les bras; mais un des miens porta si juste sur la tête du compagnon de Csuloniskow, qu'il l'étendit par terre. Alors n'ayant plus qu'un ennemi à combattre, je l'attaquai avec fureur à coups de poing, mon bâton s'étant rompu dans la mêlée; je lui en portai un si violent dans la poitrine, qu'à l'instant il vomit le sang, et me demanda grace de la vie, ce que je lui accordai, lui promettant même de ne pas parler de cette aventure au gouverneur;

mais en continuant mon chemin, je rencontrai Sibaew, qui, me voyant tout couvert de sang, avec plusieurs meurtrissures à la tête, me demanda ce qui m'étoit arrivé, et, lorsqu'il en fut instruit, courut chez le gouverneur y porter cette nouvelle. Celui-ci envoya aussi-tôt un détachement arrêter Csuloniskow et son cousin; mais ce dernier mourut dans l'après-midi, du coup que je lui avois porté à la tête, et qui lui avoit brisé le crâne. Csuloniskow fut condamné à six mois de travail public, et tous ses biens confisqués au profit de l'état et de l'église. Quant à moi, j'eus beaucoup de peine à gagner ma maison, et malgré tous les soins de mes compagnons, je fus obligé de garder le lit l'espace de dix jours, pendant lesquels je reçus des visites continuelles des principaux de la ville, et sur-tout de la famille du gouverneur, qui parut prendre le plus vif intérêt à mon accident.

CHAPITRE IX.

Les exilés sont empoisonnés le premier jour de l'an. L'empoisonneur découvert. Celui-ci dévoile leur projet, et nomme celui qui l'en a instruit. Le traître dénoncé au conseil des exilés, et mis à mort dans la nuit. Recherches inutiles faites par le gouvernement.

LE premier janvier 1771, nous allâmes saluer le gouverneur et les autres principaux de la ville. Ensuite nous nous rassemblâmes pour faire ensemble un petit repas, composé de thé et de sucre, dont plusieurs marchands nous avoient fait cadeau ; mais ce plaisir nous coûta cher, car un quart d'heure après nous fûmes saisis de coliques violentes, accompagnées de vomissemens. M. Panow avoit observé que plusieurs morceaux de sucre avoient un goût salé. Je gagerois, nous dit-il, que nous sommes empoisonnés ; dans cette supposition, nous avalâmes aussi-tôt une grande quantité d'huile de baleine. Il

est impossible d'exprimer nos souffrances. Ceux qui avoient pris du thé plus abondamment, souffroient plus que les autres. N'en ayant pris qu'une seule tasse, mes douleurs se calmèrent aussi-tôt que j'eus bu l'huile, et il ne me resta qu'un tremblement dans tous les membres. Alors je donnai tous mes soins au soulagement des autres, qui furent empoisonnés au nombre de quatorze, et dont quelques-uns vomirent jusqu'au sang.

Pendant cette crise, plusieurs de nos autres compagnons vinrent aussi nous voir, et nous apportèrent du lait de renne, qui contribua beaucoup à calmer nos douleurs et à leur faire succéder le tremblement. M. Csurin fut le seul que nous ne pûmes sauver; il mourut dans la nuit. Il fut long-tems incertain si nous sauverions M. Panow, auquel il ne restoit qu'un souffle de vie. Lorsque nous eûmes recouvré nos forces, et que nous pûmes réfléchir sur cet évènement, nous examinâmes le sucre; j'en enveloppai deux morceaux dans du poisson, et donnai l'un à un chat et l'autre à un chien. Ces deux animaux éprouvè-

rent de fortes convulsions, et moururent dans l'espace d'une demi-heure. Cette expérience nous convainquit que le marchand Casarinow avoit empoisonné le sucre; et comme il étoit important de connoître à fond cette affaire, nous résolûmes de ne point ébruiter cet évènement, et de faire enterrer M. Csurin par le prêtre de notre société. M. Panow se trouvant mieux, fut transporté à sa hutte.

Le 2, vers le midi, je me présentai chez le gouverneur, et lui racontai notre accident. Le trouvant peu disposé à croire mon récit et à soupçonner Casarinow, veuillez, lui dis-je, l'envoyer chercher, et lui proposer de prendre du thé, en lui disant comme incidentellement que c'est moi qui vous ai donné le pain de sucre qui va lui servir. Alors sa conduite doit nécessairement prouver son innocence, ou dévoiler son crime. — Madame de Nilow approuva ma proposition, et le gouverneur envoya aussitôt chercher le chancelier et l'hetman, ensuite Casarinow avec deux autres marchands. Lorsque je les vis arriver, je me retirai dans une autre pièce, d'où je pou-

vois tout entendre. Le chancelier et l'hetman vinrent les premiers, et furent informés de l'affaire pour laquelle ils avoient été mandés. Leur opinion fut que Casarinow ne s'étoit porté à cet acte de vengeance contre moi, que pour me punir de lui avoir fait perdre une assez forte somme aux échecs; et d'après cette particularité, ils ne doutèrent point de la vérité de ma relation. Ils furent d'avis que s'il arrivoit que Casarinow pût être convaincu de ce fait, il étoit absolument nécessaire de le punir dans toute la rigueur de la loi, en le condamnant à travailler aux mines, après confiscation de toute sa fortune.

Casarinow arriva avec les deux autres marchands. Le gouverneur les reçut poliment, et entra avec eux en conférence sur l'équipement de quelques vaisseaux pour les isles Aléeutiennes. Au milieu de la conversation, il proposa le thé, que toute la compagnie accepta; et continuant de discourir avec Casarinow, vous en prenez ordinairement, lui dit-il? Oui, monsieur, répondit Casarinow, et même plusieurs fois par jour. On prépara la ta-

ble ; et le gouverneur regardant le pain de sucre qu'on y venoit de déposer, voyez, dit-il, le bon cœur de ces exilés, ils m'ont hier apporté, comme un présent du jour de l'an, deux pains de sucre pareils à celui que vous voyez. A ces mots, Casarinow pâlit, et le gouverneur lui ayant demandé s'il se trouvoit indisposé, il répondit affirmativement, et demanda la permission de se retirer. Le gouverneur s'y opposa, en lui disant que quelques tasses de thé dissiperoient son indisposition. Il continua à s'excuser; mais enfin la tasse de thé étant versée, et voyant que le gouverneur s'obstinoit à exiger qu'il la prît, il ne douta point qu'il ne fût découvert, et se jetant aux pieds de M. de Nilow, il avoua que lui-même avoit empoisonné ce sucre, dans l'intention de délivrer la société d'un monstre tel que moi. Alors il déclara qu'il tenoit de bonne part que j'avois formé le projet d'armer tous les exilés, et de m'emparer d'un vaissseau pour sortir avec eux du Kamchatka; qu'un nommé Piatsinin lui avoit découvert tout le complot. Le gouverneur étoit trop irrité

pour faire attention à cette inculpation; il fit aussi tôt conduire Casarinow en prison, et donna ordre au chancelier de procéder à la confiscation de ses biens, et à enregistrer contre lui, d'après sa propre confession, la sentence prononcée par la loi contre les empoisonneurs.

Après avoir vu ce misérable arrêté et traîné dans un cachot, comme l'heure du dîner approchoit, je me retirai. De retour chez moi, j'assemblai notre conseil, et ceux qui s'étoient joints au serment de la confédération. Alors je leur dénonçai la trahison de Piatsinin, qui étoit présent. L'assemblée le condamna à mort d'une voix unanime, et ne lui accorda que trois heures pour s'y préparer. Le prêtre resta avec lui; le soir il fut conduit à quelque distance du village, et on lui passa plusieurs balles dans la tête.

Cependant le gouverneur et les autres se rappelèrent la déposition de Casarinow : on chercha ce Piatsinin, qu'on ne trouva point; mais comme il y avoit, par hazard, parmi les cosaques un soldat du même nom, le chancelier l'interrogea. Le pauvre homme ne sut ce qu'on vouloit lui dire; il se borna

à protester qu'il ne connoissoit point, qu'il n'avoit jamais vu M. Casarinow. Le chancelier ne prit pas même la peine de les confronter, il se contenta d'insérer dans la sentence une déclaration de faux contre la déposition de Casarinow.

CHAPITRE X.

Le comte présente la harpe qu'il a faite à mademoiselle de Nilow. Addition proposée à la société. Ils fixent irrévocablement leur plan d'opérations. Le gouverneur se propose de faire un voyage. La dîme de l'argent gagné aux échecs payée à M. le gouverneur. Aphanasie déclare son affection pour le comte, en présence de son père. Sa colère à cette occasion. Conséquence inattendue de cette altercation. Le comte déclaré libre.

LE 3, nous fûmes informés de tout ce qui s'étoit fait chez le gouverneur et à la chancellerie, et nous sautâmes de joie en apprenant que nous avions si heureusement échappé aux effets de la trahison et du poison. Cependant plusieurs d'entre nous ressentoient encore quelquefois des douleurs aiguës.

Ce jour-là, mon instrument de musique se trouvant fini et monté en cordes, je le portai à madame de Nilow. On m'invita à

jouer quelques airs ; je jouai tant bien que mal, et quoique l'instrument eût, comme on peut le croire, un fort mauvais son, l'harmonie parut enchanteresse au gouverneur et à toute sa famille. Depuis ce jour, Aphanasie fut inséparable de son instrument.

Le 4, M. Stephanow nous informa qu'il avoit découvert que Bocsarew, Ismailow et Lapin, trois jeunes matelots, avoient résolu, avec cinq ou six chasseurs, de s'emparer d'un vaisseau, et d'aller s'établir aux îles Aléeutiennes. Il observa qu'étant les premiers auteurs du complot, on pourroit compter sur leur fidélité ; mais comme la trahison de Piatsinin avoit fait une forte impression sur l'esprit de mes compagnons, il fut décidé que M. Stephanow se chargeroit de se lier individuellement avec ceux-ci, et les encourageroit dans leur résolution, jusqu'à ce que nous eussions pris un parti relativement à leur admission, mais que nous différerions cette décision jusqu'à l'instant même d'exécuter notre projet. Telle fut mon opinion, que toute l'assemblée adopta, et M. Stephanow fut chargé de cette négociation.

Le 5, notre comité s'assembla pour délibérer et fixer irrévocablement les moyens que nous emploierons pour l'exécution de notre projet. Il fut décidé que pour prévenir à l'avenir tout soupçon, une partie de nos compagnons quitteroient la ville de Bolsha, et iroient durant l'hiver s'établir à Nisney-Ostrogg, sous prétexte de chasser ; mais que dans le cours du mois de mars, ou au plus tard le 15 d'avril, ils viendroient nous rejoindre ; que le port étant alors dégagé des glaces, nous profiterions de cet instant où l'on équipe les vaisseaux, pour nous emparer du premier qui seroit prêt, et dire adieu au Kamchatka. Il fut en conséquence décidé que d'ici à ce tems-là MM. Crustiew et Stephanow auroient soin de s'assurer d'une partie de l'équipage du premier vaisseau qui seroit prêt, tandis que, de mon côté, je m'attacherois à détruire dans l'esprit du gouverneur, du chancelier et de l'hetman, l'effet des insinuations des marchands, qui, d'après la trahison de Piatsinin et plusieurs autres particularités, avoient été confirmés dans leurs soupçons. Le même jour, je demandai au gouver-

neur une permission d'absence pour mes compagnons, qui désiroient d'aller chasser près de Nisney-Ostrogg, ce qui fut accordé. Le 6, je leur donnai deux cents roubles pour faciliter leur établissement, avec une lettre de recommandation pour M. Norin, officier commandant à Nisney-Ostrogg, et ils partirent.

Le 7, le gouverneur me proposa de l'accompagner dans un voyage qu'il comptoit faire incessamment avec sa famille. Je lui promis d'être à ses ordres; mais le chancelier et l'hetman, qui arrivèrent bientôt après, me reprochèrent d'abandonner leurs parties. Le gouverneur leur dit que son voyage ne seroit tout au plus que de sept ou huit jours. Si le voyage n'est que de huit jours, dirent-ils, nous vous accompagnerons, à condition qu'il nous sera permis d'emporter avec nous un échiquier. Tous ces petits incidens amenèrent, dans le cours de cette journée même, une suite d'évènemens que je ne puis attribuer qu'à l'effet de la Providence divine, qui m'avoit destiné sans doute à marcher continuellement, depuis mon arrivée au Kamchatka, par un chemin tor-

tueux et inégal, sans cesse ballotté par les évènemens, et sans cesse à côté d'une perspective riante ou d'un précipice affreux.

Le gouverneur entendant parler si souvent de nos échecs, voulut savoir quelle étoit à peu près la somme que le chancelier et l'hetman avoient gagnée à ce jeu, depuis que j'étois leur partenaire. Calcul fait, il se trouva que leur gain montoit à peu près à quarante-deux mille roubles, tant en argent qu'en fourrures. Le chancelier, craignant sans doute d'être repris par le gouverneur, et connoissant l'homme, se hâta de lui déclarer que nous étions convenus de mettre de côté la dixième partie de notre gain, et d'en faire un présent à la famille du gouverneur, ce dont il me prit à témoin aussi bien que l'hetman. Cette déclaration parut faire plaisir à M. de Nilow, qui fit appeler à l'instant ses filles pour leur faire part de cette nouvelle, leur observant que c'étoit à moi d'abord qu'elles étoient redevables de ce trait de générosité, ensuite à l'amitié du chancelier et de l'hetman. Celui-ci paroissoit goûter fort peu la libéralité du chancelier. Cependant, sur quel-

ques signes que je lui fis, il prit son parti et se montra généreux malgré lui.

La famille du gouverneur nous fit de grands remercîmens; mais ceux d'Aphanasie parurent un peu trop vifs, pour n'être dictés que par la simple reconnoissance. Elle espéroit, dit-elle, de la bonté de M. le chancelier et de M. l'hetman, qu'ils s'intéresseroient en ma faveur, et qu'ils obtiendroient l'abolition de ma sentence d'exil et la grace nécessaire pour me mettre en état d'occuper quelque emploi du gouvernement. Elle ajouta que son plus grand désir étoit de me voir heureux et.... de partager mon bonheur.

A ces mots, le gouverneur entra en fureur et m'accabla d'invectives. J'étois moi-même si embarrassé, que je ne pouvois répondre un seul mot. Heureusement que le chancelier et l'hetman lui remontrèrent avec force combien il seroit injuste de me reprocher les sentimens de sa fille; qu'en effet il ne seroit pas impossible d'obtenir ce que demandoit Aphanasie, et qu'alors le gouverneur ne pourroit mieux faire que de donner à sa fille un époux de son choix. Leurs argumens produisirent à la fin quelque

que effet ; M. de Nilow devint plus calme, et leur dit : Messieurs, vous êtes témoins de la déclaration que ma fille vient de faire, déclaration dont j'ai lieu d'être honteux ; mais puisque vous la trouvez excusable, je lui pardonne, et je veux adoucir moi-méme la sentence d'exil de Benyowsky. Je demande que vous signiez l'acte que je vais vous proposer. La loi du Czar Pierre, vous le savez, porte que tout exilé qui découvrira un complot contre le gouvernement ou ses chefs, sera absous de sa sentence d'exil ; l'homme que vous voyez a droit à cette absolution, car il nous a révélé le complot formé par Casarinow, de nous empoisonner tous. Il est évident que si Benyowski ne nous eût pas avertis, ni vous ni moi ne serions présentement en vie. Vous ne pouvez donc vous dispenser de signer cet acte que nous soumettrons au sénat avec nos lettres de recommandation, pour la forme seulement, car l'ordonnance de l'empereur dit positivement que tout gouverneur ou Voivod, président d'un collége ou chancelier, avec le consentement de ses conseillers, sera autorisé à prononcer cette absolution.

Ce discours du gouverneur fut reçu

comme un oracle ; le chancelier le pressa de convoquer à cet effet une assemblée pour le lendemain. L'hetman invita madame de Nilow à confirmer dans cette résolution M. le gouverneur, qui cependant vouloit encore différer de quelques jours. Mais comme la chose dépendoit alors de lui seul, voyant toute sa famille à ses pieds, et pressé par les instances du chancelier et de l'hetman, il se rendit à la fin, et me déclara qu'à compter de ce moment même, j'étois libre.

CHAPITRE XI.

Le comte en danger d'être mis à mort par ses compagnons. Leurs soupçons dissipés. Dilemme embarrassant. Présens faits au comte. Son brevet d'absolution, et formalités observées en cette occasion. Proposition faite au conseil du Kamchatka. Généreuse disposition des habitans de la ville envers le comte. Suite de son avancement.

CETTE aventure ne demeura pas longtems secrète. La famille du gouverneur la divulgua en partie, et toute la ville étoit déja informée de mon absolution prochaine avant que j'eusse quitté la maison du gouverneur. J'en sortis sur les deux heures, après avoir reçu ordre de me trouver le jour suivant à la chancellerie à onze heures du matin. Je rencontrai sur mon chemin plusieurs personnes qui me firent de grandes félicitations. A mon arrivée à la maison, je trouvai MM. Panow, Stephanow, Baturin et Crustiew, qui, m'abordant d'un air som-

bre, me dirent de me disposer à comparoître devant l'assemblée générale. Je leur demandai quelle affaire si pressante exigeoit ma présence. J'ai, leur dis-je, des nouvelles fort agréables à vous communiquer. Mais quel fut mon étonnement d'entendre M. Panow me répondre que ces nouvelles me coûteroient cher, ajoutant que j'étois un traître, mais que ce n'étoit pas le lieu de parler de cette affaire, et qu'elle alloit être décidée d'après les lois que j'avois moi-même établies.

Surpris de ce propos, je sollicitai en vain mon meilleur ami, M. Crustiew, de me donner quelque éclaircissement. Il lui étoit, me dit-il, défendu de parler; c'étoit à l'assemblée à m'instruire de ses intentions. J'entrai donc, et les premiers objets qui frappèrent ma vue furent deux de mes associés, qui, le sabre nu, gardoient les deux côtés de la porte, et sur la table un gobelet rempli de poison. Ces préparatifs m'ouvrirent les yeux; je vis que j'étois accusé de trahison, et que les procédés du gouverneur à mon égard avoient fait croire à mes compagnons que j'avois découvert leur secret. Je demandai à parler, et leur

rapportai tout ce qui s'étoit passé chez le gouverneur, et les motifs qui l'avoient déterminé à me déclarer libre. Après cette explication, je demandai mon jugement; mais il étoit déjà prononcé. Toutes les physionomies exprimoient à la fois la joie et la confusion. M. Panow s'avança vers moi le premier, et me sautant au cou, me demanda pardon, en s'avouant l'auteur de tout ce que je voyois. Depuis long-tems, me dit-il, je vous soupçonnois. Je ne pouvois m'imaginer que les vrais motifs de votre liaison avec les chefs du gouvernement, fussent ceux que vous avez souvent exposés à l'assemblée; depuis long-tems j'épie vos démarches, et lorsque ce matin même j'ai appris qu'en vertu de l'ordonnance du Czar Pierre, votre liberté vous avoit été rendue, ne doutant plus de votre duplicité, j'étois dans la ferme résolution de vous tuer, et je n'ai différé l'exécution de ce projet que pour venir avertir mes compagnons du danger qui les menaçoit.

M. Panow m'apprit encore que sur sa dénonciation, ils avoient résolu de me mettre à mort, mais que je devois la conservation de ma vie à l'amitié de M. Crustiew;

qui avoit persuadé à l'assemblée de m'entendre avant que de s'exposer à commettre un crime, offrant de répondre de moi sur sa tête. M. Panow me supplia de nouveau de lui pardonner son imprudente précipitation. J'embrassai cordialement ce digne associé, et le remerciai de sa vigilance, le priant toutefois de prendre de moi à l'avenir une meilleure opinion.

Les craintes de mes compagnons étant ainsi dissipées, ils se livrèrent à des réflexions agréables sur l'heureux événement qui paroissoit assurer l'exécution de notre projet. Après la séance, je consultai MM. Crustiew et le Protopope sur les craintes que m'inspiroit la bienveillance d'Aphanasie et de sa mère, qui, me voyant en liberté, alloit me presser d'épouser sa fille, ce qui n'étoit pas en mon pouvoir, puisque j'étois déja marié, et que j'avois l'intention de quitter le Kamchatka. Le premier me représenta que mon mariage n'ayant pas été contracté librement, seroit illégal, et que je pourrois le rompre à mon retour en Europe. Le second me proposa de prononcer seulement la formule du mariage, sans entrer dans aucun autre engagement, ce dont il me donneroit,

si je le voulois, un certificat. Tous les deux voulurent me persuader que, pour l'intérêt commun, je ne devois pas hésiter à céder aux sollicitations de la famille du gouverneur. Mais j'étois bien résolu à ne rien faire qui pût souiller ma réputation. Je leur déclarai donc que tout ce que je pouvois faire, c'étoit de gagner du tems et de différer, ce dont je ne désespérois pas, le mariage jusqu'au mois de mai, époque à laquelle les choses auroient peut-être changé de face. J'avoue qu'intérieurement je sentois le plus vif regret d'être forcé à plonger dans le chagrin une fille douce et simple, et que j'aimois tendrement; mais l'espoir qu'un jour ou l'autre elle seroit plus heureuse dans un mariage mieux assorti à sa situation, contribuoit à rendre mes réflexions moins affligeantes.

J'employai le reste du jour en préparatifs pour paroître décemment à la chancellerie, et le soir j'allai remercier de leurs bons offices le chancelier et l'hetman. Tous les deux me firent mille complimens; le chancelier me força à accepter un traîneau fort élégamment construit

en os de baleine et doré, traîné par quatre chiens blancs, avec un esclave pour les conduire. Le colonel me fit présent d'un parca ou pelisse de peau de castor, bordé d'une peau de renard noir, et d'un bonnet de velours bleu, bordé de zibeline.

Le 8, tous les exilés s'assemblèrent chez moi. A dix heures, le secrétaire de la chancellerie, M. Szudeikin, vint me chercher; je fis atteler mon traîneau, et me rendis chez le chancelier avec tous mes compagnons, qui demeurèrent à quelque distance de la chancellerie. Le secrétaire m'introduisit dans la chambre du conseil, où je trouvai le gouverneur assis en qualité de président, avec dix-huit autres personnes, y compris le chancelier et l'hetman. Le gouverneur me fit un long discours, dont le but étoit de me faire bien sentir combien il étoit heureux pour moi d'avoir affaire à des hommes justes et éclairés. Il s'étendit beaucoup sur la douceur du gouvernement Russe, et sur l'excellence de ses lois; il termina son discours par l'éloge de l'impératrice, dont il éleva jusqu'aux cieux les talens et les vertus. Après son

sermon, il ordonna au chancelier de lire l'acte de ma délivrance, que je vais rapporter ici mot pour mot.

« Animé par mon inviolable amour pour » la justice, après avoir mûrement examiné » la conduite d'Auguste Samueloviez, exilé » en cet endroit par ordre du sénat gou- » vernant, (et conformément à) la vo- » lonté de son altesse impériale, Cathe- » rine, impératrice et autocratrice de » toutes les Russies, je le déclare absous » de la proscription prononcée dans la sen- » tence contre lui, et ordonne sa rémission, » conformément à l'intention de la loi, » expliquée dans la cinquième section des » instructions concernant les lois contre » les personnes proscrites et exilées; et » afin que les causes qui m'ont déterminé » puissent être perpétuées en justice, j'or- » donne que la *species facti* sera imprimée » au dessous du présent acte, comme elle » m'a été présentée par le chancelier.

» Plaise à son excellence le gouverneur » considérer la déclaration d'Auguste Sa- » mueloviez, qui a découvert le complot » formé par Casarinow, d'empoisonner et » de causer la mort du gouverneur et des

» principales personnes de la régence, ayant
» sans doute la coupable intention de se
» rendre maître du gouvernement de cette
» province, et d'enlever à la puissance ré-
» gnante cette portion de l'empire; de plus,
» que ledit Auguste Samueloviez, pour
» prouver l'intention criminelle du malfai-
» teur, a hazardé sa propre vie et celle de
» plusieurs de ses compagnons, en faisant
» l'essai de la force du poison sur sa propre
» personne, et que, de cette manière, au
» péril de sa vie, et de la vie de ses amis,
» il a clairement prouvé le crime du sus-
» dit, ce qui a été récemment confirmé
» par Casarinow, lui-même, qui a confessé
» son crime. Plaise donc à son excellence
» le gouverneur, conformément aux or-
» donnances du feu Czar Pierre, prononcer
» la sentence d'absolution en faveur dudit
» Auguste Samueloviez ». Signé Novo-
zilow, chancelier; Szudeikin, secrétaire.

Cet ordre, contenant l'acte d'absolution, après avoir été lu dans le conseil, fut publié conformément aux lois. Alors le gouverneur me présenta un miroir qu'il me commanda de baiser. La cérémonie finie, il m'embrassa, et après lui tous les autres

membres du conseil. Alors six gardes entrèrent avec un tambour, et allèrent avec le secrétaire publier ma délivrance par toute la ville. Tandis qu'ils exécutoient cette commission, je demandai au gouverneur la permission de faire une proposition au conseil; il me le permit. Après le service, leur dis-je, que j'ai eu le bonheur de rendre à l'état, on peut compter que ma vie entière sera dévouée à servir cette partie de la nation qui a daigné s'intéresser si efficacement à mon sort; en conséquence, je vous offre, messieurs, de me charger d'établir la culture du grain dans la pointe méridionale du Kamchatka, et d'y former des pâturages où l'on pourra élever une quantité suffisante de bétail pour nourrir toute la province. Pour mettre ce projet à exécution, je ne demande que la permission d'aller m'établir dans cette contrée avec les autres exilés et quarante naturels du pays.

Le chancelier approuva fort ma proposition, et le gouverneur consentit à en ajourner la discussion à la prochaine assemblée. Au sortir du conseil, je fus invité à dîner chez le gouverneur; mais avant de m'y

rendre, je joignis mes compagnons et leur expliquai les raisons de ma proposition.

Les félicitations que je reçus au dîner furent innombrables. La famille du gouverneur, et spécialement Aphanasie, qui ce jour-là étoit un peu plus parée que de coutume, me témoignèrent la plus grande satisfaction; vingt-deux principaux habitans de la ville avoient été invités. Au dessert, l'un d'eux, nommé Casimir, observa à la compagnie que la récompense des belles actions ne devoit pas se borner à de stériles éloges, que M. le gouverneur avoit rempli le devoir que lui imposoit la justice, mais qu'il étoit du devoir de la société de récompenser le mérite : ainsi je propose, dit-il, que les citoyens se réunissent et contribuent à former un fonds qui servira à l'établissement de M. de Benyowsky.

Le gouverneur répondit à cette proposition qu'il s'occupoit sérieusement des moyens de faire ma fortune, et qu'étant dans l'intention de me donner sa fille en mariage, il se chargeoit du soin de mon établissement. Mais le chancelier contredit cette résolution, en déclarant que le gouverneur étant chargé d'une nombreuse fa-

mille, la prudence ne lui permettoit pas de diminuer sa propre fortune, et conséquemment qu'il devoit laisser agir ceux qui désireroient de me témoigner leur reconnoissance. Le colonel seconda le chancelier, et le gouverneur consentit, à la fin, à laisser agir Casimir, comme il l'entendroit; mais il déclara qu'il ne vouloit différer le mariage entre sa fille et moi, que jusqu'à ce qu'il eût reçut du gouverneur général d'Irkuzk, des ordres pour la création de l'office de lieutenant-général de police, qu'il avoit demandé pour moi.

La compagnie applaudit beaucoup à cette résolution, et la soirée se passa fort agréablement pour tout le monde, excepté pour moi. Il seroit impossible de décrire le trouble qui s'élevoit dans mes pensées, en réfléchissant que j'étois forcé de tromper cette jeune et innocente créature. Malgré tous mes efforts pour cacher ma consternation, elle n'échappa point à l'œil pénétrant de madame de Nilow, et ce fut avec beaucoup de peine que je trouvai moyen d'éluder ses questions, en attribuant ma tristesse apparente au regret de me séparer des autres exilés, pour lesquels j'avois

une amitié bien sincère. L'aveu d'un sentiment si naturel parut la satisfaire, et elle chercha à me distraire de ces réflexions, en me promettant qu'elle trouveroit les moyens d'adoucir la rigueur de leur sort; cependant elle me pria de fixer à l'avenir ma résidence dans sa maison, où un appartement étoit tout prêt pour me recevoir, ce qui me mettroit plus à portée d'aider M. le gouverneur dans la gestion des affaires publiques.

Je fus fort embarrassé de répondre à cette honnêteté; mais j'avois mille raisons pour refuser de résider dans la forteresse et même dans la ville; j'employai tous les argumens que je pus imaginer pour obtenir d'elle la permission de résider comme de coutume au milieu de mes anciens amis, et je l'obtins à la fin.

CHAPITRE XII.

Preuve de confiance et d'attachement des exilés pour le comte. Le gouverneur et le conseil mettent tous les exilés en liberté. Le comte promet de s'intéresser en faveur de Casarinow. Nouveaux progrès des exilés dans leurs projets d'évasion. Un festin proposé. Les principaux de la ville font des présens au comte. Bons effets des démarches que fait le comte en faveur de son ennemi.

A mon retour chez moi, je trouvai mes amis assemblés. En me revoyant, plusieurs d'entre eux répandirent des larmes de joie, et me déclarèrent que, puisqu'ils me voyoient ferme dans ma résolution, quoique la fortune me fût si favorable, ils étoient résolus à me dégager de mon serment d'union, pour éviter d'exposer ma vie à l'avenir. Ils protestèrent que cette résolution étoit unanime, mais qu'elle n'étoit que l'effet de leur attachement pour moi. Je leur fis mes remercîmens de cette singulière mar-

que de leur amitié ; mais je leur déclarai que ma détermination fixe et invariable étoit de rompre les liens de notre esclavage, leur proposant de renouveler à l'instant le serment d'union. M. Panow nous fit observer qu'il seroit à propos d'envoyer un exprès à Nisney-Ostrogg, pour informer nos compagnons, et prévenir tout faux récit, qui pourroit les faire renoncer à l'espoir de recouvrer leur liberté. Cet avis ayant été adopté, M. Sibaew fut dépêché vers eux; et comme ces évènemens avoient interrompu les exercices de mon école, j'en confiai le soin à M. Wynbladth, auquel je donnai pour second M. Meder, exilé depuis long-tems, et Suédois comme le major.

Le 9, M. Baturin acheva de mettre au net les cartes de la navigation du nord, que j'avois composées. Je les présentai au chancelier, qui les approuva, les mit sous les yeux du conseil, et obtint le consentement du gouverneur pour les envoyer au collège de l'amirauté à Pétersbourg. Le même jour, le chancelier présenta son rapport relativement à la permission que j'avois demandée de former un établissement

ment pour la culture de la terre dans Lopattka, et après une courte discussion, le gouverneur me fit expédier un acte du conseil, par lequel l'assistance du gouvernement m'étoit promise pour mon établissement. Par cet acte, je fus autorisé à former une colonie d'exilés, car la partialité du gouverneur et des principaux du conseil envers moi, leur donnoit une habileté si grande à expliquer les ordonnances du Czar Pierre, que le gouverneur se crut autorisé à déclarer dans cet acte que tous les exilés qui se rendroient au pays de Lopattka pour former une colonie et y cultiver la terre, seroient absous de leur sentence d'exil; et tout cela fut fait conformément au sens exprès de la loi, qui déclare positivement que tout proscrit ou exilé qui aura rendu à l'état des services essentiels et tendans à sa conservation, sera mis en liberté. Cette décision du conseil servit à me convaincre qu'il n'est point de loi qui ne puisse être interprétée selon l'intérêt ou la volonté de celui qui l'applique. Ce dernier trait mit le comble à ma satisfaction; car ayant déclaré au conseil que j'avois disposé tous

les exilés à entreprendre l'établissement de cette nouvelle colonie, le gouverneur m'ordonna de les amener tous pour leur faire signer leur déclaration : à cet effet, je courus avec cet ordre à notre habitation ; j'assemblai mes amis, auxquels j'expliquai mon message, et qui me suivirent aussi-tôt à la chancellerie pour signer leur soumission. Le lendemain, le gouverneur fit publier une amnistie en leur faveur.

La rapidité de mes opérations étonnoit tout le monde ; mais ce qui me causoit le plus de plaisir, c'est que personne alors ne soupçonnoit mes intentions. Au sortir de la chancellerie, nous allâmes en corps remercier le gouverneur, le chancelier, l'hetman, et les autres conseillers. Le reste du jour fut employé à rendre visite à des marchands et à d'autres habitans de la ville. Comme j'étois chez l'hetman Kolosow, la famille de Casarinow vint me prier d'obtenir, s'il étoit possible, la révocation de la sentence qui le condamnoit à travailler aux mines. Je promis à cette famille affligée, que je m'y emploierois de tout mon pouvoir ; mais comme j'avois appris que sa fortune, qui avoit été confisquée, mon-

toit à plus de soixante mille roubles, je vis combien l'affaire seroit difficile; car il étoit certain que je n'aurois pu sauver cette fortune, sans la clause expresse qu'il renonceroit à toute idée de réclamer sa propriété. J'instruisis sa femme de mes craintes; mais elle m'assura que son mari se soumettroit à ce sacrifice, à condition que le gouverneur l'emploieroit dans un voyage aux îles Kouriles, pour recueillir les tributs. En conséquence, je promis d'obtenir sa liberté; et comme cet acte de générosité pouvoit ajouter beaucoup à ma réputation, je résolus de faire tous mes efforts pour triompher des obstacles quipourroient se présenter.

Le même soir, j'eus occasion de parler au chancelier, et j'en profitai pour lui proposer l'affaire. D'abord il me parut mécontent; mais quand j'eus ajouté que Casarinow renonçoit à sa fortune, il hésita; et après un moment de réflexion, il dit qu'il imaginoit un moyen d'éloigner toutes les difficultés, mais qu'il communiqueroit ses idées au gouverneur et à l'hetman, et me donneroit une réponse décisive dans le cours de vingt-quatre heures.

Le 10, j'assemblai le comité, dans lequel, après avoir discuté nos intérêts, nous résolûmes de faire les préparatifs nécessaires pour nous rendre, dans le mois de mars, à Lopattka, où nous comptions établir notre colonie. Il fut arrêté de plus, qu'à la première occasion favorable nous demanderions au gouverneur un vaisseau pour transporter nos effets et nos provisions, que nous nous y embarquerions, et que nous ferions nos adieux à cette triste contrée.

Conformément à ce projet, nous résolûmes d'amasser des provisions suffisantes pour un voyage maritime de trois mois. A la fin de la conférence, je proposai de donner à la société une fête à l'occasion de notre délivrance d'esclavage, à laquelle les principaux de la ville seroient invités. Ma proposition fut approuvée, et M. Crustiew fut chargé de faire les préparatifs.

Vers midi, M. Casimir vint m'informer que la réunion des principaux habitans de la ville avoit déterminé de me faire un présent de six mille roubles, un tiers en argent comptant, un tiers en marchandises,

et le reste en provisions et articles de nécessités domestiques. J'acceptai cette marque de générosité, et comme le message avoit été fait par écrit, je répondis de la même manière, employant les expressions les plus propres à rendre ma reconnoissance.

Après le départ de M. Casimir, j'allai dîner chez le gouverneur, et j'obtins de lui la permission de donner une fête dans la maison de ville. Elle fut fixée au 15, parce que le gouverneur vouloit se mettre en route le 16.

Vers la fin du dîner, le chancelier entra avec l'hetman. Ils s'entretinrent quelque tems avec le gouverneur dans son cabinet, après quoi on me fit entrer, et l'on m'annonça que Casarinow avoit sa liberté, à condition qu'il partiroit sur le champ pour les îles Kouriles, et y resteroit deux ans, terme suffisant pour réparer ses pertes, car ces messieurs n'étoient point du tout disposés à rétablir sa fortune. Le gouverneur me chargea du message, que je fis sans délai. En entrant dans la prison, je vis ce malheureux tomber à mes pieds, me demandant pardon d'avoir attenté à ma

vie. J'interrompis ses lamentations, en lui demandant quelle raison il pouvoit avoir d'espérer de moi quelque faveur. Il répondit en me conjurant d'avoir pitié de lui, et de lui pardonner par égard pour sa malheureuse famille. Enfin, voulant dissiper ses alarmes, je lui proposai les conditions auxquelles je croyois pouvoir lui faire rendre sa liberté. Il l'accepta, avec des protestations d'une éternelle reconnoissance, et enfin, quand il eut appris que j'avois obtenu pour lui la permission d'aller aux îles Kouriles, il m'assura qu'une année suffiroit pour rétablir sa fortune. Alors je lui déclarai qu'il seroit libre aussi-tôt que le vaisseau qui devoit le transporter seroit prêt. Cette nouvelle lui causa la joie la plus vive. Il embrassa mes genoux, et employa toutes les expressions de la plus vive reconnoissance.

Assuré de la disposition de Casarinow à accepter les conditions proposées, je le quittai pour en rendre compte au gouverneur, qui parut content de son obéissance, et ordonna au chancelier de l'expédier, avec le sergent Cusmina, aux îles Kouriles. Je m'apperçus que le gouverneur avoit

grande envie de causer en particulier avec le chancelier et l'hetman, et en conséquence je pris congé d'eux. En traversant la ville, je passai chez les Casarinow, et les informai du service que le gouverneur leur rendoit. Je m'attendois bien à des remercîmens et à des témoignages de reconnoissance, mais mon cœur n'étoit pas préparé à la surprise de voir à mes pieds toute une famille qui m'appeloit son patron et son bienfaiteur. Ivan Csorni, qui, depuis l'affaire de Casarinow, ne venoit plus me voir, vint aussi m'embrasser et m'adresser ces paroles : « Ecoutez, mon ami, » j'ai été informé de votre dessein aussi » bien que Casarinow, et par conséquent » j'avois autant de raison d'être votre en- » nemi que lui-même. Nous étions de moi- » tié dans l'accusation qui devoit être in- » tentée contre vous; mais je n'ai eu au- » cune part à l'affreux projet de vous em- » poisonner. Le malheur arrivé à mon pa- » rent m'avoit fait jurer votre perte. Votre » générosité à son égard m'a reconcilié » avec vous, et non seulement je vous » jure un inviolable secret sur tout ce que » je sais, mais je me dévoue à votre ser-

» vice, en tout ce que vous pourrez désirer ».

Cette explication m'étonna ; mais je me contentai de lui répondre que je me flattois qu'il feroit consister sa gratitude dans l'oubli de tout ce qui s'étoit passé. A mon retour, je racontai les incidens de ce jour à mes compagnons, qui se réjouirent de l'heureuse situation de nos affaires.

CHAPITRE XIII.

Préparatifs pour le mariage. Singulier usage préliminaire. Précaution pour garder le secret et assurer les progrès de l'entreprise des exilés durant l'absence du comte. Grands projets de créer des gouvernemens et des empires dans le nord. Fête à l'occasion de la liberté des exilés.

Le 11, madame de Nilow me fit prier de passer chez elle, et me dit qu'elle désiroit que sa fille pût faire les honneurs de la fête du 15, et qu'elle y fût publiquement déclarée ma future épouse. Comme je n'avois point d'excuse valable à alléguer, je consentis à ce qu'elle demandoit; sur quoi elle fit appeler sa fille, et lui recommanda de se conduire, dans ce jour important, de manière à lui faire honneur.

Après le départ de sa mère, ma future me reprocha d'être plus attaché à la société de mes compagnons qu'à la sienne, et je répondis à ses pressantes représenta-

tions en promettant de la voir aussi souvent qu'il me seroit possible.

Sur le midi, étant engagé à dîner avec le gouverneur, qui ne me donnoit plus d'autre nom que celui de son fils, il me pria de composer une description abrégée du Kamchatka, digne d'être imprimée, parce qu'il désiroit de donner des preuves de mon habileté. Je lui promis d'écrire l'ouvrage d'après ses intentions, et je m'engageai à le finir durant notre voyage. Ravi de cette promesse, il m'embrassa en me disant qu'il espéroit que cet ouvrage lui feroit obtenir le gouvernement d'Ochozk. Après dîner, il me dit en confidence que l'affaire de Kasarinow lui avoit valu dix-huit mille roubles, mais que le coquin trouveroit bien à s'en dédommager dans le voyage qu'il alloit faire.

Le soir, le gouverneur étant invité à souper avec Ivan Csorni, je l'accompagnai avec ma prétendue. M. Proscurakow m'engagea dans une partie d'échecs, et les paris furent considérables. Le chancelier et l'hetman étoient de mon côté, et Proscurakow, Ottlaskow et Ribnikow étoient de l'autre. La partie étoit de cinq cents rou-

bles, argent comptant, vingt douzaines de peaux de martres, douze castors, et douze peaux de renards noirs. Après une longue séance, je gagnai la partie et les trois suivantes. Le jeu nous retint jusqu'à trois heures du matin, et ma part dans les paris monta à près de huit cents roubles.

Le gouverneur s'amusa à nous regarder, et je ne quittai la compagnie qu'à quatre heures; je l'accompagnai jusque chez lui, et je me disposois à prendre congé, lorsqu'il me retint sous prétexte d'inquiétudes pour ma santé. Mais quelle fut ma surprise, lorsque sa femme m'introduisit dans la chambre d'Aphanasie, où elle me laissa en me disant: « J'espère que vous serez sage; mais comme il faut que vous vous accoutumiez à vivre ensemble, je pense que vous ne pourrez être mieux logé qu'avec ma fille». A ces mots, elle me quitta en me souhaitant une bonne nuit. Etonné comme je l'étois d'un discours et d'un procédé si contraire aux usages d'Europe, j'avois un vaste champ pour les réflexions; mais ma charmante compagne ne me pressoit pas de me livrer à mes pensées sur cet objet, elle avoit tant à dire et à répondre, que

le tems se passa sans que nous songeassions au sommeil, et je ne la quittai qu'à huit heures du matin.

De retour chez moi, je trouvai M. Crustiew et mes autres amis, très-inquiets de mon absence; mais leurs alarmes cessèrent en me voyant. La fatigue du jour précédent me rendoit le repos nécessaire; j'allai me coucher, en rappelant à M. Crustiew l'engagement qu'il avoit pris de tenir ses préparatifs en ordre pour le 15. A cinq heures du soir, j'eus le plaisir, à mon réveil, de voir ma future devant moi m'exprimer les plus vives appréhensions pour ma santé, et déclarer qu'elle ne vouloit pas me quitter. Dans cette résolution, elle avoit déjà envoyé dire à sa mère qu'elle m'avoit trouvé indisposé, et qu'elle étoit décidée à me veiller. J'eus beau lui représenter que son attachement pour moi pourroit lui faire tort dans l'esprit de son père, mes efforts furent inutiles, et pendant notre contestation, la domestique de madame de Nilow arriva, et nous apprit que sa maîtresse approuvoit la résolution de sa fille et lui envoyoit sa femme de chambre et son lit. Après ce message, et les demandes ordi-

naires concernant ma santé, la domestique se retira. Ce jour se passa sans aucun incident contraire.

Le 13, je reconduisis Aphanasie chez le gouverneur, qui me reçut de la manière la plus affectueuse; il me fit entrer dans son cabinet, m'ordonna d'y venir tous les matins passer une heure, de lire les rapports et les lettres qu'il recevoit, de faire un état de ce qu'elles contenoient, et de faire les réponses ou de donner les ordres. Comme son désir étoit un ordre pour moi, je remplis cette tâche avec zèle et de mon mieux; ensuite je pris congé, désirant passer la journée avec mes compagnons, afin de régler certains arrangemens nécessaires pour assurer notre correspondance durant mon voyage.

De retour chez moi, je reçus les complimens de mes compagnons, qui m'offrirent un magnifique habit complet de satin rouge, garni d'une broderie d'or et de paremens de martres, avec des bottines brodées avec beaucoup d'art. En même-tems ils me demandèrent de le porter le 15. Après ce prélude accompagné de toutes les marques possibles d'amitié et de considération,

je convoquai une assemblée générale pour l'après-dîner. J'exhortai mes associés à être plus attentifs que jamais à garder notre secret, puisque la moindre indiscrétion suffisoit pour nous perdre tous. Je ne leur cachai point mes craintes relativement à mon absence, et pour cette raison je leur témoignai mon désir qu'ils me jurassent d'obéir sans restriction aux ordres de M. Crustiew, et de ne rien faire sans son consentement. Et comme je désirois entretenir une correspondance suivie avec lui, je les priai de me nommer trois compagnons de leur nombre, que j'aurois l'air de prendre à mes frais, afin qu'en cas d'accident, je ne me trouvasse pas réduit à moi seul, et que je pusse me servir d'eux, si la moindre trahison venoit à écrouler nos desseins. En conséquence il fut arrêté qu'Yvan Kudin, George Lapin, Nicolas Rubatow, me suivroient, chacun avec un traîneau bien armé, et accompagné d'un homme du pays sur lequel ils pourroient compter. M. Panow ajouta qu'il ne croyoit pas cette précaution suffisante, mais qu'il désiroit que plusieurs de la société proposassent au gouverneur de louer des traîneaux et de les conduire eux-

mêmes, pour sa sûreté et sa plus grande commodité. Cette proposition fut agréée, et M. Kuzneczow se chargea d'en parler au gouverneur. Ainsi, la suite de M. Kuzneczow devant consister en six traîneaux, je devois, par ce moyen, avoir un renfort de douze hommes armés, qui, avec moi et les six autres, faisoient dix neuf, nombre suffisant pour tenir tête au premier accident. Ces précautions arrêtées, nous passâmes fort agréablement ce jour et la soirée suivante.

Le matin du 14, l'hetman vint me voir, et m'engagea à prier le gouverneur de l'envoyer à Pétersbourg le printems suivant, et d'appuyer la requête par laquelle il se proposoit de demander à sa majesté impériale la permission de former dans les îles Aléeutiennes un établissement dont il seroit le gouverneur. L'ambition du personnage m'étoit parfaitement connue; je ne pus m'empêcher de sourire en moi-même du ridicule d'un homme qui, sans aucun talent, vouloit s'ériger en législateur. Néanmoins, comme son amitié et sa bonne volonté m'étoient nécessaires, je lui promis d'obtenir le consentement du gouverneur, et je m'engageai à faire un mémoire au

nom de cet officier pour appuyer sa requête. Ma complaisance me valut les protestations du plus vif attachement, auxquelles il ajouta la promesse qu'à son retour j'aurois le gouvernement du Kamchatka, et mon futur beau-père celui d'Ochozk. Dans ses idées, notre triumvirat devoit être inaltérable; mais comme le chancelier n'étoit pas compris dans son plan, je proposai au nouveau gouverneur de lui donner le gouvernement du Kamchatka, observant que pour moi je me contenterois de l'accompagner en second aux îles Aléeutiennes, où je pourrois lui être d'une plus grande utilité dans la conquête de la Californie, projet déjà fort avancé dans son imagination.

L'air de conviction que j'avois en lui parlant, l'encouragea à donner carrière à son imagination, et le reste de l'entretien mit dans tout son jour l'extravagance de ses idées; car il me fut aisé de m'appercevoir que ce n'étoit qu'à regret qu'il se voyoit réduit à un état de dépendance, pendant qu'il étoit en son pouvoir de se faire souverain.

Après son départ, je communiquai à mes compagnons le sujet de sa visite, et

je ne pus m'empêcher de faire réflexion combien peu le sénat de Russie, par les décrets duquel j'avois été envoyé en exil, pensoit aux projets qui alors occupoient mon esprit, et plus particulièrement aux idées auxquelles je donnois naissance, d'établir des empires et de dépouiller les Espagnols de leurs possessions éloignées, en rédigeant par écrit ce projet impraticable. Cependant les chimères me menèrent à la probabilité qu'un jour la Californie pourroit être prise par les Russes, et que les colonies Espagnoles pourroient tôt ou tard devenir leur proie.

Sur le midi, j'allai voir le gouverneur pour lui rendre compte du projet de l'hetman, et je donnai tant de raisons en sa faveur, qu'il m'en témoigna toute sa satisfaction, séduit sans doute par l'espérance d'obtenir le gouvernement d'Ochozk. Après dîner, le chancelier et l'hetman arrivés, la proposition fut discutée plus au long, et j'eus le plaisir de voir que ces trois personnes adoptoient mon plan, qu'ils me chargèrent de rédiger. En conséquence ce fut mon affaire de créer ces trois gouverneurs, à qui je promis d'employer tous

mes talens en leur faveur. Ce jour me donna une supériorité décidée au Kamchatka. Jusqu'ici j'avois été utile à ces trois chefs ; mais quand ils eurent adopté un système dont la rédaction dépendoit de moi, je leur devins indispensablement nécessaire. Le soir je me retirai, pour m'informer des préparatifs de notre fête. M. Crustiew m'en rendit un compte exact, et je vis avec grand plaisir que tout étoit arrangé de la manière la plus satisfaisante.

Le 15, à neuf heures, tous les exilés vinrent chez moi, parfaitement et même richement habillés. Nous nous rendîmes, dans vingt-trois traîneaux tirés par quatre chiens, de ma maison à celle du gouverneur, où nous fûmes reçus avec beaucoup de cordialité. Le chancelier et l'hetman y étoient déja, ce qui nous épargna la peine d'aller les prendre chez eux. Le gouverneur nous donna une liste des personnes qu'il désiroit y voir admises. Alors je détachai plusieurs de mes compagnons pour inviter les convives, pendant que M. Crustiew, ma future et moi, nous nous rendîmes à la maison de ville pour donner les ordres nécessaires. Nous avions onze musiciens, et

soixante-sept couverts furent servis à trente-cinq hommes et trente-une dames, car les jeunes garçons et les demoiselles qui n'étoient pas encore mariés, n'avoient été invités qu'au bal qui devoit terminer la fête. A l'arrivée de la famille du gouverneur, je fis tirer trois pièces d'artillerie que l'hetman m'avoit prêtées. A deux heures la compagnie se mit à table et n'en sortit qu'à cinq, heure à laquelle notre jeunesse commença le bal, qui dura jusqu'à trois heures après minuit. M. Kuzneczow s'insinua si bien dans les bonnes graces du gouverneur, que celui-ci accepta sa compagnie, et l'offre de six traîneaux pour transporter ses effets. Il me fit part sur le champ de ce succès, pour lequel je l'embrassai et le remerciai de tout mon cœur.

Le gouverneur, en se retirant, me dit qu'il différoit son voyage jusqu'au 17, afin de se procurer un jour de repos après la fête, résolution qui me fit grand plaisir, éprouvant aussi le même besoin de repos.

Quand la compagnie se sépara, madame de Nilow présenta sa plus jeune fille, et la déclara ma future épouse. Cette nouvelle m'attira force complimens, et me fit des ja-

loux de quelques-uns des marchands et des jeunes officiers.

Quand j'eus reconduit le gouverneur chez lui, comme je m'excusois d'y rester, mademoiselle de Nilow m'accompagna chez moi, pour veiller, disoit-elle, sur ma santé, et je restai le 16 chez moi jusqu'à six heures du soir, où je conduisis ma future chez elle, et je pris les ordres du gouverneur qui se reposoit sur moi de tous les soins du voyage et auquel je devois servir de secrétaire. Notre suite consistoit en dix-neuf traîneaux et quarante-six personnes, et notre départ fut réglé à six heures du matin le 17.

CHAPITRE XIV.

Journal d'une excursion faite par le gouverneur de Bolsoreskoy-Ostrogg avec le comte de Benyowsky.

Le 17, à dix heures du matin, nous quittâmes Bolsoreskoy-Ostrogg, et nous arrivâmes à Molerowka, où le *Taion*, instruit de notre arrivée, nous régala de poisson et de caviar, et fit au gouverneur présent de plusieurs fourrures. Le froid étoit piquant et à la gelée, et le vent d'est nous souffloit en face.

Le 18, nous sortîmes de Molerowka, et nous avançâmes jusqu'à Baniowka, où nous fûmes reçus et traités par des exilés, qui firent aussi au gouverneur un présent considérable de fourrures.

Le 19, après avoir quitté Baniowka et la rivière du même nom, nous arrivâmes avec beaucoup de peine et de fatigue à Herebostova. Là, le *Taion* de Koarizk se plaignit au gouverneur qu'un soldat de la garnison de Verchnei-Ostrogg, après avoir violé sa

fille, l'avoit tuée. Cette accusation prouvée, le gouverneur me chargea d'expédier à Verchney-Ostrogg un ordre qui portoit que ce soldat auroit le knout jusqu'à la mort.

Le 20, nous arrivâmes à Chiakollautka, tourmentés par l'impétuosité du vent, et après avoir pensé être engloutis dans les montagnes de neige. A peine étions-nous entrés dans la *yourte* du *Taion*, qu'il s'éleva un terrible ouragan, et le matin nous trouvâmes que notre habitation étoit ensevelie sous la neige. Les gens du pays s'employèrent à nous ouvrir un passage. Curieux de voir le coup d'œil du pays, je montai à travers l'ouverture pratiquée; mais il me fut impossible de découvrir aucun vestige de maison, quoique je susse que les gens de notre suite étoient logés en neuf différentes yourtes adjacentes. La continuation de l'ouragan augmentant considérablement, la quantité de neige dont nous étions investis nous obligea de séjourner jusqu'au 25.

Le 26, nous partîmes le matin, et nous arrivâmes le soir à Valowka, où nous trouvâmes des exilés dont l'occupation consistoit à faire du sel dans la baie d'Avatcha.

Le 27, j'accompagnai le gouverneur, et nous allâmes ensemble visiter cette fameuse baie. C'est un bassin fort grand, où j'observai qu'une large rivière et trois autres se déchargent, quoique les Russes assurent le contraire. Nous nous avançâmes ensuite, pour voir un magasin situé au nord de la baie.

Le 28, notre suite nous rejoignit, et passant près du lac de Nataschova, nous arrivâmes à Katchoun, où le gouverneur reçut des présens très-considérables. Là nous fûmes joints par l'hetman et le chancelier, dont la compagnie servit à animer la conversation.

Le 29, nous passâmes près d'un autre lac nommé Kimak, et nous poussâmes jusqu'à Alzime. Le 30, nous quittâmes Alzime et nous arrivâmes à Tahallka, où le gouverneur se détermina à séjourner quelque tems. Le *Taion*, qui étoit un des plus considérables de la province, ne manqua pas de nous régaler de chair de renne, de fruit de larac (1) et de jukola, sorte de poisson desséché.

Le 2 février, nous continuâmes notre route jusqu'à Kronotowa, où je désirois voir la pointe de Kronock, qui étoit à l'est

---

(1) Ce mot est indéchiffrable dans le manuscrit.

de nous, pendant que ce lac de même nom étoit à l'ouest; mais le gouverneur s'y opposa, en m'assurant que la route n'étoit pas praticable, et que je m'exposois à être enseveli dans la neige.

Le 3, nous allâmes jusqu'à Katham, d'où j'envoyai à Nisney Conratiew, pour avertir mes compagnons de notre arrivée, et pour les engager à porter au gouverneur, au chancelier et à l'hetman, un présent de leurs plus belles fourrures.

Le 4, nous arrivâmes par un très-mauvais chemin coupé de montagnes et de précipices, à Chovalora, où nous trouvâmes M. Norin, officier commandant à Nisney, avec les principaux marchands qui nous attendoient, et qui apprirent au gouverneur qu'on lui préparoit des présens considérables à son arrivée dans cette ville.

Le 5, après avoir passé la rivière Kamerath, un certain nombre d'exilés se présentèrent devant le gouverneur, et lui annoncèrent l'intention oùils étoient de lui faire des présens, et bientôt après se joignirent à notre suite. Le même jour, vers les six heures du soir, nous arrivâmes à la ville ou vil-

lage de Verchney, où le gouverneur descendit dans l'habitation du Protopope. J'y logeai avec lui, et les autres s'établirent dans les différentes maisons de la ville.

Le 6, je reçus des ordres pour envoyer tous les présens à Bolsha, et d'après un calcul très-modéré, je trouvai que le voyage du gouverneur à Nisney lui avoit valu près de sept mille roubles.

Nous restâmes dans cette ville jusqu'au 13, et comme la rigueur du froid ne me permettoit de faire aucune excursion, j'employai ce tems à rédiger la description du Kamchatka, pour avancer les projets du gouverneur. Mon ouvrage ne fut interrompu que par le jeu d'échecs, qui étoit vivement étudié par tous ceux qui vouloient se distinguer de la classe ordinaire. Mes gains à ce jeu montèrent à près de treize mille roubles, en fourrures et en argent comptant, que le chancelier et l'hetman partagèrent avec moi.

Le 13, nous entrâmes dans le village de Kamenin, où tous mes projets auroient été renversés, si un heureux accident n'étoit venu fort à propos me garantir du plus terrible danger. Le 14 au matin, je sortis

dans le dessein de prier M. Kuzneczow d'envoyer un exprès à nos assossiés de Bolsha, pour leur donner avis de notre retour. A peine étois-je hors de la maison où je logeois, que je fus abordé par un homme du pays, qui me pria de l'introduire chez le gouverneur, auquel il avoit, dit-il, une lettre à remettre de la part d'un exilé, qu'une maladie soudaine avoit empêché de venir lui-même lui apporter. Je dis à cet homme de me suivre, et je me rendis avec lui chez Kuzneczow, et après avoir ouvert la lettre, je vis qu'elle contenoit une révélation de tous les secrets de notre association, dévoilés par un de nos associés, nommé Levantiew. Cet homme étoit venu de Nisney pour joindre le gouverneur et faire sa déclaration de vive voix ; mais heureusement pour nous, une violente colique l'avoit pris au milieu de son voyage, et obligé d'avoir recours à l'expédient d'envoyer une lettre au gouverneur. D'après ces nouvelles, j'ordonnai à Kuzneczow de partir sur le champ avec Ivan Kudrin, et de nous dédéfaire du traître ; ensuite je rejoignis le gouverneur, avec lequel je déjeûnai, après quoi nous continuâmes notre voyage.

Nous arrivâmes à Kolitova, où je priai le gouverneur de séjourner, sous prétexte d'aller voir le volcan de Krasnoia. Il y consentit, et le 15 nous allâmes voir ce fameux volcan. J'approchai à cinq toises du cratère, et je fus tout-à-coup frappé d'une violente exhalaison de fumée sulphureuse qui me renversa sur les cendres chaudes, où j'eus le visage tout brûlé. Mais heureusement pour moi, il y avoit là plusieurs gens du pays, pourvus de crochets de fer, avec lesquels ils me tirèrent, et après avoir frotté les brûlures avec de l'huile de baleine, ils me reconduisirent à Kolitova, où je trouvai M. Kuzneczow de retour de son expédition. Il me rapporta que Levantiew avoit fait part de son dessein à son cousin à Nisney; celui-ci ne pouvant l'en dissuader, l'avoit empoisonné dans un verre d'eau-de-vie, et à l'arrivée de Kuzneczow, le malheureux étoit à la mort. Il lui avoit avoué son intention, et demandé comme une faveur de mettre fin à ses douleurs, déclarant en même tems que la société n'avoit plus rien à craindre, puisque sa lettre avoit été interceptée, parce qu'il ne s'étoit ouvert qu'à son cousin, qui,

fidèle à ses engagemens, l'avoit empoisonné. Ces nouvelles me firent grand plaisir, et m'engagèrent à presser le retour du gouverneur; mais comme il vouloit aller jusqu'à Tigilb, je n'eus rien de mieux à faire que de le suivre.

Le 16, nous arrivâmes à Napana, où je rencontrai un exilé étranger, avec lequel je désirai faire connoissance, et je ne fus pas peu surpris de voir un homme de quatre-vingt-dix ans jouissant d'une parfaite santé. Il me dit que son nom étoit Ehrenschild, colonel Suédois, qui avoit été exilé en Sibérie depuis quarante-neuf ans, et en avoit passé vingt-deux au Kamchatka. Je lui proposai de nous rejoindre à Bolsha; il y consentit : j'obtins pour lui la permission du gouverneur; mais le pauvre homme mourut peu de tems après.

Le 17, nous nous trouvâmes à Chippin, où nous vîmes les yourtes abandonnées; le 18, à Voloska, qui étoit pareillement déserte, et le 19 enfin, à Tigilb, ville et fort dont je donnerai la description. Le gouverneur y passa trois jours, et reçut des présens considérables. Le 22, nous poussâmes jusqu'à Jaliny. Le 23, nous arrivâmes

à Belosolova, et le 24, à Sigican ; le 25, à Takout, d'où le gouverneur envoya le jour suivant le chancelier et l'hetman à Verchney-Ostrogg, pour inspecter le militaire, pendant que lui-même, avec sa suite, continua sa route vers Bolsha.

Le 27, nous entrâmes dans Ivanka, et enfin, le 28, dans Bolsoreskoy-Ostrogg, où mes amis me reçurent avec une cordialité qu'on ne peut trouver que dans une société unie par d'indissolubles intérêts. La fatigue du voyage ne me permit pas d'achever ce que j'avois écrit pour le gouverneur, et par cette raison je ne pus le lui présenter que quelques jours après. Comme ce mémoire peut donner quelque éclaircissement sur cette partie du monde, il fera le sujet du chapitre suivant.

CHAPITRE XV.

Abrégé de l'histoire et de la description du Kamchatka.

LA péninsule du Kamchatka forme l'extrémité du nord-est de l'Asie, et s'étend depuis le soixante-deuxième jusqu'au cinquante-unième degré de latitude nord. La côte occidentale du Kamchatka est très-sinueuse, forme différens ports, et est coupée par plusieurs rivières, dont la plus considérable est celle de Bolsha. Les vaisseaux d'Ochozk entrent dans cette rivière, ce qu'ils ne peuvent faire cependant avec sûreté que dans le tems des marées du printems, qui montent alors jusqu'à neuf ou dix pieds. Il est difficile de remonter cette rivière, à raison de la rapidité du courant et du grand nombre d'îles qu'elle contient.

Le Kamchatka, en ouvrant un asyle à nos navigateurs pendant l'hiver, les engage à tenter de nouvelles découvertes. A présent ce n'est qu'un rendez-vous et entrepôt

pour l'échange des riches fourrures que les chasseurs apportent des îles Kouriles et Aléeutiennes ; mais si le souverain jugeoit à propos d'établir des colonies dans ces îles , et d'entretenir un commerce avec la Chine , le Japon , la Corée et Idzo , le Kamchatka deviendroit une source de richesses et de prospérité pour la Russie.

Cette presqu'île peut servir aussi à établir une communication entre les deux continens de l'Asie et de l'Amérique. Le seul port commode sur la côte orientale, est la baie d'Avatcha , nommée Racora. Le gouverneur du Kamchatka a bâti un fort régulier, capable d'en défendre l'entrée.

Les habitans de la Zone Torride doivent au soleil l'art de produire le feu , mais les nations septentrionales le doivent aux volcans. J'imagine que ces phénomènes sont un effet de la chaleur centrale de la terre , qui se fait jour avec violence, et que la mer y contribue par une fermentation causée par les parties salines des eaux filtrées à travers la terre. Mais sans me perdre en conjectures sur l'origine des volcans , j'observerai qu'il y en a plus de vingt dans la presqu'île du Kamchatka ; les plus cé-

lèbres sont à Avatcha, Tolbachz, et le troisième près de la rivière de Kamerolteira. Les mêmes principes qui ont donné naissance aux volcans, ont produit un grand nombre de sources chaudes qui se sont trouvées avoir la vertu des eaux minérales. L'eau qui coule de ces sources est couverte d'une écume noire. J'en ramassai un peu, et je trouvai qu'elle suppléoit parfaitement à l'usage de l'encre de la Chine.

Par rapport à la fertilité du sol du Kamchatka, d'après mes remarques et mes observations, je ne puis m'empêcher de contredire les différens comptes qu'on en a rendus à la chancellerie; toutes les tentatives faites pour faire produire du grain, ont été sans succès, excepté dans des terreins préparés par des engrais. Quoiqu'il y croisse naturellement assez de bois pour la construction des huttes, il n'y en a point de propre à la construction des vaisseaux. Je contredirai aussi M. Steller, qui prétend que ce pays abonde en herbages, et que le bétail y est d'une grosseur prodigieuse. S'il y avoit eu de son tems des bestiaux au Kamchatka, le nombre en auroit augmenté jusqu'à l'année 1771, pendant

dant laquelle je parcourus tout le pays, et je trouvai dans toute l'étendue de la province cinq vaches, deux taureaux qui étoient nourris avec de l'écorce de bouleau neuf mois de l'année, car il n'y a de verdure que du mois de juillet au mois de septembre.

Le climat et la température du Kamchatka ne sont pas non plus aussi doux que plusieurs écrivains l'ont prétendu. Un brouillard continuel, qui couvre tout le pays, produit des affections scorbutiques, et d'autres maladies qui nuisent à la population. La rigueur du froid est telle, que durant le dernier hiver, on a trouvé plusieurs soldats gelés dans leurs postes. La longue durée de la neige occasionne la cécité, de sorte que les naturels ne passent guère quarante ans sans devenir aveugles.

Le Kamchatka produit des métaux. Près d'Avatch, je trouvai des mines d'or, et près Girova, des mines de cuivre. Les montagnes fournissent du cristal de roche, dont quelques échantillons sont verts et rouges; les naturels s'en servent pour faire des pointes à leurs javelines. Les seules espèces d'arbres qui croissent au Kamchatka, sont une

sorte de sapin bâtard, des cèdres, des saules et des bouleaux; le cèdre porte une graine que les habitans aiment beaucoup; l'écorce des saules et des bouleaux leur tient lieu de pain. La seule plante utile est le sarana, qui fleurit et donne du fruit au mois d'août. Les Kamchatdales en font de grandes provisions, et en forment avec leur caviar une certaine pâte qu'ils trouvent délicieuse, mais qui, pour moi, ne m'empêcheroit pas de mourir de faim. Outre le sarana, le gouvernement a fait ramasser une plante nommée vinovaya, d'où l'on distille une sorte d'eau-de-vie qui produit un foible revenu; mais l'usage en est dangereux, car cette plante est un poison des plus actifs. Le gouverneur agiroit très-prudemment en prohibant cette distillation, et en important une plus grande quantité d'eau-de-vie d'Europe.

Le Kamchatka ne brille pas beaucoup du côté du règne animal. Le premier rang est dû aux chiens, qui tiennent lieu de chevaux de trait, et dont la peau, après leur mort, sert de vêtement. Les chiens du Kamchatka sont grands, actifs, laborieux; on les nourrit avec de l'opana, composition

faite de vieux poisson et d'écorce de bouleau, mais plus communément ils sont obligés de chercher eux-mêmes leur nourriture, qu'ils trouvent dans les rivières produites par les sources chaudes, c'est-à-dire, quelques poissons.

Le renard vient après le chien. Sa peau est du plus beau lustre, et dans la Sibérie il n'y a point de fourrure qui puisse soutenir la comparaison avec la peau de Renard du Kamchatka.

Le belier de cepays est un excellent manger; sa peau est d'un très-grand prix, et ses cornes sont aussi un objet de commerce; mais ces dernières années, le nombre en est bien diminué.

La martre zibeline est très-commune au Kamchatka; les naturels sont constamment à la chasse de cet animal, ainsi que les chasseurs. Le nombre des martres apportés l'année dernière du Kamckatka au marché, se montoit à six mille huit cents.

La fourrure de la marmotte est très-chaude et très-légère.

Les ours sont très - nombreux; mais leur humeur est assez pacifique, et jamais ils ne font de mal que pour leur propre dé-

fense. Les chasseurs sont obligés de chasser l'ours pour leur subsistance, mais souvent ils en sont déchirés, quoique l'ours tue rarement. Il semble que cet animal épargne la vie de son ennemi, quand il n'est plus à craindre. Il n'y a point d'exemple qu'il ait blessé une femme. Ces animaux sont gras en été, et maigres en hiver.

Animaux amphibies.

Le *manate* ressemble à la vache par la tête. Les femelles ont deux mamelles, et tiennent leurs petits contre leur sein. Les François ont appelé cet animal Lamentin, de son cri. Sa peau est noire et rude, épaisse comme l'écorce d'un chêne, et capable de résister au tranchant de la hache. Ses dents sont préférées à l'ivoire. Le Kamchatka en produit annuellement de deux cent cinquante à trois cents livres. La chair ressemble à celle du bœuf parvenu à son entière croissance, et quand le lamentin est jeune, à celle du veau.

On trouve ici des castors. La peau de cet animal est aussi douce que le duvet; ses dents sont petites et bien affilées; sa queue

courte, plate et large, se termine en pointe. On le prend à la ligne, et quelquefois on le tire sous la glace.

Le lion de mer est de la taille d'un bœuf; son cri est épouvantable, mais heureusement pour les navigateurs, c'est un des signes qui annoncent le voisinage de la terre, pendant les brouillards, si communs en ce pays. Cet animal est timide; on le harponne, ou bien on le tire à coups de mousquets ou de flèches.

Le veau marin se trouve en grande quantité près de toutes les îles et de tous les promontoires : il ne s'éloigne jamais de la côte; mais il remonte l'embouchure des rivières, pour dévorer le poisson. On se sert de sa peau pour faire des bottines. Les habitans le prennent à la ligne.

Le Kamchatka produit quantité de différentes sortes de poissons, depuis la baleine jusqu'aux plus petites espèces; mais les oiseaux sont en très-petit nombre, et comme je ne sais rien de neuf sur ces deux objets, je terminerai ici cet article.

CHAPITRE XVI.

Idée des naturels du Kamchatka, leur origine, leurs habitations, leur religion, etc. Suite des opérations des exilés. Préparatifs de guerre. Altération des règlemens de la société des exilés. Conséquence de cet évènement.

Les Kamchatdales d'origine se désignent entre eux par le nom d'Itelmen, mot qui exprime habitans du pays. Si nous voulions discuter leur origine d'après les formes de leur langage, nous les croirions descendans des Tartares Monguls : leur figure ressemble assez à celle de ce peuple ; ils ont les cheveux noirs, la barbe peu fournie, la face large et applatie. Cette nation n'a aucune tradition sur son origine ; elle étoit nombreuse à l'arrivée des premiers Cosaques, mais ce nombre a depuis prodigieusement diminué.

Les naturels du Kamchatka n'ont d'autre subsistance que du poisson, des raci-

nes, de la chair d'ours, de l'écorce d'arbres; leur boisson est de l'eau, et quelquefois de l'eau-de-vie, qu'ils payent très-cher aux marchands.

S'ils ont à présent des habits, avantage dont ils sont redevables aux Européens, cet avantage leur a couté bien cher, si on les met dans la balance avec le traitement barbare et tyrannique qu'ils ont éprouvé de leurs nouveaux maîtres.

Leurs femmes ont un penchant extraordinaire pour le luxe, à tel point qu'elles ne font jamais la cuisine sans avoir leurs gants, et qu'aucun motif ne pourroit les décider à se laisser voir par un étranger, sans gants et sans rouge, dont elles portent une quantité prodigieuse sur leur hideuse figure.

Les Kamchatdales ont deux sortes d'habitations; celle d'hiver s'appelle *yourte*, et celle d'été *balagan*.

Toute la religion des naturels consiste à croire que leur Dieu, après avoir d'abord demeuré dans le Kamchatka, fixa son séjour sur les bords de chaque rivière pendant plusieurs années, et peupla ces lieux avec ses enfans, auxquels il donna pour héri-

tage tout le pays d'alentour, avant de disparoître lui-même pour aller s'établir ailleurs. C'est pour cette raison qu'ils ne veulent jamais quitter un domaine si ancien et si peu aliénable.

Le peuple n'a que des sensations grossières. Dans ses idées, le bonheur consiste dans l'inaction, et la satisfaction des appétits de la nature. Il est impossible de leur persuader qu'il puisse y avoir aucun genre de vie plus agréable que le leur, et celle qu'on mène en Russie ne leur paroît digne que de leur mépris et de leur dédain.

Ils ont un usage particulier dans le mode de contracter des mariages; mais comme il est décrit dans les Mémoires de Spanberg, je ne le répéterai pas ici. Toute intimité entre les deux sèxes est permise, et la pluralité des femmes est conforme à leurs principes; mais le gouvernement Russe leur défend la polygamie, mesure dont l'effet sera peut-être de dépeupler le pays.

Il est difficile d'imaginer quel motif peut allumer la guerre entre des hommes si misérables, qui n'ont rien à perdre ou à ga-

gner ; mais il est certain qu'ils sont très-vindicatifs. Leurs guerres ne peuvent avoir d'autre objet que celui de faire des prisonniers pour condamner les hommes à les servir, et destiner les femmes à leurs plaisirs. On ne peut douter cependant que les Cosaques, à leur arrivée, n'aient excité des troubles et des différens parmi eux, dans l'intention de profiter de leurs guerres intestines. La conquête de cette nation a été pour eux une tâche difficile, et, quoique foible et dénuée, elle s'est montrée terrible dans sa défense. Elle a employé le stratagême et la trahison, quand la force étoit sans succès ; et s'il est vrai qu'elle est lâche, il ne l'est pas moins qu'elle est assez peu attachée à la vie, pour que le suicide soit très-commun chez elle. On cite des exemples de naturels assiégés par les Cosaques dans leur dernier asyle, et qui, n'ayant plus aucun espoir d'échapper, ont commencé par couper la gorge à leurs femmes et à leurs enfans, et se sont ensuite tués eux-mêmes. L'usage du machomor devient une ressource pour eux en pareil cas ; une certaine dose les plonge dans un profond sommeil, qui les prive de

toute sensation et termine leurs jours. C'est une espèce de champignon, fort commun dans le pays, dont l'infusion cause l'ivresse et la gaîté, mais dont l'excès produit de fortes convulsions suivies de la mort.

Après avoir présenté mon abrégé de l'histoire du Kamchatka au gouverneur, qui le trouva un chef-d'œuvre, et n'y trouva à reprendre dans le style qu'une tournure un peu étrangère, je dirigeai toute mon attention vers les mesures et les précautions propres à assurer le succès de mon plan. Les deux traits de perfidie que j'avois éprouvés, me causoient beaucoup d'inquiétude, et comme j'avois affaire à des gens guidés par des préjugés religieux, je ne pouvois prendre trop de précautions pour ma sûreté. En conséquence, j'assemblai tous mes associés le premier mars, vers les six heures du soir. J'ouvris la séance en rendant compte de mon voyage et de la mort de Levantiew, après quoi je déclarai qu'il me paroissoit indispensable d'avertir tous ceux qui étoient absens, afin de nous tenir prêts à nous défendre ou à attaquer en cas de nécessité.

M. Meder informa l'assemblée qu'il avoit préparé cent boîtes à carthouches, qui en contenoient chacune quarante-huit pleines, et soixante autres charges attachées à chacune, et que M. Crustiew avoit ramassé ou fait faire soixante couteaux qui pourroient servir de sabres, chacun d'eux ayant dix-huit pouces de long et trois de large, qu'on avoit seize paires de pistolets et trente-six haches, et que M. Panow avoit fait faire cent piques.

Notre nombre montoit à cinquante-neuf personnes, qui toutes paroissoient déterminées à se bien défendre les uns les autres. En conséquence j'assurai mes compagnons que, quand nous aurions uni nos forces, nous serions capables de résister à toutes les attaques ouvertes, pourvu que nous fussions tous ensemble. J'ordonnai donc à M. Panow d'envoyer sur le champ un exprès à tous les absens. L'approche du printems nous permettoit d'aller ensemble sans exciter aucun soupçon, parce que le gouverneur et tous les habitans du Kamchatka étoient persuadés que nous nous occupions entièrement des préparatifs nécessaires pour notre établissement à l'extrémité de la presqu'île.

Pour donner plus de force encore à cette persuasion, je proposai à la société de rédiger un mémoire, et de le présenter au gouverneur, en le priant de nous accorder un vaisseau pour transporter toutes nos provisions et tous nos effets.

Nous étions sur le point de lever la séance, quand M. Panow fit une motion. Il commença par observer que l'indiscrétion d'un seul suffisoit pour renverser toutes nos espérances; d'après cette considération, il croyoit qu'il étoit de la dernière nécessité d'arrêter dans cette séance, que l'association remettroit toute son autorité entre mes mains, afin qu'après avoir donné tant de preuves de mon attachement à leurs intérêts, je fusse à l'avenir dispensé de communiquer mes intentions relativement aux mesures que je me proposois de prendre, et aux moyens que je comptois employer pour mettre mes plans à exécution. En conséquence il proposa à toute la société de promettre une soumission implicite à mes ordres, et de la ratifier par un serment. Il ajouta que, lorsque la société m'auroit investi de sa suprême autorité, ce seroit à moi de me nommer un

conseil, ainsi que les chefs qui pourroient présider à l'exécution des plans que j'aurois à former.

M. Stephanow combattit cette motion ; mais elle fut appuyée par toute la société, de manière qu'il resta seul de son avis. Pour dissiper sa confusion, je déclarai que je le nommerois membre du conseil, parce qu'étant le seul qui se défiât de la pureté de mes intentions, il pourroit veiller ma conduite. Le comité s'opposa à cette nomination, sur les instances de M. Panow, qui protesta que Stephanow s'étoit rendu indigne de notre confiance, et que c'étoit uniquement dans la vue de l'exclure de nos secrets, qu'il avoit fait cette proposition. Il ne pouvoit, ajouta-t-il, dissimuler qu'il étoit sur la voie de quelque perfidie méditée par M. Stephanow, quoiqu'il n'eût jamais voulu approfondir ses intrigues, désirant épargner la vie et l'honneur de son parent; mais il juroit que si M. Stephanow ne consentoit pas désormais à prendre mes ordres et à s'y soumettre jusqu'au jour de notre départ, il se croiroit obligé d'employer tous les moyens qui seroient en son pouvoir pour parvenir à la connois-

sance de ses démarches, et pour en informer la compagnie.

Je fus extrêmement étonné d'entendre M. Panow s'exprimer sur ce ton en présence de M. Stephanow, qui ne répondit pas un seul mot. La compagnie, également surprise, me requit de forcer M. Panow à dire ce qu'il savoit; mais je refusai, en protestant que je respectois les sentimens de mon ami, et que j'avois une confiance sans réserve en sa déclaration. Néanmoins je demandai à M. Stephanow s'il obéiroit à mes ordres. Il répondit affirmativement, et en même-tems se répandit en invectives contre moi, jurant que je devois la vie à M. Panow. Il prit son parent à témoin, qu'il n'avoit jamais eu la moindre intention de trahir les intérêts de la société, et que j'étois le seul objet de sa vengeance, perte, dit-il, de peu de conséquence, plusieurs de la compagnie étant, à son avis, plus en état de remplir les fonctions de chef que moi. Il prit même sur lui de déclarer que j'avois abusé de mon autorité en mettant Levantiew à mort; que son cousin avoit été induit en erreur sur cette affaire, et que, dans la vérité, mon seul motif avoit été de m'emparer de sa

fortune après sa mort. Cette audacieuse assertion excita l'indignation de M. Kuzneczow, qui produisit la lettre du mort à la la société. Sur le champ on reconnut son écriture, et le contenu justifia ma résolution. Cette pièce convaincante n'apporta cependant aucun changement dans les idées de Stephanow, qui demanda le jugement de Dieu entre lui et moi. Ce jugement est fondé sur un usage des Cosaques, en vertu duquel les deux adversaires se battent en duel en présence de témoins, et le vaincu est regardé comme le coupable.

Cet appel ridicule divisa le comité. Les plus raisonnables étoient d'avis qu'il falloit interposer leur autorité, et condamner Stephanow; mais le reste hésitoit. Dans cette division de sentimens, je jugeai à propos de répondre pour moi-même, persuadé qu'il étoit pour moi de la plus haute importance de donner des preuves de résolution. En conséquence je répondis que j'acceptois son défi, et je marquai le jour suivant à dix heures, pour lui donner satisfaction, à la distance de deux lieues de notre habitation.

Les associés convinrent de nous accom-

pagner, sous prétexte de chasse. Cet incident fit retarder le succès de la proposition de M. Panow. Il jugea cependant à propos de garder Stephanow à vue, et de chercher à l'appaiser; mais n'y pouvant parvenir, il l'abandonna à son malheureux sort.

Le 2 au matin, je fis atteler mon traîneau, et je partis avec MM. Crustiew et Kuzneczow pour le rendez-vous. M. Panow accompagnoit son parent; à neuf heures, tout le monde étoit rassemblé, et décida que la querelle seroit terminée à l'épée. Aussi-tôt que nous eûmes reçu nos armes, mon ennemi fondit sur moi avec une témérité sans exemple. Je parai le premier coup qu'il me porta, en engageant son épée, qui se cassa; dans le moment je reculai trois pas, pour lui faire voir que je n'étois pas homme à prendre avantage de son accident. Alors le misérable tira un pistolet, et fit feu sur moi; mais la balle ne fit que m'effleurer le bras gauche. Cette perfidie m'irrita à un tel point, que j'avançai sur lui, quoique je visse dans sa main un second pistolet, qui rata. Alors je le saisis et le terrassai. Les témoins accoururent, et me pressèrent de

lui

lui donner la mort. Je refusai, et le remis entre leurs mains, en les conjurant d'épargner la vie de ce misérable; mais mes prières ne les empêchèrent pas de l'insulter et de le maltraiter.

M. Panow se chargea de lui, et nous retournâmes dans nos habitations, où j'indiquai une séance vers les six heures du soir, et de là je me rendis chez le gouverneur, avec lequel je dînai. Notre entretien roula sur les projets de l'hteman. Je ne négligeai rien pour confirmer le gouverneur dans l'espérance de posséder le gouvernement d'Ochozk. Après dîner, madame de Nilow me prit à part, et me dit que sa fille la pressoit relativement à la conclusion de notre mariage, et qu'en conséquence c'étoit à moi à lui persuader d'attendre le moment fixé pour notre union; mais que si j'y consentois, elle entreprendroit de disposer son mari à en agréer la célébration.

Me voyant ainsi pressé, je n'eus d'autre moyen de me tirer d'affaire, que de lui faire valoir l'intention où j'étois de faire avant tout une excursion pour fixer ma nouvelle colonie, bâtir une maison, et préparer mon ménage, afin que sa fille ne fût pas

exposée à la rigueur de la saison sans avoir aucune des commodités nécessaires. Après une longue conversation, cette bonne mère adopta mes raisons, et plaida ma cause auprès de sa fille, à laquelle elle me présenta ; mais aussi-tôt qu'elle nous eut laissés, toute la difficulté retomba sur moi, et ce ne fut pas sans peine que je déterminai cette aimable fille à consentir au délai proposé.

CHAPITRE XVII.

Différentes mesures prises par les exilés pour assurer le projet de leur délivrance.

A six heures du soir, je me rendis à l'assemblée, que M. Crustiew présidoit en mon absence. Il s'adressa à moi au nom de toute la compagnie, qui m'investissoit d'une autorité illimitée et du plus absolu commandement sur toute la société. Je reçus leur soumission, et nous nous engageâmes de part et d'autre par des sermens. Après cette cérémonie, je requis M. Panow de déclarer les motifs qui avoient déterminé M. Stephanow à attenter sur ma vie : d'abord il me pria de ne pas le presser à cet égard, observant qu'il avoit donné sa parole au malheureux Stephanow ; il ne pouvoit cependant dissimuler que dans une longue conversation qu'il avoit eue avec lui depuis son dernier accident, il en avoit obtenu la permission de révéler les causes de son inimitié pour moi.

Tous mes amis déclarèrent unanimement qu'il falloit que le misérable comparût en personne ; sur quoi M. Kuzneczow sortit pour l'aller chercher. Il parut devant nous, non seulement sans la moindre confusion, mais avec un air d'audace qui sembloit me braver. Je fis signe à M. Crustiew, qui lui fit diverses questions sur la disposition de son ame et sur les motifs de sa fureur contre moi. Voici qu'elle fut sa réponse :

« Dès le premier moment que je con-
» nus votre chef, je sentis qu'il m'étoit
» impossible de lui pardonner la supériorité
» qu'il avoit prise sur nous tous. Ma ja-
» lousie m'excita plus d'une fois à l'outra-
» ger ; mais la confiance qu'il ne cessoit
» de me témoigner, me faisoit rentrer en
» moi-même, et souvent je me suis ap-
» plaudi de mon courage à vaincre ce pen-
» chant naturel qui me portoit à l'offen-
» ser. J'étois même venu à bout de me
» persuader que mon attachement pour lui
» étoit à toute épreuve, lorsque la jalousie
» vint réveiller mes premiers sentimens.
» Je vis l'aimable fille du gouverneur, je
» devins amoureux d'elle, et la connois-
» sance certaine que j'avois de son mariage

» prochain avec lui, me fit jurer sa perte.
» Vous savez le reste, messieurs, et je pro-
» teste ici que, quoique sa générosité m'ait
» conservé la vie, elle n'a rien changé à
» mes intentions. Si donc la conservation
» de sa vie est de quelque importance pour
» vous, n'épargnez pas la mienne ».

Plusieurs membres de la société lui représentèrent son extravagance et sa lâcheté; mais il ne répondit qu'en désespéré. Cependant sa situation me toucha, et m'adressant à lui d'un ton doux et amical, je l'assurai que je ne conservois aucun ressentiment contre lui, quoiqu'il eût de justes reproches à se faire pour son peu de confiance en moi, avant de se décider à un attentat si peu digne d'un homme d'honneur. Je lui appris que j'estimois, il est vrai, la fille du gouverneur, et que j'avois lieu de me regarder comme l'objet de ses affections; mais que mon intention n'étoit point de l'épouser, et que par conséquent son désespoir étoit prématuré. Je pris alors toute la compagnie à témoin de la vérité de ce que j'avançois; sur quoi le malheureux Stephanow tomba à mes pieds, me demandant un million de par-

dons, et me conjurant d'oublier tout ce qui s'étoit passé. Je promis l'oubli le plus absolu, à la condition d'une inviolable soumission aux ordres de la société, et dans la vue de m'assurer de lui, je nommai trois de la compagnie pour l'accompagner et veiller sur toutes ses démarches. Après avoir eu la satisfaction de rappeler ce malheuheureux à lui-même, j'ajournai l'assemblée à neuf heures.

Le 3 au matin, M. Panow vint me voir pour me remercier de la bonté avec laquelle j'avois traité son malheureux ami, et me demanda, en son nom, la permission de se rendre chez moi. J'y consentis volontiers, car je pouvois compter sur la droiture de M. Panow. Stephanow arriva à dix heures, et me pria de lui confirmer ma promesse de ne point épouser la fille du gouverneur. Je m'empressai de le satisfaire, et il me demanda la permission de l'emmener au moment de mon départ. Par pitié pour la triste situation de cet homme, aussi bien que par la nécessité de me sauver moi-même de l'excès de son désespoir, je lui promis, après l'avoir exhorté à la patience, de faire tous mes efforts pour

couronner ses vœux, autant que leur accomplissement ne contrarieroit en rien les inclinations de la jeune personne. Cette promesse le rendit le plus heureux de tous les hommes. Après son départ, M. Panow m'embrassa cordialement, et me prodigua ses remercîmens des soins que j'avois pris pour rétablir la paix dans l'ame de son parent. Je passai le reste du jour à régler l'ordre du service pour mes compagnons, afin que chacun pût faire son devoir d'une manière convenable. Le soir, l'hetman vint avec plusieurs marchands perdre quelques parties aux échecs; le gain fut considérable, car ses paris ne montèrent pas, cette nuit, à moins de deux mille cinq cents roubles.

Le 4, je reçus une lettre datée de Nisney-Ostrogg, d'un de nos associés, nommé Loginow. Il me donnoit avis que trois exilés de Verchney-Ostrogg devoient venir me trouver pour être admis dans notre société, quoiqu'il fût assuré que leur dessein étoit de regagner leur liberté en nous trahissant. Il me faisoit part des soupçons qu'il avoit que ces trois exilés avoient eu connoissance de notre dessein par Levantiew, et

termina sa lettre en m'informant que Sibaew et lui étoient résolus de revenir bientôt avec tous les autres associés.

Le 5, je convoquai une assemblée pour rédiger notre pétition au gouverneur, à l'effet d'obtenir un vaisseau pour le transport de nos effets à Lopattka, afin de pouvoir former notre établissement. Cette affaire terminée, j'appris à mes compagnons le retour prochain de nos amis de Nisney-Ostrogg, et le projet des trois exilés de Verchney. Par rapport à la dernière affaire, il fut convenu de leur avouer qu'il étoit très-vrai que nous avions formé le projet de nous soustraire à la tyrannie sous laquelle nous avions gémi ; mais que, depuis que le gouverneur nous avoit fait sentir les effets de sa protection, nous étions décidés à former une nouvelle colonie à Lopattka, et l'on ajouta qu'on leur proposeroit de s'associer à notre entreprise. Je requis tous les membres de la société de les entretenir conformément à cet arrangement.

Vers le soir, un marchand, nommé Krasitnikow, arriva, et me proposa de lui donner par contrat l'approvisionne-

ment exclusif de notre colonie, promettant une caution de douze mille roubles. Je lui répondis que cette affaire concernant tous les individus qui composoient ce nouvel établissement, je ne pourrois entrer avec lui dans aucun arrangement, sans avoir au préalable reçu leurs instructions, que cependant je ne doutois pas qu'ils n'y consentissent, en considération des grands avantages que la société retireroit d'un pareil crédit. Le pauvre marchand dévoroit déja en esprit les profits immenses qu'un privilège de cette nature pouvoit lui valoir. En conséquence, dans l'espoir de gagner ma bonne volonté, il tira de sa poche une bourse de deux cents roubles, et me pressa de l'accepter. Je jugeai à propos de ne pas la refuser, cette conduite n'étant que plus propre à couvrir mes intentions, et à confirmer le public dans la persuasion que nous allions réellement former une nouvelle colonie. Dans cette vue, je le priai de me procurer de bons charpentiers et des forgerons.

Le 6, je fus invité à passer la journée avec l'hetman, qui remit entre mes mains un tas de papiers sans ordre, contenant

ses projets relatifs aux îles Aléeutiennes, dont il me prioit de faire un mémoire, pour le présenter à sa majesté imperiale. Cet homme avoit la tête remplie de tant de chimères, que j'eus beaucoup de peine à le dissuader des plus grossières absurdités dans la formation de son systême, et peut-être n'y aurois-je pas réussi, si le chancelier, qui survint pendant notre conférence, n'eût pas appuyé mes raisons.

Le soir, le gouverneur vint avec sa famille, et, sur ma requête, invita quelques-uns de mes compagnons, et entre autres M. Stephanow. J'avois eu occasion de prévenir Aphanasie, et de l'engager à dissimuler ses sentimens à son égard. Elle m'avoit promis de le faire, et je pouvois compter sur sa parole. Ainsi nous passâmes la soirée très-agréablement, et j'eus tout lieu de réfléchir sur la foiblesse de l'esprit humain, quand je vis ce même Stephanow, qui, peu de tems auparavant avoit fait tous ses efforts pour m'arracher la vie, me prodiguer les titres de son bienfaiteur et de son ange tutélaire.

On se sépara, et, à la prière d'Aphanasie, je l'accompagnai chez son père, où elle

me raconta la conversation qu'elle avoit eue avec M. Stephanow. Il lui avoit déclaré son amour dans les règles, et l'avoit pressée de l'accepter pour son mari. Elle avoit répondu que n'ayant point encore eu d'occasion de le connoître parfaitement, elle ne pouvoit accepter sa proposition, mais que le tems pourroit favoriser son espoir. Elle l'avoit assuré qu'elle n'avoit point d'aversion pour sa personne, mais qu'elle craignoit que le plus grand obstacle à ses vœux ne vînt de la part de ses parens, qui désiroient assurer son bien-être, et que, M. Stephanow n'ayant aucune propriété, puisqu'il étoit exilé, cette affaire pourroit éprouver quelques difficultés. Elle avoit ajouté que ma protection seule pouvoit écarter cet obstacle, le plus grand de tous, et, par ce motif, l'avoit engagé à ne négliger aucun moyen de cultiver mon amitié. Je remerciai cette aimable fille de tant de bonté, pendant qu'au fond de mon cœur je sentois le plus sincère regret de me voir un jour moi-même la cause de son affliction; mais pour le moment sa tendre amitié bannit ces douloureuses pensées de mon esprit.

CHAPITRE XVIII.

Les exilés sont en danger d'être trahis. Leurs efforts pour se procurer un vaissau sont sans succès. Arrangement militaire. Projet auquel ils s'arrêtent.

De retour chez moi, M. Crustiew m'apprit l'arrivée de MM. Ivaskin, Voladimir, et Puskarew, les trois exilés sur lesquels j'avois reçu des informations de Verchney. Le 7 au matin, je reçus une visite de Stephanow, qui me fatigua par sa bassesse. A dix heures, M. Ivaskin vint me voir avec ses deux compagnons. Leur conversation roula d'abord sur leur naissance et sur leurs infortunes. Ils finirent par des complimens, ajoutant qu'ils avoient assez long tems vécu dans le monde, pour être prêts à obéir aux ordres d'un chef aussi éclairé que moi, et déclarèrent eux-mêmes l'intention où ils étoient de sacrifier leur vie pour mes intérêts. Je leur rendis compliment pour compliment, mais je leur déclarai qu'étant

aussi infortuné qu'eux, il n'étoit en mon pouvoir que d'adoucir en quelque sorte la dureté de leur situation ; qu'en conséquence, en cas qu'ils voulussent s'associer à notre nouvelle colonie, je partagerois volontiers avec eux les avantages que nous pourrions devoir à notre travail et à notre industrie. Cette réponse produisit une altération frappante dans toute leur personne. M. Ivaskin répliqua qu'ils avoient conçu de tout autres espérances, ayant appris de quelques-uns de leur intimes amis, que j'avois formé le projet de mettre les exilés en liberté, et que l'espérance d'y coopérer avoit été leur seule raison pour s'adresser à moi. Sur cette déclaration, je les assurai qu'à la vérité le malheureux état d'esclavage où je me trouvois, et les souffrances de tant de braves gens, m'avoient déterminé d'abord à courir tous les risques pour nous remettre en liberté; mais que, depuis que le gouvernement nous avoit donné des marques si éclatantes de sa protection, avec les moyens de nous procurer une situation plus douce et plus aisée, j'avois changé de résolution, et persuadé tous mes compagnons de renoncer à la

leur ; et que, de leur côté, ils s'étoient engagés à m'aider dans mes travaux. Je développai alors le tableau des avantages qu'on pouvoit attendre de notre entreprise, et je présentai sous un jour si flatteur les espérances que j'avois conçues de son heureux succès, qu'ils furent entièrement convaincus de sa réalité.

Plusieurs de mes compagnons entrèrent bientôt après, et la conversation roula entièrement sur les moyens que j'avois adoptés pour faire prospérer notre établissement. Je saisis cette occasion de demander à M. Ivaskin quelle étoit sa détermination ; il me répondit que l'affaire demandoit un mûr examen et ne pouvoit se décider en un instant. Mais MM. Puskarew et Voladomir déclarèrent qu'ils vouloient s'unir à nous sans réserve, et en même tems allèrent jusqu'à dire en présence de M. Ivaskin, qu'ils étoient déterminés à ne plus avoir aucune relation avec un homme qui avoit formé le projet vil et perfide d'obtenir son pardon en trahissant un nombre considérable de braves gens. Ils protestèrent qu'ils n'avoient entrepris ce voyage avec lui, que dans l'intention de traverser ses desseins, dans le cas où la

nôtre eût été de nous échapper du Kamchatka, et achevèrent de nous dévoiler le plan d'Ivaskin, qui, se voyant découvert, commença à nous demander pardon. Je lui dis que la seule réponse que j'eusse à lui faire, c'étoit que l'idée d'une si lâche perfidie me persuadoit qu'il ne pouvoit échapper à la disgrace et à la punition qu'il méritoit; que, par rapport à moi, comme ma conduite m'empêchoit d'avoir aucun reproche à craindre, je consentois à lui pardonner, mais à condition qu'il ne reparoîtroit jamais devant moi.

Après son départ, ne trouvant pas très-prudent de compter sur le repentir d'un pareil misérable, je me rendis sur le champ chez le chancelier, et l'informai des tentatives d'Ivaskin. Cette nouvelle le mit dans une telle fureur, qu'il courut chez le gouverneur et obtint un ordre pour renvoyer Ivaskin à Verchney, avec défense de jamais revenir à Bolsha. Telle fut la fin de ce plan de perfidie. Mes compagnons me félicitèrent de son heureuse issue; mais je leur enjoignis de ne rien découvrir de nos vues à nos nouveaux associés, désirant m'assurer de leurs intentions réelles avant de

les admettre à la connoissance de nos secrets.

Le 8, je convoquai les chefs de notre société, et nous nous rendîmes en corps à la chancellerie pour présenter notre pétition, que le gouverneur fit lire. La décision du conseil fut, que le gouvernement ne pouvant nous fournir un vaisseau, nous donneroit des baydars, qui sont de larges bateaux. En conséquence, il fut ordonné de nous délivrer un nombre suffisant de ces bateaux, qui, en faisant plusieurs voyages le long de la côte, pouvoient nous rendre les mêmes services qu'un bâtiment plus considérable. Pour prévenir tout délai, le gouverneur ordonna de nous en mettre en possession sur le champ, et en même-tems me fit donner la concession de terre de Lopatka, avec la permission de commencer mes opérations aussi-tôt que je le jugerois convenable.

Cette résolution, si contraire à nos intérêts, renversa toutes nos espérances de nous voir les maîtres d'un vaisseau. En conséquence, j'assemblai un comité, dans lequel il fut arrêté, après une longue discussion, que nous différerions notre départ sous différens prétextes, jusqu'à ce que nous pussions

sions saisir l'occasion de nous emparer par force d'un vaisseau tout équipé ; et pour ne pas abandonner au hazard des accidens l'exécution du projet, nous ajournâmes au 12 un comité secret, dont les membres furent nommés d'avance. C'étoient MM. Crustiew, Kuzneczow, Baturin, Panow, Gurcinin, Wynbladth, et moi en qualité de président.

Le 12, Sibaew et Loginow revinrent de Nisney-Ostrogg avec douze associés. Ce jour-là, je dînai avec le gouverneur ; après le dîner, madame de Nilow m'apprit qu'elle avoit dessein de faire construire en bois une maison complette, afin qu'on pût la transporter à l'endroit où je me proposois d'établir ma nouvelle colonie. Elle ajouta que je ne devois avoir aucune inquiétude sur les détails de mon ménage, parce qu'elle vouloit se charger de tout, son intention étant que mon mariage avec sa fille fût célébré dans le mois de mai au plus tard. Ce délai dissipa les alarmes que je commençois à éprouver. Je la remerciai vivement du soin qu'elle avoit la bonté de prendre de mon futur établissement, et je passai le reste du jour dans la société de cette

digne famille. Je ne rentrai que fort tard chez moi, où je trouvai une lettre de M. Norin, commandant de Nisney, apportée par Sibaew. Cet officier m'envoyoit une certaine quantité de fourrures, en payement de la somme que je lui avois prêtée. Il me félicitoit sur l'amitié du gouverneur et sur mon mariage, et terminoit sa lettre en demandant ma protection.

Le 10, je conférai avec les différens associés nommés pour le comité du lendemain, et le reste du jour se passa à nous occuper de nos armes et de nos munitions.

Le 11, nous tînmes un conseil privé, pour régler l'ordre du service en cas que nous fussions obligés d'employer la force. Nous partageâmes nos forces en trois divisions.

L'aîle gauche devoit être commandée par M. Wynbladth, qui avoit sous ses ordres MM. Kuzneczow, Stephanow, Sibaew, Bielsky, Lopcsow, avec treize associés.

Je devois me trouver au centre, où j'avois sous moi MM. Panow, Ruimin, Meder, Loginow, Baturin, avec quatorze autres.

L'aîle droite, commandée par M. Crustiew,

étoit composée de MM. l'archidiacre Protopope, le prince Zadskoy, Brandorp, Novosilow, Lapin, Volkow, et de douze autres.

Quant à MM. Puskarew et Voladimir, aussi bien qu'Ismaëlow et Bocsarew, ci-devant proposés par M. Stephanow, nous résolûmes de ne leur faire part de nos vues qu'après l'expédition. Le même jour il fut arrêté que toutes nos armes seroient transportées dans le lieu de nos assemblées, où elles seroient tenues chargées, et que pour les dérober aux regards, on y feroit construire une espèce d'alcove.

Le 12, à huit heures du matin, le comité s'assembla. Je mis en délibération les moyens de nous procurer un vaisseau, à la faveur duquel nous pourrions nous échapper, aussi-tôt que la fonte des glaces laisseroit le port libre. Wynbladth proposa de saisir le moment où un vaisseau seroit sur le point de faire voile; le capitaine étant dans l'usage de donner une fête la veille de son départ, une partie de notre société pourroit s'y joindre avec des liqueurs empoisonnées, qui pourroient être distribuées avant la nuit, de sorte que vers minuit il se-

roit facile de se rendre maîtres du vaisseau, après quoi, à un signal convenu, toute la société se rendroit à bord et forceroit l'équipage à faire voile sans trouver la moindre résistance. Son opinion fut rejetée.

M. Gurcinin fut d'avis qu'il falloit nous échapper avec nos bateaux, dans lesquels nous pourrions passer d'une des îles Kouriles à une autre, et de là au Japon, où l'on pourroit rencontrer des vaisseaux Hollandois et retourner en Europe. Son avis ne fut pas approuvé. La difficulté de gouverner ces bateaux en pleine mer, nous exposoit au danger évident de nous séparer. D'ailleurs, pour arriver à Nangasaki, établissement Hollandois, il faudroit tourner autour du Japon, ce qui étoit impraticable.

M Panow déclara qu'étant absolument étranger à ce qui concernoit la mer, son ignorance ne lui permettoit pas d'avoir un avis, et qu'il s'en rapportoit absolument au mien.

M. Baturin proposa de donner une fête au gouverneur, à l'occasion de notre prétendu départ pour Lopattka, fête à laquelle nous pourrions inviter tous les principaux habitans de la ville, ensuite nous saisir

d'eux, et les garder comme otages, jusqu'à ce que le gouvernement consentît à nous donner un vaisseau. Cette proposition fut rejetée aussi, parce que la garnison étant de deux cent quarante soldats, nombre de beaucoup supérieur au nôtre, il seroit toujours en leur pouvoir de nous forcer à rendre les personnes dont nous nous serions rendus maîtres. D'ailleurs, comme il y avoit près de sept cents Cosaques dans la ville, il n'étoit pas probable qu'un nombre aussi considérable d'hommes armés ne prît aucun intérêt à une querelle de cette nature. D'ailleurs, il restoit une difficulté également insurmontable; c'est que les officiers de marine pouvoient rassembler les matelots appartenant à dix ou onze vaisseaux alors dans le port, et rendre notre fuite impossible.

MM. Kuzneczow et Crustiew me pressèrent d'exposer mon opinion. Je commençai par représenter au comité les inconvéniens attachés à l'exécution des projets proposés. Je les convainquis que toute voie de fait seroit impraticable et ne devoit pas être tentée, à moins qu'elle ne fût décidée par l'impérieuse loi des évènemens. En protes-

tant que j'étois prêt à sacrifier ma vie, je prétendis que nos affaires n'étoient pas assez désespérées pour attendre tout du hazard; mon avis fut de saisir l'occasion du départ du paquebot Saint-Pierre et Saint-Paul, qui devoit être prêt le 15 mai et n'avoit à bord que vingt-deux matelots avec cinq ou six passagers. Je désirai que dix ou douze de nos associés s'engageassent en qualité de matelots à bord de ce vaisseau, et que M. Kuzneczow, qui étoit dans le commerce, s'arrangeât avec le capitaine pour son passage; il lui seroit aisé de l'engager par promesse et par argent, de recevoir plusieurs balles de fourrures secrètement pendant la nuit, sous prétexte de frauder les droits. Cet arrangement obligeroit le capitaine de sortir du port vers le soir; alors il ne nous seroit pas difficile d'aborder le vaisseau à la faveur de nos bateaux, et de nous en rendre maîtres sans effusion de sang, nous trouvant quatre contre un, après quoi nous renverrions les matelots et les officiers dans nos bateaux, et nous pourrions continuer notre voyage.

Après quelques débats, ma proposition fut unanimement adoptée, et le comité chargea

M. Kuzneczow de choisir douze associés, et de les faire entrer à bord de ce vaisseau. Le soir, toute la société se rassembla, et apprit avec joie que les mesures nécessaires à l'exécution de notre projet étoient prises, sans mettre en danger la vie ni la sûreté de personne. Cette agréable nouvelle mit tous les cœurs à l'aise. Ensuite je leur appris que je croyois indispensable de faire un voyage à Lopattka, dans la vue de fixer l'opinion publique, relativement à l'établissement de notre colonie. La société approuva ma proposition, et je nommai MM. Stephanow, Panow, Wynbladth, et six autres, pour m'accompagner.

Le 13, je prévins de mes intentions le gouverneur, aussi bien que le chancelier et l'hetman. Le premier me fit donner un ordre, portant en substance, que tous les *Taious* ou chefs des villages du Kamchatka eussent à me donner la même assistance que celle qu'il exigeroit lui-même. Madame de Nilow me promit des provisions pour le voyage. Le reste du jour fut employé à préparer nos traîneaux, et à laisser reposer nos chiens.

CHAPITRE XIX.

Voyage à Lopattka. Sorciers de Sibérie. Retour à Bolsha.

Le 14, à sept heures du matin, je me mis en route avec quatre traîneaux; nous fîmes halte à la maison du gouverneur, pour déjeûner et prendre congé. Le fils du gouverneur et Aphanasie nous accompagnèrent jusqu'à Nichilova, où nous dînâmes avec le *Taiou*. Je continuai ma route jusqu'à Tsekawka, où nous passâmes la nuit dans la maison du *Taiou*. Là, nous trouvâmes un *Schaman* on sorcier, car il se donnoit ce nom lui-même, qui, dans l'opinion des naturels, avoit commerce avec le diable. Je désirois être témoin des prestiges de cet imposteur, et en conséquence je pressai le *Taiou* de m'amener le Schaman pour me dire ma bonne aventure. Le Taiou fit tous ses efforts pour le déterminer à me satisfaire, et un présent de six roubles nous assura de sa complaisance.

Il commença par faire sortir toutes les femmes de la yourte, après quoi il se mit nu comme la main, et se lava le corps avec son urine. Ensuite il endossa un habit long, fait de peaux de chien tannées; sur sa tête il mit un capuchon avec deux cornes, et attacha un tambour à son ceinturon. Dans cet équipage, il se plaça au centre de la yourte, tourna une fois sur lui-même, criant *kutti*, *kuttni*, *kutuchta*, et tirant une bouteille de sa poche de cuir, but une partie de la liqueur qu'elle contenoit. Alors il se jeta par terre, où il resta immobile dix ou quinze minutes; au bout de ce temps, il se mit à hurler et à crier, et bientôt après se leva et frappa sur son tambour de toute sa force et sans interruption, à l'exception de quelques intervalles ménagés à dessein pour donner plus d'efficacité à ses hurlemens. Ses mouvemens étoient si violens, qu'il crioit de toute sa force, et qu'enfin sa bouche, ses yeux et tous ses membres se convulsèrent d'une manière hideuse. Après avoir passé une heure à faire toutes les contorsions imaginables, le Schaman s'assit par terre, et commençant à prophétiser d'une

voix foible et rauque, me dit, mot pour mot, ce qui suit : « Tu es venu consulter » mon esprit sur ta destinée; il secondera » tes efforts pour venger la mort des es- » prits de nos pères, que les Russes ont » fait périr. C'est Kutuchta qui est avec » toi. Tu verras le sang de tes ennemis, » tu seras heureux dans ton voyage; mais » ensuite, quand tu répandras le sang et » que le tien coulera, tu seras cher aux » esprits de nos pères ». A ces mots, il tomba dans un profond assoupissement, et le Taiou le fit transporter dans une yourte séparée.

Je m'informai quelle étoit la liqueur bue par le prétendu sorcier. Le Taiou m'apprit que c'étoit une infusion de muchomore, sorte de champignon qui avoit la vertu d'enivrer. Il m'assura que la force en étoit si grande, que le Schaman dormoit quelquefois trois ou quatre jours après en avoir bu; d'où je conclus que le muchomore produit des effets semblables à ceux de l'opium. Après ce passe-tems curieux, mais fort peu agréable, nous allâmes nous coucher.

Le 15, nous arrivâmes à Kurinka, vil-

lage composé de huit yourtes ; nous nous y arrêtâmes pour laisser passer un ouragan, qui, à chaque instant, nous menaçoit de nous ensevelir sous la neige.

Le 16, nous arrivâmes à Compak, village situé au pied du mont Opala. Le Taiou de cet endroit me présenta plusieurs fragmens de mines de cuivre, et quelques morceaux de lapis lazuli.

Le 17, je passai la nuit à Ozernaia, village situé sur les bords d'une rivière du même nom, qui se jette dans le lac Kourile.

Le 18, le Taiou de Tontina, village des Kouriles, nous reçût très-cordialement, et promit de nous accompagner dans notre projet d'examiner tout le pays de Lopattka; mais comme nous étions arrivés fort tard, et que nous nous trouvions très-fatigués, nous remîmes le voyage au jour suivant.

Le 19, le Taiou nous présenta sa famille, et nous fit offre de ses vaisseaux pour doubler le cap, nous assurant que la partie orientale de Lopattka étoit plus fertile que celle qu'il habitoit; mais comme j'étois résolu de me conduire de manière à convaincre le gouvernement que j'avois

réellement dessein d'établir une colonie, je proposai de voyager dans l'intérieur des terres vers le lac Kuil, et priai le Taiou de me procurer un guide. Il m'offrit ses services et ceux de ses fils. Nous partîmes à neuf heures du matin, et arrivâmes fort tard le soir sur les bords du lac; après quoi nous prîmes à l'est en le longeant, et arrivâmes à une habitation des Kuilles, où nous passâmes la nuit.

Le 20, nous dirigeâmes notre route vers la source d'une petite rivière qui se jette dans le lac, et se trouve à peu près à moitié chemin entre le lac et le cap Lopattka. Là, nous eûmes le bonheur de découvrir une plaine fort agréable; mais comme elle étoit encore couverte de neige, je ne pus me former d'opinion sur la nature du sol. Je me contentai de planter plusieurs piquets pour marquer la situation de la future ville, et je dressai le plan de la place, dans l'intention de confirmer davantage la bonne opinion du gouverneur et des autres principaux habitans. De là nous partîmes directement pour Tontina, où nous arrivâmes le soir.

Le matin du 21, après quelques mo-

mens de repos, je priai le Taiou de me fournir deux baydars (1), dans lesquels, à la faveur d'une jolie brise au nord-ouest, je doublai le cap en très-peu de tems. Nous avions l'île Schoumtskoy en vue; je me déterminai à prendre terre dans la partie nord-ouest, où je passai la nuit, parce qu'il n'y avoit pas de vent, et que je ne voulois pas fatiguer les rameurs.

Le 22, je fis voile vers l'île Poromusir, et comme le vent commençoit à souffler à l'est, je résolus de me rendre à l'île Anfigonone, communément nommée Alaide. Nous quittâmes Poromusir à dix heures du matin, et nous arrivâmes à Alaide à trois heures trois quarts. Nous y dormîmes sur la neige, sans avoir d'autre lit que nos peaux d'ours.

Le 23, le beau tems et la position du vent au sud-ouest me firent naître l'idée de retourner à Bolsha par mer; mais comme j'avois laissé mes traîneaux et mes équipages chez le Taiou de Tontina, j'y envoyai M. Panow dans un des bateaux, afin qu'il pût

(1) Baydar, grand bateau.

retourner à Bolsha avec nos effets. Après son départ, je fis voile à onze heures du matin avec une forte brise, qui nous fit faire beaucoup de chemin. A cinq heures du soir, nous nous trouvâmes à l'entrée de Lopattka, où nous mouillâmes avec beaucoup de difficulté, ayant eu le malheur de donner sur un banc de sable.

Le 24, à quatre heures du matin, nous partîmes de Lopattka, et longeant la côte, nous arrivâmes au port de Bolsha à trois heures de l'après-midi, et nous jetâmes l'ancre à Tsekawka, baie à l'entrée du port; car la rivière étant prise, nous ne pûmes aller plus loin par eau. De là j'envoyai chercher des traîneaux chez le Taiou, et après avoir fait quelques présens aux Kouriles de Tontina, je partis pour Bolsherezk, où j'arrivai le 25 à trois heures du matin.

Mon retour surprit M. Crustiew, qui m'apprit que la femme du gouverneur avoit donné ordre au Taiou de Nischisow de l'informer de mon arrivée, parce qu'elle s'étoit fait une fête de venir au devant de moi. Mais les nouvelles qui me donnèrent la plus grande satisfaction, furent que tout étoit tran-

quille, et que personne ne doutoit plus de la réalité de notre projet. J'allai me reposer; mais comme je voulois surprendre le gouverneur en paroissant devant lui et en lui présentant mon plan, je donnai ordre de m'éveiller à six heures du matin. J'eus le tems de faire mon plan, où je marquai les situations de nos jardins, qui présentoient au total une assez belle apparence. A dix heures mon ouvrage étoit fait, et je me rendis chez le gouverneur. Le sergent de garde me reconnut de loin, et courut m'annoncer au gouverneur et à toute sa famille, que je trouvai sur le pont levis. Je fus touché vivement de l'accueil qu'ils me firent. Le gouverneur me fit entrer dans son cabinet, et écouta attentivement le compte que je lui rendis de mon excursion: mais à la vue de mon plan, il lui fut impossible de cacher sa joie; il observa que réellement l'entreprise étoit l'idée la plus heureuse; il ne doutoit nullement que sa majesté impériale ne donnât des marques de sa satisfaction en recevant ce plan avec l'exposé des accessoires. Plein de ce projet, il envoya chercher le chancelier et l'hetman, pour leur communiquer ses idées,

et, pendant ce tems, m'envoya rendre compte de mon voyage à sa chère Aphanasie. Cette aimable beauté me reçut avec des transports que la candeur et la franchise de son ame ne lui permettoient pas de dissimuler, et sa respectable mère prit part à sa joie.

Je fus retenu à dîner, et n'eus pas le loisir de me livrer à l'agitation de mon esprit. Les différentes questions du gouverneur, du chancelier et de l'hetman, qui demandoient des réponses précises, attiroient mon attention. Aussi-tôt après le dîner, je me retirai, sous prétexte de prendre quelque repos, mais j'en étois incapable. De retour chez moi, il me fut impossible de supporter l'anxiété de mes esprits, et je fus assailli d'une infinité de réflexions déchirantes. Chaque jour rapprochoit le fatal moment de l'exécution de nos projets. La reconnoissance et l'attachement que je devois à la famille du gouverneur, s'embloient me les reprocher. Je voyois évidemment que mon départ entraîneroit sa ruine et celle de sa famille, parce que la cour ne s'en prendroit qu'à lui de m'avoir fourni les moyens de m'échapper. Ces réflexions de-

venoient

venoient encore plus accablantes, quand je considérois que notre entreprise, quoique bien concertée, pouvoit échouer, et qu'alors il ne nous restoit plus d'autre expédient que d'attaquer et de prendre le fort par surprise, mesure qui ne pouvoit s'exécuter sans risquer le sang de ceux qui s'étoient si généreusement intéressés à mon bien-être. Il étoit évident que le gouverneur, qui m'avoit honoré de sa confiance et de son amitié, avoit droit à toute ma reconnoissance; mais d'un autre côté, comme chef de parti, je devenois un parjure, un homme indigne de vivre, si j'étois capable de mettre en danger ou d'abandonner les intérêts de ma société.

Telles étoient mes réflexions, que je communiquai à M. Crustiew, homme de sens et excellent ami. Après m'avoir entendu, il m'embrassa, et m'assura que d'après la connoissance qu'il avoit de mon caractère, il avoit toujours appréhendé ce moment de crise; qu'il étoit très-touché de ma confiance en lui, et m'alloit dire franchement son avis. Il convenoit que la cour imputeroit ma fuite au gouverneur, si elle étoit informée de ce qu'il avoit fait

pour moi, mais que le chancelier et l'hetman s'y trouvant intéressés, il n'y avoit point de doute qu'ils ne représentassent l'affaire de telle manière que la cour n'en pût rien savoir. Ce motif devoit dissiper mes alarmes, d'autant plus que mes obligations à l'égard du gouverneur ne pouvoient entrer en concurrence avec ce que je devois à la société. Telle étoit son opinion par rapport à notre évasion; mais dans le cas où nous serions obligés d'agir à force ouverte, nons avions deux chances à courir : ou nous devions tous périr, ou nous serions maîtres du pays. Dans le dernier cas, il seroit en mon pouvoir d'emmener de force avec moi le gouverneur, qui sans doute embrasseroit ce parti avec plaisir, dans la vue d'échapper â la vengeance de sa cour, et à notre arrivée en Europe, je trouverois des moyens de lui témoigner ma reconnoissance ainsi qu'à toute sa famille.

Ces raisons, toutes foibles qu'elles étoient, contribuèrent à me tranquilliser, et je m'apperçus que l'ame est aussi prompte à reprendre courage qu'à se livrer au désespoir. C'est à ceux qui li-

ront ce passage de mes mémoires, de prendre garde de me taxer légèrement de foiblesse, ou de décider en faveur de mon courage. Lorsque M. Crustiew me vit un peu plus calme, il me proposa de convoquer un comité, que j'indiquai pour onze heures du soir.

CHAPITRE XX.

Toubles dangereux qui s'élèvent parmi les exilés ; comment ils se terminent.

Les principaux associés s'étant réunis, M. Kuzneczow m'aprit qu'il avoit réussi à faire entrer dix chasseurs et deux naturels du Kamchatka, sur lesquels il pouvoit compter, dans l'équipage du paquebot de S. Pierre et S. Paul, et qu'il avoit traité avec le capitaine, de son passage à Ochozk, aussi bien que du transport de sa marchandise. Cet état de nos affaires me donna la plus grande satisfaction.

Le 26 au matin, je reçus de madame de Nilow une invitation pour moi et pour mes amis, à l'accompagner dans une partie de traîneaux. D'après cela, nous nous rendîmes chez le gouverneur, et nous partîmes avec lui et sa famille, accompagnés du chancelier et de l'hetman. A la distance de deux lieues des bords de la Bolsha, nous nous arrêtâmes pour exa-

miner quelques maisons de bois nouvellement et fort bien bâties. Après les avoir considérées, la gouvernante m'apprit qu'elles étoient destinées pour sa fille et pour moi, observant qu'elle avoit pensé qu'il lui convenoit, comme mère, de nous donner une maison et des meubles, puisque son mari nous avoit donné des terres. Le gouverneur, qui n'avoit pas eu connoissance de son intention, l'approuva hautement, et donna ordre au chancelier de presser la fin de la construction. M. Stephanow étoit présent, et entendant tout ce qui se passoit, il ne put s'empêcher d'observer à M. Crustiew qu'il voyoit clairement que je l'avois trompé et que je tromperois toute la société, après quoi il se retira avec son traîneau. M. Crustiew me cacha ce propos, et se contentant de dire qu'il étoit obligé de se retirer, me laissa seul avec M. Baturin, qui m'accompagna chez le gouverneur, où nous dînâmes avec sa famille.

Après le dîner, M. Sibaew demanda à me parler, et me dit qu'il falloit absolument que je retournasse chez moi, parce que M. Stephanow avoit causé une querelle fort dangereuse. Je le renvoyai, en l'assurant

que je le rejoindrois incessamment, mais qu'il me falloit donner quelque raison au gouverneur pour un si brusque départ. Je lui dis, publiquement que j'apprenois que M. Stephanow étoit tombé dans une attaque de frénésie, qui demandoit mon secours. Aphanasie dit franchement qu'elle connoissoit sa maladie, et qu'elle étoit convaincue qu'il n'y avoit point de danger. J'eus beau lui faire signe, elle ne fit pas semblant de m'entendre; mais s'adressant à moi directement : « Vous allez, » dit-elle, vous intéresser pour un misé» rable, qui voudroit vous arracher la vie »; et à ces mots elle fondit en pleurs. Ces paroles excitèrent la curiosité du gouverneur, qui en demanda l'explication; alors je lui rendis un compte infidèle de mon aventure et de mon combat avec Stephanow, observant que son inimitié venoit de sa passion pour Aphanasie. Sur cet exposé, le gouverneur me pria de le laisser maître de l'envoyer en prison, où il feroit en sorte de le rendre un peu plus sage. Je le suppliai de me laisser le pouvoir de le détenir chez moi, et en même tems lui représentai la nécessité de cet acte d'autorité pour

maintenir la subordination parmi ceux qui étoient destinés à former la nouvelle colonie. Cette considération le détermina, et le chancelier ajouta qu'il lui paroissoit très-convenable de me permettre cet exercice de mon autorité. Voyant le gouverneur bien disposé, je lui demandai ce pouvoir par écrit, et le chancelier en dressa l'acte, que le gouverneur signa sur le champ.

Ces affaires m'empêchèrent de retourner chez moi si promptement que je l'aurois fait. A mon arrivée, je trouvai autour de nos habitations, plus de cinquante soldats ou Cosaques disputant avec mes compagnons. J'appris bientôt que M. Stephanow, après une querelle avec M. Crustiew, avoit appelé un soldat, et lui avoit crié de venir à son secours, qu'autrement je le mettrois à mort, et qu'il avoit des secrets importans à réveler à la chancellerie. Le soldat en avoit rassemblé d'autres, et plusieurs Cosaques étoient venus au secours de Stephanow, déja sequestré par nos compagnons. Les soldats insistoient pour qu'il fût mis en liberté, et enfin tentèrent d'entrer par force dans nos habitations, de manière que nos compagnons furent obligés de prendre les armes

pour les repousser. Alors je demandai si quelqu'un des soldats savoit lire l'écriture: un caporal se présenta; je lui fis lire la concession signée du gouverneur et du chancelier; après quoi il me demanda pardon, et me pria de ne pas avertir le gouverneur de ce qui s'étoit passé: je le lui promis, et ainsi finit la querelle.

Quand je fus entré, M. Crustiew m'apprit qu'heureusement il avoit suivi M. Stephanow, convaincu qu'il n'étoit parti que pour occasionner quelque trouble, mais que n'ayant pu l'atteindre, il avoit pris MM. Kuzneczow et Gurcinin. Ils étoient entrés tous trois chez M. Stephanow, qu'ils avoient trouvé occupé à écrire. En les appercevant, il avoit exalé sa fureur en exclamations et en menaces trop dangereuses pour être entendues des étrangers, et avoit fini par leur déclarer qu'il alloit, de ce pas, tout découvrir.

Ces derniers mots les avoient convaincus combien le forcené étoit à craindre. Ils avoient voulu le saisir, mais il s'étoit trouvé assez fort pour renverser MM. Crustiew et Gurcinin, et en dépit des efforts de de M. Baturin, qui vouloit le retenir, il

étoit venu à bout de sortir et d'exhorter les soldats à se réunir pour le délivrer, en leur disant que les autres exilés vouloient l'empoisonner, et qu'il avoit des secrets de trahison à révéler à la chancellerie. M. Crustiew ajouta que pendant que le soldat couroit à la ville, ils avoient attaché et bâillonné Stephanow et l'avoient renfermé sous bonne garde, mais qu'une foule s'étant présentée et demandant sa liberté, ils avoient été obligés de prendre les armes, pendant que Sibaew veilloit sur le prisonnier, avec ordre de lui donner la mort, au premier bruit d'une arme à feu.

Ce récit me fit trembler pour la vie de ce malheureux, et je me hâtai de changer les ordres donnés à Sibaew; après quoi, dans la crainte que cette nouvelle ne parvînt aux oreilles du gouverneur, je donnai des instructions à M. Crustiew, que j'envoyai informer M. de Nilow de ce qui s'étoit passé, et ensuite j'ordonnai de rassembler toute la société.

Nous n'attendions que le retour de M. Crustiew, pour commencer nos opérations; il revint enfin, avec la nouvelle que le gouverneur me laissoit entièrement maître du

prisonnier et de sa punition, et que par rapport à l'attroupement des soldats et des Cosaques, il alloit donner ses ordres pour qu'à l'avenir personne n'osât approcher de nos quartiers, dans l'intention de commettre quelques violences, sous peine de cinquante coups de knout, et de la condamnation aux travaux publics pour trois mois.

Cet agréable message me fut rendu par M. Crustiew en pleine assemblée, et aussitôt qu'il eut pris place, je demandai à mes compagnons leur avis sur la manière dont nous devions nous conduire à l'égard de Stephanow. La plus grande partie opinoit à mort, le jugeant capable d'excès qui tôt ou tard mettroient en danger la société, et prétendoit qu'il valoit mieux sauver cinquante-sept personnes, que d'en ménager une, sur-tout lorsqu'elle étoit coupable. Je ne pus consentir à cette décision, par attachement pour M. Panow, parent du prisonnier, et alors absent. J'employai tous les moyens possibles de persuasion, pour les engager à différer cette exécution jusqu'à son retour; mais la compagnie paroissoit fort inquiète, et me pressoit de prononcer son arrêt. Enfin je réussis à calmer leurs

alarmes par un stratagême. Je proposai de faire venir Stephanow devant nous, de l'accabler tous de reproches, et de prononcer contre lui la sentence de mort, mais au lieu d'arsenic et de sublimé corrosif, de lui donner seulement de l'émétique, dont les effets lui feroient croire qu'il touche à sa dernière heure. J'étois persuadé, dis-je à la la compagnie, que cette crise le corrigeroit, que cet instant décideroit de son sort, et le convaincroit que sa vie ou sa mort dépendroit de son repentir ou de la persévérance dans ses desseins criminels.

Ma proposition fut adoptée. J'envoyai quatre hommes armés chercher le prisonnier, et pendant ce tems on prépara la dose d'émétique, consistant en trois grains. En arrivant, il parut devant nous d'un air assez ferme ; mais à la vue du gobelet sur la table, il pâlit. Avant de lui faire aucune question, on lui lut l'ordre du gouverneur ; et comme il connoissoit sa main, on le lui montra, afin qu'il n'eût aucun doute. Après ces préliminaires, je lui représentai que ses premiers torts n'annonçant que sa malveillance pour ma personne, lui avoient été pardonnés, mais que le crime dont il venoit de se

rendre coupable, étant de nature à mettre en danger toute la société, il n'étoit pas en mon pouvoir de changer les lois de la constitution, et qu'en conséquence j'allois le livrer au jugement de ses associés. M. Crustiew déploya toute sa rhétorique pour lui remettre ses crimes sous les yeux, ainsi que son aveuglement sur ses propres intérêts. Son discours fit fondre en larmes le malheureux Stephanow, qui se reconnut digne des derniers châtimens. Ensuite chaque personne de la compagnie l'accabla à son tour ; et comme cette cérémonie dura quelque tems, il s'évanouit et tomba. On lui rendit l'usage de ses sens en lui faisant respirer de l'esprit de sel ammoniac et du vinaigre. Pendant qu'il étoit sans connoissance, M. Crustiew rédigea sa sentence, qu'il entendit avec la plus grande angoisse ; mais à ces derniers mots, « A ces causes, » ledit Stephanow est condamné à boire le » breuvage contenu dans ce gobelet, pour » que mort s'ensuive », il s'évanouit une seconde fois. Revenu à lui, il demanda la permission de m'adresser la parole. L'ayant obtenue, il me conjura de lui pardonner ses fautes, et de le garantir, s'il étoit possi-

ble, de ce fatal jugement, promettant que sa vie et son sang seroient consacrés à mon service. Il déclara que son infortune étoit sans doute une punition de Dieu, qu'il avoit offensé en voulant contracter un mariage pendant qu'il avoit déja une femme en Russie. Il ajouta que dès ce moment il abjuroit la folie de l'amour, qui l'avoit conduit à perdre la vie si cruellement. Enfin le malheureux se voyant pressé d'avaler la liqueur, implora sa grace et la compassion de la compagnie; mais inutilement. Convaincu de la fermeté de leur résolution, il prit la coupe d'une main tremblante; mais en la portant à sa bouche, son courage l'abandonna encore, et il retomba dans les bras de Sibaew et de Baturin qui tenoient la coupe. En reprenant ses sens, il pleura amèrement, et conjura encore la compagnie de lui pardonner. L'état dans lequel je le vis m'émut de compassion; et comme il y avoit raison de craindre que le breuvage, quoiqu'un simple émétique, ne devînt mortel par l'excès de son désespoir, je m'employai pour obtenir son pardon, qui lui fut accordé à condition qu'il resteroit en prison jusqu'à notre départ. Il y consen-

tis; mais comme il étoit très-épuisé, on ne le pressa pas de signer sa soumission. Il eut à peine la force de me remercier en peu de mots de ma protection, et perdit encore connoissance. Je le fis conduire chez M. Crustiew, où il fut saigné par M. Meder; mais cette précaution ne put le garantir d'une indisposition violente qui le retint au lit jusqu'au tems de notre départ. Cette scène ayant duré presque toute la nuit, la séance ne fut levée que fort peu de tems avant le jour.

Le 27, je m'éveillai fort tard, ce qui m'empêcha d'aller le matin chez le gouverneur, comme je l'avois promis. Aphanasie vint me voir, et me fit des reproches de ma négligence. Elle déjeûna avec M. Crustiew et moi; après quoi, elle s'en retourna, heureuse d'apprendre que je n'avois plus rien à craindre de M. Stephanow.

Vers midi, M. Panow vint chez moi. Ce digne homme, instruit de l'intérêt que j'avois pris à la conservation de son parent, me serra dans ses bras, et me remercia de mon indulgence. Il m'apprit ensuite que Stephanow avoit projeté d'enlever la fille du gouverneur, et, dans cette

vue, s'étoit lié avec Ismailow, Boscarew, et six autres, déterminés à quitter le Kamchatka, mais qu'il avoit différé à m'avertir de ce complot, parce qu'Ismailow et Boscarew l'avoient assuré qu'ils ne feroient rien sans l'en prévenir. M. Panow me recommanda ces deux hommes, comme pouvant nous être utiles à bord par leurs connoissances nautiques.

Après dîner, j'allai voir Stephanow avec M. Panow. Le malheureux lui raconta sa dernière aventure, et ne s'épargna aucune expression proportionnée à la grandeur du crime. Ce fut avec grande satisfaction que je fus convaincu de la sincérité de son repentir. M. Panow ne manqua pas de lui exprimer ce qu'il pensoit de sa conduite, et l'exhorta à me témoigner sa reconnoissance à l'avenir. Nous nous retirâmes bientôt, pour ne pas augmenter sa confusion, après quoi nous retournâmes chez moi, où nous passâmes la soirée très-agréablement.

CHAPITRE XXI.

Le comte négocie avec un capitaine de vaisseau. Préparatifs pour la crise. Elle approche.

LE matin du 28, M. Kuzneczow demanda à me parler en particulier; ce qui me fit prier MM. Crustiew, Panow, et d'autres qui étoient présens, de se retirer. Il m'apprit alors que M. Csurin, commandant de la corvette S. Pierre et S. Paul, lui avoit déclaré qu'il ne se soucioit pas de retourner à Ochozk, à cause de ses dettes, et dans la crainte des suites d'un procès commencé contre lui à la cour de l'amirauté, dont l'issue, si elle étoit malheureuse, pouvoit le faire condamner aux mines. En conséquence, il ne pouvoit se déterminer à faire ce voyage qu'à condition que M. Kuzneczow lui trouveroit une caution de trois mille roubles, et lui obtiendroit de l'amirauté son congé, et la permission de prendre le commandement d'un vaisseau marchand.

chand. M. Kuzneczow observa que cette ouverture avoit renversé tous ses projets, ne pouvant compter sur la complaisance d'un autre capitaine, dans le cas où M. Csurin quitteroit le commandement de son vaisseau. Cet exposé m'alarma d'abord ; mais en réfléchissant sérieusement à la situation de M. Csurin, je crus entrevoir qu'elle ne nuiroit pas à mon projet de le gagner. Je communiquai sur le champ mes idées à M. Kuzneczow, qui les trouva très-bien fondées; mais il objecta que M. Csurin étoit si fortement attaché à une fille au Kamchatka, qu'il ne consentiroit jamais à s'en aller sans elle. J'écartai cette dernière difficulté, en observant qu'il pourroit l'emmener avec lui, et M. Kuzneczow n'y vit point d'objection.

Comme je désirois connoître par moi-même les sentimens de M. Csurin, je chargeai M. Kuzneczow de me l'amener, et de lui promettre, en termes généraux, de faire tous ses efforts pour lui rendre les services qu'il demandoit. M. Kuzneczow partit ; je rejoignis M. Crustiew, qui étoit en compagnie avec plusieurs de nos associés. Je leur dis franchement ce que j'avois entendu, et la résolution que j'avois

adoptée, mais je les trouvai fortement persuadés que je ne réussirois pas dans mes tentatives.

Après dîner, M. Kuzneczow arriva, et m'annonça la visite de M. Csurin. Je retournai chez moi, et j'avois à peine eu le tems d'ordonner le thé, qu'il entra. Il me fit mille excuses en entrant, de la liberté qu'il prenoit de me venir voir, et me demanda si j'avois quelques commissions pour Ochozk, ajoutant qu'en sa qualité de commandant du S. Pierre et S. Paul, il s'en chargeroit avec plaisir, et que je pouvois compter sur son exactitude.

Je répondis que mon intention étant de transporter quelques provisions et d'autres objets pour l'usage de ma colonie, je me prévaudrois de ses offres obligeantes pour mettre entre ses mains une couple de mille piastres à convertir en tels articles de marchandises que je lui indiquerois. J'ajoutai que s'il étoit en mon pouvoir de lui rendre service, il n'avoit qu'à parler; que je n'ignorois pas que les marins étoient obligés de s'engager dans certaines affaires, pour se mettre en état de soutenir leur crédit. Je me flattois donc qu'il ne s'offenseroit pas,

si je lui offrois une somme à cette intention.

La manière franche et naturelle dont je lui fis cette offre, parut le toucher, et son air me convainquit que je n'aurois pas beaucoup de peine à faire affaire avec lui. La conversation fut interrompue par le thé que l'on servit; nous le prîmes aussi-tôt après. Il m'apprit le sujet du procès qu'il avoit à l'amirauté.

Le capitaine Lewascheff avoit intenté procès à M. Csurin, pour avoir excité une mutinerie dans l'équipage du vaisseau Ste. Catherine, dans l'expédition de 1769. Plusieurs matelots avoient déposé que M. Csurin étoit la cause du renversement du bateau au milieu de la rivière Bolsha, et que, le capitaine Kreniczin, qui y étoit alors, ayant été noyé par cet accident, l'affaire avoit été portée au criminel. L'exposé de ce procès me mit en état de le convaincre que sa condamnation étoit inévitable. Mes raisons lui parurent si bien fondées, qu'il protesta qu'il feindroit une maladie pour éviter de commander le vaisseau. Je me vis dans la nécessité de le forcer dans son dernier retranchement; ce que je fis en lui

représentant que ce délai ne le sauveroit pas, et que le conseil, le voyant déterminé à ne pas retourner, demanderoit au gouverneur du Kamchatka de l'envoyer sous bonne garde, de manière que par cette manœuvre il ne gagneroit que quelques mois, après quoi ses affaires seroient dans un état pire que jamais. Il convint de la justesse de ces observations, et me pria de l'envoyer dans ma nouvelle colonie, ou du moins de favoriser son passage aux îles Aléeutiennes, où il finiroit sa malheureuse vie. A ces derniers mots, il fondit en larmes, et ajouta qu'il quitteroit sans regret la vie et toute espérance de fortune, mais que tel étoit son attachement pour une jeune personne avec laquelle il vivoit, qu'il ne pouvoit supporter la pensée de l'abandonner.

Après cet aveu, il me conjura d'avoir pitié de sa situation, et de lui accorder ma protection et mes avis. Je lui promis de réfléchir scrupuleusement à ses affaires, mais j'observai qu'il me faudroit quelque tems pour peser mûrement le parti le plus sage. Cependant je lui donnai ma parole que je le tirerois d'embarras; mais en même

tems je lui signifiai qu'une condition préalable étoit de ne mettre personne dans le secret de sa situation, et de ne pas penser à quitter le commandement du vaisseau. Il jura de suivre aveuglément mes instructions, et nous nous séparâmes. Mais croyant nécessaire de l'intéresser par quelque secours présent, je le rappelai pour lui mettre dans les mains un sac de cinq cents roubles, en le priant d'accepter cette légère avance pour faire un présent à l'objet de ses affections. Il refusa d'abord; mais je le forçai d'accepter, en déclarant que s'il persistoit dans son refus, je ne le croirois pas réellement attaché à mes intérêts. Il se rendit, et je fus ravi d'avoir fait un si bon marché.

Je retournai rejoindre M. Crustiew, et j'informai la société des dispositions favorables de mon client; ils me parurent un peu étonnés de la rapidité de mes opérations. Le résultat fut qu'ils résolurent de ne plus s'opposer à mes décisions, mais d'en attendre l'issue avec une tranquille patience. Je leur témoignai mon dévouement, et promis de ne rien négliger pour assurer le succès de mon plan. J'observai qu'en sui-

vant cette marche et s'y attachant fortement, tout deviendroit facile au moment de l'exécution, pourvu que nous ne fussions pas forcés de précipiter nos mesures par la trahison de nos associés ou les découvertes du gouvernement.

Cette dernière réflexion engagea M. Panow à me demander de communiquer au moins à la société le plan que j'adopterois, dans le cas où nous serions découverts ou attaqués à l'instant que nous y penserions le moins. A cette question positive, je jugeai à propos de répondre que ma détermination dépendroit des circonstances et des mesures prises par le gouvernement, de manière qu'il m'étoit impossible dans le moment de me fixer à aucune. Mais en même tems j'exhortai la compagnie à ne point s'alarmer aux approches de la crise qui pourroit nous surprendre, mais à se confirmer dans la résolution de mourir avec courage; j'ajoutai que, pour prévenir toute surprise, je m'étois ménagé des moyens de recevoir des avis positifs sur chaque mesure que le gouvernement pourroit prendre contre moi, et que, pourvu que nous eussions une nuit devant nous, je répondois

de me rendre maître du fort et de la garnison ; après quoi j'étois convaincu que la ville ne pourroit tenir, exposée comme elle l'étoit de toutes parts au canon de la forteresse.

Cette réponse satisfit M. Panow ; mais elle donna lieu à une conférence plus longue, où chacun dit ce qu'il pensoit, et toute la société répéta unanimement les sermens de stricte obéissance dans ce moment critique.

Je quittai la compagnie et allai passer la soirée chez le gouverneur, où je fus reçu comme un enfant de la maison, et d'où je sortis vers minuit.

Le 29, je m'occupai avec M. Meder à faire trois pétards, dans le cas où nous nous verrions obligés de forcer les portes de la forteresse ou de la chancellerie. Cependant je réfléchis sur l'affaire de M. Csurin ; je dirigeai mon plan, et lui fis dire que je désirois le voir dans la soirée. Avant dîner, j'allai voir M. Stephanow, dont la fièvre avoit augmenté la veille. Je le trouvai passablement bien. Il me fit beaucoup d'excuses d'avoir attenté contre ma personne, et son repentir me parut sincère. Je m'efforçai

de le rassurer, en lui protestant qu'il seroit toujours en son pouvoir de conserver mon estime et mon amitié, tant qu'il éviteroit de retomber dans les mêmes offenses. Il répondit par des profesions redoublées d'amendement dans sa conduite, qui confirmèrent la bonne opinion que j'avois conçue de son retour.

Après dîner, je retournai chez moi, où j'attendis l'arrivée de M. Csurin, qui vint à cinq heures. Il ouvrit la conversation par des promesses et des assurances de son dévouement à mon service, et conclut en me priant de lui faire connoître ce que j'avois décidé. Je répondis :

1°. Que je demandois qu'il gardât le commandement du vaisseau, et se conformât exactement à l'arrangement fait par M. Kuzneczow.

2°. Qu'à son départ je lui ferois savoir ce qu'il avoit à faire, mais que, pour le présent, tout ce que je pouvois lui dire, c'est que M. Kuzneczow arrangeroit les choses de manière que le deuxième jour après le départ, le vaisseau auroit une voie d'eau, ce qui seroit une raison suffisante pour jeter l'ancre à Lopattka. En même-

tems je promis d'obtenir pour lui, du gouverneur, la permission de s'établir parmi nous. J'observai que c'étoit-là, selon moi, le moyen le plus honorable d'éviter le voyage d'Ochozk, et de plus, par rapport à son établissement et son mariage avec la jeune personne en question, je lui promis deux milles roubles et la place de capitaine.

Ma proposition lui plut, et il s'engagea par serment, à se conformer strictement à chaque particularité. Il s'offrit même à signer son engagement. Cette affaire terminée, je le congédiai, et me hâtai de convoquer le comité pour lui faire part de mon succès, et comme je jugeois très-important de ne pas perdre M. Csurin de vue, je chargeai M. Kuzneczow de se lier particulièrement avec lui, et de ne le pas quitter d'un moment.

CHAPITRE XXII.

Préparatifs pour le départ. Aphanasie découvre l'intention des exilés.

LE 30, M. Crustiew et M. Panow, à la tête de vingt-cinq de nos associés, furent députés chez le gouverneur, pour le prier de recevoir le titre de protecteur de la nouvelle colonie. Ils étoient chargés de se rendre aussi chez le chancelier et l'hetman, pour le prier d'accepter d'autres titres relatifs à la colonie ; enfin ils devoient présenter un mémoire aux magistrats de la ville, pour demander leur assistance et leur soutien, en faveur du nouvel établissement qui devoit porter le nom de Nilovaga, en l'honneur du gouverneur. Ils firent leur commission, et revinrent avec la nouvelle qu'ils avoient été fort bien reçus par-tout.

Le 31, je reçus des magistrats de la ville un message, dont l'objet étoit de m'apprendre qu'ils avoient favorablement reçu mon mémoire, et qu'en considération des

avantages et des services que la capitale attendoit de notre industrie et de notre attachement, ils nous envoyoient une agrégation aux droits des citoyens de Bolsharesk, pour tous les enfans à naître dans la nouvelle colonie. Après avoir fait un présent au messager, je fis part de notre bonne fortune à la compagnie, qui s'amusa beaucoup de cette comédie de ma composition.

Le 1er. avril, comme je savois que les vaisseaux employés entre Ochozk et le le Kamchatka n'étoient guère dans l'usage de prendre plus de dix ou douze *bottes* d'eau (1), j'ordonnai à M. Solmanow de s'en procurer vingt ou vingt-cinq, et de les faire transporter à Csekawka, sous prétexte de les destiner à l'usage d'une manufacture de sel extrait de l'eau de mer. Le même jour, à dix heures, je reçus une lettre de mademoiselle de Nilow, qui me demandoit un rendez-vous dans l'après-midi, et qui me prioit d'être seul, parce qu'elle avoit à me communiquer des affaires de la plus

(1) Tonneau à vin, contenant 126 gallons.

haute importance. Regardant cette dernière partie de sa lettre comme une pure plaisanterie, j'étois bien loin de m'attendre à rien d'extraordinaire, et ma surprise fut d'autant plus grande, que je n'avois pas la moindre raison de supposer qu'elle eût pénétré mes intentions. Elle arriva sur les trois heures après midi; au premier coup d'œil, son agitation me convainquit qu'elle étoit excessivement affligée. En me voyant, elle s'arrêta un moment, et bientôt après fondit en pleurs et se jeta dans mes bras, criant qu'elle étoit perdue. Ses sanglots et ses larmes l'empêchèrent un grand quart d'heure de pouvoir prononcer une seule phrase de suite. Extrêmement touché de sa situation, j'employai tous les expédiens possibles pour la calmer, ce qui me fut très-difficile, ignorant entièrement la cause de son affliction.

Aussi-tôt qu'elle fut un peu plus calme, elle me pria de fermer la porte, pour que personne ne pût nous interrompre. Je la satisfis, et me jetant à ses genoux, je la conjurai de m'expliquer la cause de l'état où je la voyois; ce qu'elle fit de la manière suivante.

Elle m'apprit que sa femme de chambre lui avoit découvert, qu'un de mes associés, nommé Ivan Kudrin, lui avoit proposé de partager sa fortune, et qu'il avoit même été jusqu'à l'assurer qu'il étoit sur le point de quitter le Kamchatka avec moi, pour faire un voyage en Europe, où il espéroit la placer dans une heureuse situation. La femme de chambre en avoit sur le champ averti sa maîtrese; mais Aphanasie ne pouvant me croire capable d'une conduite si basse et si perfide, elle avoit désiré de s'assurer par elle-même de ces détails, et dans ce dessein, avoit prescrit à cette fille de donner un rendez-vous à Kudrin pour lui faire des questions plus détaillées, pendant qu'elle entendroit tout, cachée derrière une tapisserie. De cette manière, elle avoit été convaincue de son infortune et de ma trahison; mais elle m'eût épargné la confusion d'entendre ce funeste récit, si, dans la persuasion où elle étoit de ne pouvoir survivre à un pareil affront, elle n'eût pas désiré de me dire un dernier adieu.

En finissant ces mots, elle s'évanouit, et quoiqu'alarmé et déchiré à l'excès, je fis

mon plan pendant qu'elle étoit sans connoissance. Quand cette aimable fille eut repris ses sens, elle me demanda si elle pouvoit ajouter foi à ce qu'elle avoit entendu. Alors je me jetai à ses pieds et la conjurai de m'entendre avec tranquillité et de juger si je n'étois pas plus à plaindre qu'à blâmer. Elle me promit d'être calme et je commençai en ces termes :

« Vous pouvez vous ressouvenir, ma chère amie, de ce que je vous ai dit de ma naissance et du rang que je tenois en Europe. Je ne me rappelle pas sans attendrissement les larmes que vous versâtes en cette occasion. L'horreur d'un exil au Kamchatka m'auroit forcé depuis long-tems de chercher dans la mort un asyle contre la tyrannie, si le bonheur de vous connoître et votre attachement pour moi n'eussent retenu mon bras. J'ai vécu pour vous, et si vous pouviez lire dans mon cœur, je suis sûr que vous me trouveriez digne de toute votre pitié ; car la possession de votre personne est devenue aussi nécessaire à mon existence, que la liberté même. Mais la liberté dont je parle n'est pas celle que je tiens de l'indulgence

de votre respectable père ; elle renferme la possession de ma fortune et de mon rang. Je n'ai espéré vous posséder que dans la vue de vous rendre heureuse, en vous faisant participer à mes richesses et à mes dignités. Ces vues ne peuvent être remplies au Kamchatka. Quel rang puis-je donner à l'objet de mon amour? celui d'un exilé. Les faveurs de votre digne père peuvent être de bien courte durée. Son successeur peut faire revivre les ordres donnés contre moi, et me replonger dans l'état de souffrance et de mépris dont je me suis vu un instant affranchi. Représentez-vous, ma chère amie, le poids de l'affliction et de désespoir dont je serois accablé en vous voyant partager mes peines et ma disgrace; car vous n'ignorez pas que les Russes regardent les exilés comme des gens deshonorés. Vous m'avez forcé à vous revéler mes intentions, et dans cette déclaration je n'ai été guidé que par l'attachement et la sincérité de mon cœur ; je différois à m'ouvrir à vous, mais je vous jure que telle étoit ma résolution. — En ce cas, interrompit-elle, pourquoi m'avoir caché votre intention, à moi qui suis prête à

vous suivre au bout du monde? — Cette assurance m'encouragea à poursuivre, et à mettre cette aimable fille dans mes intérêts. Je lui répondis que le seul motif qui m'en eût empêché, étoit la crainte de la voir refuser ma proposition, à cause de son attachement pour ses parens, mais que n'ayant rien à craindre à cet égard, je pouvois lui apprendre que mon intention étant de m'échapper du Kamchatka, j'étois déterminé à l'emmener avec moi, et que, pour la convaincre, j'étois prêt à appeler M. Crsutiew, qui lui confirmeroit la vérité de tout ». Sur cette assurance, elle m'embrassa, et me suppliant de lui pardonner son manque de confiance, elle me protesta qu'elle étoit prête à m'accompagner.

Ce dégré de confiance établi, je lui persuadai de bannir toute alarme. Je mis sa résolution à diverses épreuves, et l'évènement me convainquit qu'elle étoit bien déterminée à suivre ma fortune. Le secret assuré par sa promesse de le garder inviolablement, il ne me restoit plus d'inquiétude que relativement à l'indiscrétion de la femme de chambre. Je fis part de mes

craintes

craintes à Mlle. de Nilow, qui les dissipa en m'assurant que cette fille lui étoit trop attachée pour la trahir, et que d'ailleurs son affection pour Kudrin nous répondroit de sa discrétion. Ainsi finit une conversation dont le commencement avoit été tragique, et je reçus les vœux de l'attachement et de la fidélité d'une ame innocente et sans détour.

Mlle. de Nilow ne partit qu'à six heures. Sur le champ j'envoyai chercher Kudrin, à qui je reprochai son indiscrétion, en lui remontrant le danger où il avoit mis toute la société. Je promis cependant de ne pas révéler sa faute; mais j'exigeai de lui qu'à l'avenir il s'interdît toute confidence sur nos affaires avec sa maîtresse. En même tems, pour le mettre un peu plus à l'aise, je lui promis de m'arranger de manière qu'il pourroit l'emmener. Le pauvre malheureux, au premier mot de reproche, fut saisi d'effroi, et tomba à mes pieds me criant grace, dans l'idée où il étoit que j'allois le livrer au jugement de la société, de laquelle il n'avoit rien à attendre que la mort. Mais quand j'eus fini de parler, il se leva, me baisa la main,

et me jura une éternelle fidélité. Pour moi, je fus très-aise de m'être tiré d'un pareil embarras et d'avoir remis nos affaires sur un si bon pied.

Après le départ de Kudrin, j'allai voir M. Crustiew, qui, ayant appris le matin la visite que Mlle. de Nilow se proposoit de me faire, et me voyant sortir si tard, se mit à m'en faire la guerre. Mais sa gaîté fit bientôt place à l'étonnement, quand il apprit ce qui s'étoit passé. Il étoit persuadé, me dit-il, que je devois être né sous la plus benigne influence, et que rien ne pouvoit échouer sous de si heureux auspices. Je ris de son enthousiasme, quoique je ne pusse m'empêcher d'admirer le bonheur qui avoit écarté tant d'incidens désagréables.

Le 2, Madame de Nilow m'invita à déjeûner, et me prit à part pour me demander ce que j'avois fait à sa fille, qui étoit excessivement gaie toutes les fois qu'elle revenoit de chez moi, et qui, depuis la veille au soir, avoit toujours été en larmes. Il n'étoit pas aisé de répondre à cette question. Tout ce que je pus dire d'abord, ce fut que Mlle. de Nilow m'avoit confié une chose

qui la regardoit seule, et cela sous le sceau du secret, que je ne devois et ne pouvois violer. Madame de Nilow se mit à rire de mon excuse, fit appeler sa fille, et la pria de me relever de mon serment, afin que je pusse lui dire ce qui s'étoit passé la veille entre nous deux. La jeune personne répondit qu'elle s'en rapportoit entièrement à ma prudence, et que, si je le jugeois à propos, j'étois libre de parler même en sa présence. Je racontai alors qu'une personne, pour me faire tort dans l'esprit d'Aphanasie, l'avoit instruite que je n'étois pas de la religion grecque, et lui avoit persuadé de m'engager à l'embrasser; en conséquence elle m'avoit fait cette confidence depuis deux jours. J'avois répondu que, quoique toutes les religions fussent égales à mes yeux, je ne pouvois renoncer à la mienne; et sur son observation que mon opiniâtreté pourroit nuire à notre mariage, j'avois répliqué qu'alors nous mourrions sans reproche. Cette réponse l'avoit affligée, et nos visites avoient souffert une légère interruption. Il s'étoit présenté une nouvelle occasion d'en venir aux éclaircissemens, et, dans notre conversation, j'avois témoi-

gné à mademoiselle de Nilow mes espérances qu'à l'avenir elle auroit un peu moins de confiance pour les donneurs d'avis.

Madame de Nilow, après m'avoir patiemment écouté, blâma sa fille, de se mêler des affaires de religion, et lui dit qu'elle se flattoit qu'à l'avenir elle auroit plus de prudence. Ensuite elle se retira, et nous laissa en liberté. Je saisis cette occasion de confirmer Aphanasie dans sa résolution, et elle m'assura que je pourrois être fort tranquille par rapport à sa femme de chambre, qui désiroit aussi vivement qu'elle-même de nous voir tous en Europe. Nous terminâmes notre conversation, en nous retraçant le tableau du bonheur dont nous jouirions quand nous serions parfaitement libres. Ensuite je pris congé d'elle, et j'indiquai une assemblée générale pour le 5. De là je me rendis chez M. Stephanow, auquel on venoit d'appliquer les vésicatoires, à la suite d'un délire qui avoit duré trois jours et trois nuits.

CHAPITRE XXIII.

Le chancelier est instruit des desseins des exilés. Mesures du comte pour prévenir les suites de cette découverte.

LE 3 avril, M. Solmanow acheta vingt-deux tonneaux, et les envoya à Tsekawka. M. Kuzneczow me donna avis aussi qu'il avoit acheté une barique d'eau-de-vie pour la somme de sept cent quatre-vingts roubles, que je payai sur le champ. M. Baturin et Wynbladth, qui étoient chargés de saler du poisson, m'apprirent qu'ils en avoient préparé deux bariques, ainsi qu'une d'huile de baleine, mais qu'ils ne pouvoient se procurer plus de quatre cent cinquante livres de blé.

Le 4, M. Kuzneczow m'informa que M. Csurin étoit allé à bord pour redresser le vaisseau, qu'en conséquence ceux de nos associés qui s'étoient engagés sur ce vaisseau, se tinssent prêts à partir le 7, et que pour surveiller les opérations de M.

Csurin, il étoit résolu de se rendre lui-même à bord. J'agréai sa proposition en lui recommandant vivement de ne rien oublier pour le succès de l'affaire dont il étoit chargé, mais en même tems de se tenir prêt à revenir au premier avis; et pour rendre notre correspondance plus certaine, je le chargeai de mettre en sentinelle à Mikutka un vigoureux naturel du Kamchatka, pour lui porter mes avis et mes ordres. J'appris le soir que le gouverneur étoit indisposé.

Le 4, je remis la séance au soir, afin de lui rendre ma visite. A mon arrivée au fort, je trouvai toute la famille vivement affligée, et le gouverneur fort malade d'une violente colique. Je lui donnai un léger extrait d'aloès mêlé d'eau-de-vie, et j'eus le plaisir de le voir sur pied vers le midi. Il me remercia du secours que je lui avois donné, et me demanda une provision de la médecine qui lui avoit fait tant de bien. Je refusai de rester à dîner, et retournai chez moi; ensuite se tint la séance générale, où je rendis compte des mesures que j'avois prises pour nous assurer le vaisseau S. Pierre et S. Paul; mais je crus aussi

nécessaire d'exprimer à la société ma crainte de quelque malheur. Par cette raison, je demandai qu'aucun de nous à l'avenir n'allât dans la ville sans un compagnon, et ne hantât les lieux publics, où il s'étoit déjà élevé plusieurs querelles entre les soldats de la garnison ou les Cosaques et les exilés. J'observai que le moment de l'exécution de notre projet approchoit, et que par conséquent il étoit de la dernière importance d'éviter toute mésintelligence et d'être sur nos gardes. Je les exhortai à rester tranquilles dans leurs maisons, et toujours près des chefs que j'avois nommés, afin qu'ils pussent venir ensemble en cas de quelque accident imprévu, et se trouver toujours prêts à obéir à mes ordres. Toute la compagnie répondit unanimement qu'ils obéiroient strictement à mes ordres, et que je pouvois compter sur leur fidélité. Leur disposition me fit grand plaisir; je les remerciai de leur confiance, et je les régalai d'une grande quantité de punch, ce qui les retint chez moi jusqu'à quatre heures du matin.

Le 6, je restai chez moi toute la journée, excepté le soir, où je fis une visite au gou-

verneur. Le 7, M. Kuzneczow prit congé de nous avec dix de nos compagnons. Ce même jour, M. Baturin m'apprit qu'Ismailow, Boscarew et Zablikow lui avoient fait une foule de questions sur la nouvelle colonie, et qu'il avoit entendu Ismailow dire tout bas à Boscarew : « Nous ne tirerons rien » de lui; c'est l'ami de Samueloviez; adres- » sons-nous aux autres »; ce qui le faisoit soupçonner que ces trois hommes avoient quelque connoissance de nos projets. J'inférai de ce récit, que M. Stephanow avoit été lié avec ces trois personnes, et pouvoit les avoir informées de quelques particularités. J'allai le voir; mais il n'étoit pas en état de répondre à mes questions. Il ne me restoit plus qu'à m'adresser à M. Panow; je le chargeai de s'aboucher avec un des trois, et de sonder ses intentions, afin que je pusse prendre mes mesures.

Cette nouvelle parut agiter vivement M. Crustiew, contre son ordinaire; car c'étoit un homme de cœur et doué d'une grande fermeté d'ame. Après quelques minutes de silence, il me dit qu'il y avoit tout lieu de craindre de la part du gouvernement une découverte que nous ne pourrions évi-

ter, parce qu'Ismailow étoit parent du chancelier et possédoit sa confiance. Les fortes expressions de crainte que je remarquai dans M. Crustiew, m'obligèrent de lui demander ce qu'il pensoit du récit de Baturin. Il répondit qu'il se doutoit de quelque intrigue de femme ; qu'il étoit sûr que l'intention de M. Kuzneczow étoit d'emmener avec lui la femme du sergent Kuzmin, et que probablement il l'avoit mise dans le secret. D'un autre côté, il étoit convaincu que M. Ismailow étoit fort assidu chez la même personne, qui avoit pu lui donner quelque idée de notre projet, et que c'étoit-là la cause de ses efforts pour arriver à une entière découverte.

M. Crustiew promit de ne rien négliger pour parvenir à la vérité par le moyen de cette femme, et me conseilla en même tems d'aller chez le chancelier et d'observer sa conduite, ce qui me feroit aisément connoître si son neveu lui avoit déja parlé.

Ces mesures me parurent prudentes. Je me rendis chez le chancelier, pendant que M. Crustiew alloit aux enquêtes. A mon arrivée, le chancelier me reçut avec plus

de politesse, mais moins de cordialité qu'à l'ordinaire. Il donna des ordres pour le thé, et pendant qu'on le préparoit, la conversation tourna d'abord sur le gouvernement. Il retraça tout ce que les chefs avoient fait pour avancer mes projets, et me répéta deux fois qu'il se flattoit que mon zèle et ma conduite justifieroient leur opinion et leurs procédés. Je répliquai que j'étois vivement touché des marques de bonté que j'avois reçues, et que je ne négligerois aucune occasion favorable d'en témoigner ma reconnoissance. Après un moment de silence, le chancelier me demanda quelle étoit la nature de mes liaisons avec Kuzneczow. Je répondis que ce galant homme m'ayant rendu des services essentiels à mon arrivée au Kamchatka, tems où j'étois dans la plus affreuse misère, j'avois cru de mon devoir de reconnoître ses bons offices, maintenant que j'étois plus à mon aise. Il répliqua qu'il aimoit à croire que mes motifs étoient tels que je les exprimois, mais qu'il ne pouvoit s'empêcher d'observer qu'on faisoit dans la ville diverses réflexions sur notre intimité, sur-tout depuis qu'on avoit vu M.

Kuzneczow assister ouvertement les exilés, un mousquet à la main, dans le tems de leur dispute avec les soldats et les Cosaques, relativement à M. Stephanow.

Cette ouverture ne me permit pas de douter que M. Ismailow n'eût fait part de ses soupçons, ou peut-être de ses découvertes, à son oncle, ce qui me détermina à frapper un coup décisif. Je voyois clairement, lui dis-je, d'où lui venoient les préventions contre M. Kuzneczow. Je lui appris que mon ami et son neveu aimoient la même femme ; je nommai la sœur du sergent Kuzmin, et j'observai que la jalousie pouvoit fort bien avoir suggéré cet expédient à son neveu, dans la vue de faire tort à son rival. Je l'assurai que, par rapport à moi-même, je m'estimois heureux de l'occasion qui s'offroit de lui découvrir mes sentimens comme à mon bienfaiteur. Je remarquai que si l'on ne pouvoit faire de reproches à M. Kuzneczow de fréquenter une femme de cette condition, une telle compagnie convenoit peu au rang distingué de son neveu. Ce qui m'avoit le plus mortifié dans cette affaire, étoit d'apprendre que l'intention de M. Ismai-

low étoit d'épouser cette fille, ce qui m'avoit fait engager M. Kuzneczow de lui persuader de faire avec lui le voyage d'Ochozk, où ils devoient se marier. Je finis en disant que je lui aurois caché cette preuve de mon attachement à sa personne, si je n'avois pas eu raison de craindre que le silence dans ce moment diminuât son amitié pour moi.

Le chancelier m'écouta attentivement, garda un moment le silence, puis m'embrassa en disant que si je ne fusse venu, il eût pris un parti extrême. Il m'apprit alors que son neveu n'avoit cessé de lui répéter, depuis quelques jours, qu'il étoit certain que Kuzneczow et moi étions résolus à fuir du Kamchatka, et à emmener quelques femmes avec nous, ajoutant qu'il étoit bien instruit, et qu'il vouloit approfondir le complot par de nouvelles enquêtes. D'après les observations réitérées de son neveu, il s'étoit décidé à envoyer chercher M. Stephanow pour l'examiner; mais qu'il regardoit mon arrivée comme un incident heureux, puisqu'il lui avoit épargné la confusion de témoigner des soupçons sur ma sincérité. Mon récit venoit de lui ouvrir les yeux,

et de le convaincre de la nécessité de surveiller la conduite de son neveu.

Voyant nos affaires en si bon train, je le priai de s'informer du capitaine Csurin, s'il étoit vrai que Kuzneczow fût dans l'intention de partir avec lui pour Ochozk, et s'il avoit arrêté une place pour une dame.

Sur le champ le chancelier envoya chercher Csurin, et après avoir entendu de sa bouche la confirmation de ce que j'avois dit, il me promit une entière satisfaction de la part de son neveu.

Je me trouvai extrêmement heureux d'avoir remédié à des maux qui d'abord paroissoient désespérés, et je repris en hâte le chemin de mon logis, où je trouvai M. Crustiew dans la plus cruelle perplexité. Il ne put contenir son dépit en me voyant rire, et commença par m'apprendre qu'il étoit certain que le chancelier avoit reçu des informations contre nous, et qu'il étoit maintenant occupé du soin de les découvrir au gouvernement. La sœur de Kuzmin l'avoit prévenu que M. Ismailow avoit, sous sa fenêtre, entendu la conversation dans laquelle M. Kuznec-

zow lui avoit promis de l'épouser, si elle consentoit à le suivre en Europe, observant que le voyage pourroit être long, mais qu'il l'en dédommageroit par son amour et sa fidélité. Sur cette proposition, elle lui avoit demandé comment il croyoit pouvoir partir pour l'Europe, et Kuzneczow lui avoit répondu qu'on ne devoit avoir aucune inquiétude sur le succès d'une entreprise conduite par un chef comme moi. Elle protestoit que M. Kuzneczow n'en avoit pas dit davantage; mais après son départ, Ismailow étoit entré, l'avoit insultée et étoit sorti brusquement, menaçant d'envoyer Kuzneczow aux mines. M. Crustiew ajouta qu'elle avoit évité d'en parler à son amant, dans la crainte d'une querelle.

D'après tous ces détails, je priai mon ami d'aller sur le champ trouver cette fille, et de lui faire sa leçon; c'étoit afin qu'en cas que le chancelier l'envoyât chercher, elle eût à lui dire que M. Kuzneczow lui avoit proposé et avoit obtenu d'elle de l'emmener à Ochozk, où ils devoient se marier, et que je lui avois promis une dot de mille roubles, pourvu qu'elle partît et évitât les visites de M. Ismailow. M. Crustiew resta

immobile d'étonnement, et me demanda si je le croyois hors de sens. Je vis qu'il ne me comprenoit pas; mais le récit que je lui fis de ma conversation avec le chancelier, le mit au fait, et il se hâta d'exécuter ma commission. De mon côté, comme M. Kuzneczow n'étoit pas encore parti, je l'envoyai chercher, et lui donnai les mêmes instructions, dans le cas où le chancelier lui feroit quelques questions. Ces mesures prises, je me trouvai plus à l'aise, et j'allai me coucher fort tard, car il m'avoit été impossible de prendre du repos pendant que j'étois en proie à tant d'inquiétudes.

Le 8, j'appris que le chancelier avoit examiné séparément Kuzneczow et la sœur de Kuzmin, et au point du jour envoyé son neveu à Verchney Ostrogg, avec ordre de ne pas revenir à Bolsharetz sans son consentement. Dans la soirée, le chancelier vint me voir, me fit mille excuses de ses soupçons, et me pressa d'accepter la dot que j'avois promise. Je refusai, en le priant de regarder mon refus comme une preuve de sa confiance en mes bonnes intentions.

Le 9, M. Kuznecnow m'informa de son départ, et m'assura que je pouvois compter sur M. Csurin. Cette nouvelle me donna quelque consolation ; car, quoique le chancelier parût réconcilié, je ne pouvois plus me flatter d'avoir sa confiance. Je savois que son caractère soupçonneux ne lui permettroit pas de bannir de son esprit l'aventure de son neveu ; et comme les plus légers indices pouvoient ranimer ses soupçons, je crus à propos de tenir tout mon monde constamment assemblé. En même tems, dans la vue de me précautionner contre toute surprise, j'engageai Aphanasie à surveiller sérieusement tout ce qui se passeroit dans la maison de son père, surtout quand le chancelier seroit présent.

Le même jour, j'assemblai mes compagnons, auxquels je rendis compte de tout ce qui s'étoit passé entre le chancelier et moi, et je leur déclarai que, malgré la sagesse de toutes nos mesures, j'étois moralement sûr qu'elles seroient sans effet, ayant tout lieu de penser que nous serions découverts avant le départ du vaisseau. En conséquence de cette perspective décourageante, je leur proposai un autre plan.

On

On m'assura que l'on agréeroit unanimement toutes les mesures que je jugerois convenables, que je n'avois qu'à donner mes ordres, et qu'on les suivroit aveuglément. Flatté d'une confiance si honorable, je leur représentai qu'il nous seroit impossible de résister à la force que le gouvernement pourroit employer contre nous, si nous restions près de la ville; qu'en conséquence, au premier avis que nous sommes découverts, il faudroit nous retirer sur le bord de la mer, où nous pourrions nous défendre à la faveur des retranchemens d'un fanal pourvu de quatre pièces de canon, qui suffiroient pour tenir les assaillans à distance; qu'en même-tems, pouvant compter sur M. Csurin, je le préviendrois d'amener son vaisseau hors de la baie, en le tenant à travers la glace, et que je ne désespérois pas de mettre mon projet à exécution dans huit jours.

La compagnie répondit que cette mesure étoit salutaire, et que l'exécution en étoit indispensable. En conséquence, je dressai des instructions pour M. Kuznec-zow, que je lui fis tenir par M. Sibaew; en même tems je chargeai M. Panow de

distribuer de l'argent à plusieurs de nos associés, pour acheter de la poudre dans toutes les boutiques, et, s'il étoit possible, au grand magasin ; car je savois que le canon de la redoute du fanal étoit bien pourvu de boulets et de mitraille, mais qu'il y avoit à peine assez de poudre pour tirer six coups. Je passai le reste du jour avec M. Crustiew, et nous conférâmes sur les moyens nécessaires à adopter dans les circonstances où nous nous trouvions.

CHAPITRE XXIV.

Différentes mesures relatives au projet d'évasion des exilés. Ils sont découverts par le gouvernement.

LE 10, j'appris de M. Baturin que Boscarew et Zablikow avoient écrit à Stephanow une lettre qui lui avoit été remise par une femme Kamchatdale. Sur le champ j'en fis avertir M. Panow, qui se chargea de surveiller son parent. Il s'y rendit sans délai, et revint avec la lettre que cette femme venoit de lui remettre, et m'apprit qu'après l'avoir lue, Stephanow s'étoit écrié : « Je suis le misérable auquel on doit » attribuer tous les malheurs qui menacent » mes amis ». Ensuite il avoit conjuré son parent de me porter la lettre, et de me prier en son nom de nous défaire de ces deux hommes, afin de mettre notre secret à couvert; car il avouoit leur en avoir révélé la plus grande partie. Voici quelle étoit la teneur de la lettre.

« Le traitement que vous avez éprouvé
» de l'indigne chef que vous avez choisi,
» a excité notre compassion. Nous savons
» que votre maladie est réelle, et que
» vous êtes prisonnier; nous saisissons
» cette occasion de vous assurer que nous
» sommes prêts à vous délivrer, et que
» vous pouvez compter sur notre déter-
» mination à sacrifier nos vies pour y réus-
» sir. Le serment par lequel nous nous
» sommes liés à votre égard, nous a em-
» pêchés de trahir votre abominable chef;
» d'ailleurs nous ne voudrions jamais être
» les auteurs de la mort de tant de braves
» gens réunis dans votre association. Si
» votre vie est en sûreté, faites-nous-en
» assurer, et informez-nous à quelle heure
» nous pourrions entrer dans votre pri-
» son sans être découverts; mais si vous
» croyez utile à nos intérêts de vous dé-
» livrer de votre tyran, faites-nous con-
» noître vos intentions, et sa mort est
» certaine. N'oubliez pas l'engagement que
» vous avez pris, et comptez sur notre
» fidélité ».

Signé Boscarew et Zablicow.

Je lus cette lettre en présence de quel-

ques-uns de nos associés, que cette lecture jeta dans une grande consternation. Quelques-uns vouloient sortir pour aller joindre ces deux braves, leur chercher querelle et s'en défaire. M. Panow étoit du même avois. Pour moi, je déclarai que je ne pouvois sans regret consentir à la mort de deux jeunes gens si déterminés, sur-tout ayant quelque raison de croire qu'ils pourroient nous être utiles. Dans cette idée, je proposai que M. Panow persuadât à son parent de leur envoyer une réponse que je dicterois, bien sûr que par ce moyen je les engagerois dans notre parti, pourvu que M. Stephanow consentît à nous aider. M. Panow répondit pour lui, et je dressai la minute suivante.

« La vue de mon écriture vous convaincra » que ma maladie est réelle. J'ai gardé » le lit depuis que je vous ai vus. Je vous » remercie, mes amis, du secours que » vous m'offrez, quoiqu'il soit inutile; » car je puis vous assurer qu'à présent » toute ma consolation est de reconnoître » combien je me suis mal conduit envers » notre chef. Vous le haïssez, parce que » je vous l'ai dépeint comme un homme

» digne de haine ; mais je vous conjure ,
» au nom du serment que nous avons prêté,
» de ne point aggraver mes remords en
» faisant la moindre tentative contre ce
» digne et respectable chef. Je le regardois
» comme mon ennemi ; j'ai agi en con-
» séquence , j'ai même cherché sa mort.
» Sans doute vous en avez conclu qu'il avoit
» voulu en tirer vengeance ; au contraire ,
» il s'est déclaré mon protecteur , et a
» sauvé ma vie au risque de perdre la
» sienne. C'est à lui que je dois mon sa-
» lut , et je vous supplie de le respecter
» autant que votre ami. Je vous écris cette
» lettre pour prévenir les conséquences de
» votre impétuosité. Venez promptement
» me voir , pour que je vous donne des
» idées de ma situation. Vous pouvez ve-
» nir en toute liberté, et je me flatte qu'au
» moyen de cette entrevue, je vous ren-
» drai un service essentiel , en vous pro-
» curant la connoissance d'un homme avec
» qui vous pourrez vous lier ».

Cette réponse étant approuvée, M. Panow la porta à son parent, qui la copia et la renvoya par le messager qui lui avoit apporté la lettre. Vers les onze heures du

soir, M. Panow me pria de me rendre chez son parent, qui désiroit me présenter MM. Boscarew et Zablicow avec six autres associés. A mon arrivée, M. Stephanow me pria d'approcher de son lit, prit ma main et la baisa. Il commença à récapituler toutes ses fautes, fit l'énumération des marques de bonté et de confiance qu'il avoit reçues de moi, et finit par implorer son pardon ; après quoi, sans me donner le tems de répondre, il me présenta MM. Boscarev et Zablicow avec leurs compagnons, assurant qu'ils désiroient entrer dans notre association, et qu'il pouvoit répondre de leur fidélité et de leur attachement. Sur cette offre, je demandai à ces messieurs s'ils étoient fermement résolus d'entrer dans notre société sans être informés de nos projets et de nos mesures. Ils répondirent qu'on les avoit informés de tout, et que, d'après la connoissance de nos motifs, ils étoient déterminés à me regarder comme leur chef. Après cette courte explication, je les prévins que je les attendrois à trois heures du matin, pour procéder à leur réception. Mais sur leur prière qu'il leur fût permis de rester

désormais avec nous, je consentis à ce qu'ils passassent toute la nuit; car ils allèrent jusqu'à protester qu'ils ne quitteroient point notre demeure qu'ils ne fussent admis dans notre société.

Le 11, j'allai voir le gouverneur, qui me parut rêveur; et comme il étoit de la dernière conséquence pour moi de savoir quelle en pouvoit être la raison, je la lui demandai. Il me répondit qu'il croyoit que le chancelier avoit perdu l'esprit; qu'il lui avoit entendu parler d'une entreprise chimérique. Le fou, continua-t-il, se persuade que vous êtes dans l'intention de vous échapper, et m'a si fort tourmenté, qu'il m'a donné de l'humeur et m'a forcé de l'envoyer promener. Il a même osé accuser ma fille d'être du complot. Je répartis en riant, que je connoissois la foiblesse du chancelier; que tout digne homme qu'il étoit, il s'étoit laissé mener par son neveu Ismailow, jaloux de mon bonheur, et ennemi personnel de mon ami Kuzneczow. J'appris au gouverneur que ce neveu avoit forgé une fable qui avoit tourné la tête au chancelier, et je lui racontai tout ce qui s'étoit passé. Mon récit mit le gouverneur de belle humeur.

Il envoya chercher le chancelier, qui fut surpris de me trouver assis à côté du gouverneur. Ce dernier ouvrit la conversation en lui apprenant qu'il m'avoit informé de ses soupçons, et que, de mon côté, je lui avois fait part de tout ce qui s'étoit passé entre nous. Le chancelier, sans paroître faire beaucoup d'attention à tout cela, me dit nettement que j'étois coupable, et qu'il se repentoit de l'indulgence qu'il m'avoit témoignée; mais que puisqu'il étoit assez heureux pour me rencontrer dans une place de sûreté, il alloit administrer ses preuves, et qu'il ne doutoit pas qu'elles ne fussent suffisantes pour déterminer le gouverneur à m'envoyer en prison. A ces mots, il tira de sa poche une lettre de son neveu, qui contenoit une confirmation de sa première accusation, et un appel à MM. Boscarew et Zablikow. Après cette lecture, il demanda au gouverneur s'il avoit raison ou non de m'accuser. Le gouverneur parut hésiter; mais je saisis le moment pour proposer d'envoyer chercher les deux témoins, promettant de m'avouer coupable, s'ils pouvoient me prouver la moindre faute. A l'appui de ma proposition,

j'observai qu'il savoit bien que Stephanow étoit mon ennemi mortel, que Boscarew et Zablikow étoient ses intimes amis, et qu'en conséquence on n'avoit point à craindre qu'ils déposassent en ma faveur. Je demandai en outre au gouverneur qu'il me fût permis de me retirer dans son cabinet pendant leur examen.

Cette offre fut agréée par le gouverneur, et le chancelier fut enragé de se voir braver à ce point. Il insista donc pour qu'on les allât chercher sur le champ; et comme j'avois dit qu'ils étoient chez Stephanow, l'exprès y fut envoyé directement. En même tems je pris la liberté de faire la guerre au chancelier sur sa grande découverte. Mais le gouverneur protesta que si ces alarmes se trouvoient sans fondement, il romproit avec lui sans retour.

Enfin les deux témoins furent annoncés, et je me retirai. Le chancelier leur montra la lettre. Ils répondirent qu'ils en connoissoient parfaitement bien l'écriture, mais qu'ils en ignoroient absolument le sujet, et n'avoient pas la moindre idée d'aucun complot. Ils observèrent qu'ils étoient, à la vérité, intimement liés avec M. Stepha-

now, qui s'étoit plaint à eux de moi; qu'en conséquence de ces plaintes, ils s'étoient déclarés mes ennemis, et avoient cherché les occasions d'avoir une querelle avec moi, mais que leur inimitié avoit été personnelle. Ils se ressouvenoient fort bien, ajoutèrent-ils, que, quelques jours auparavant, M. Ismailow leur avoit conté une histoire faite par lui-même, et les avoit égarés au point de les mettre dans le cas de m'insulter, dans la vue de me nuire. Mais depuis qu'ils étoient convaincus que son récit n'avoit pas un mot de vrai, ils avoient renoncé à tout projet de vengeance et étoient mortifiés de se trouver embarqués dans une pareille affaire; mais ils ne pouvoient dissimuler qu'ils étoient déterminés à en demander tôt ou tard raison à M. Ismailow.

Après cette déclaration, le gouverneur congédia poliment MM. Boscarew et Zablikow, en les priant de conserver pour mo les mêmes sentimens d'estime et d'amitié. Ensuite il me fit sortir de son cabinet, pour être témoin de la confusion du chancelier, qui osoit à peine lever les yeux sur moi. Je ne manquai pas cependant de faire tous mes efforts pour regagner sa confiance, et

à force d'instances, je l'amenai enfin à parler. Il se justifia en rejetant le blâme sur la malice de son neveu, contre lequel il fit quelques imprécations, et s'excusa de son mieux auprès du gouverneur, qui lui fit entendre qu'il n'appprouvoit pas de pareilles libertés. Ainsi le soin de les concilier roula sur moi, et j'y réussis moyennant quelques verres d'eau-de-vie.

Cette affaire terminée, j'allai trouver madame de Nilow et sa fille, qui me reçurent à bras ouverts. Mon récit les étonna et les alarma d'abord; mais le succès du dénouement fut satisfaisnt pour tous, et sur-tout pour Aphanasie, que le commencement avoit mis fort mal à son aise. Je pris congé d'elle, et bénis l'heureuse chance qui m'avoit fourni les moyens de faire entrer dans mon parti deux témoins si dangereux, que leur parfaite connoissance de tous nos desseins avoient rendus les arbitres de notre destinée.

CHAPITRE XXV.

Mesures que prend le gouvernement du Kamckatka, en conséquence de la découverte des plans du comte, pour mettre les exilés en liberté.

Après dîner, la réception de MM. Boscarew et Zablikow eut lieu, après quoi je racontai à mes compagnons les dangers que j'avois courus, et je remerciai publiquement nos deux associés du service signalé qu'ils venoient de nous rendre.

Nous passâmes la soirée ensemble, et je ne quittai la compagnie qu'à la nouvelle de l'arrivée du chancelier, qui venoit completter notre réconciliation. Je lui représentai fortement l'absurdité de sa conduite, et l'assurai que, quoique j'eusse fait tout mon possible pour le réconcilier avec le gouverneur, il ne devoit point attribuer ce procédé à aucune insensibilité de ma part, mais au désir de voir l'harmonie se soutenir entre les chefs. J'observai qu'il auroit dû se défier des insinuations de son neveu, après sa première trame, et la fausseté dont

il s'étoit trouvé coupable. Je finis en lui disant que je voulois bien encore oublier ce second affront, mais que, s'il se laissoit égarer à ce point une troisième fois, je me ferois un devoir d'en tirer vengeance. Il me protesta qu'à l'avenir il agiroit à mon égard avec la plus grande franchise, et nous nous séparâmes bons amis.

Le 12, je reçus une lettre de M. Kuzneczow; il m'apprenoit que M. Csurin préparoit son vaisseau, mais qu'il seroit impossible de rompre la glace avant un mois; qu'il repondoit de la prise de la redoute, dont le feu protégeroit le vaisseau, pendant que le navire favoriseroit les approches de la redoute; que M. Csurin étoit décidé à partager notre sort, et que sa maîtresse étoit avec lui. Enfin, il terminoit sa lettre en me priant de faciliter à sa maîtresse les moyens de le joindre. L'amitié et l'attachement de M. Kuzneczow lui donnoient des droits sacrés à ma reconnoissance. Je chargeai Sibaew, qui m'avoit apporté la lettre, d'envoyer la Kuzmika à Csekawka par un de nos bateaux.

Après-diner, je fus saisi d'un violent accès de colique, suivi d'une fièvre qui dura,

sans avoir de caractère marqué les 13, 14, 15 et 16, pendant lequel tems Aphanasie vint me voir, s'assit à côté de mon lit, et ne souffrit pas que je fusse servi par un autre que par elle.

Le 20, je fus en état de me lever. Madame de Nilow, instruite par sa fille, de mon rétablissement, vint avec ses autres enfans pour m'en féliciter. Après leur départ, M. Crustiew m'apprit que tous nos arrangemens étoient en bon état, et que la tranquillité qui paroissoit régner par-tout, annonçoit que nous n'avions rien à craindre.

Il ne tarda pas à reconnoître qu'il s'étoit trompé. Le 21, il vint me faire part des soupçons qu'il avoit, que le chancelier, de concert avec l'hetman, méditoit notre perte. Deux jours avant, l'hetman avoit été à Verchney-Ostrogg; il y avoit tout lieu de croire que la mort de Levantiew étoit le motif de ce voyage, parce que Boscarew et Zablikow avoient reçu une lettre d'Ismailow, qui, les croyant encore ses amis, les informoit de la découverte d'un assassinat commis par mes ordres. La lettre qu'il me montra ne me permit pas de douter qu'on ne se proposât de nous attaquer à force

ouverte. Plus je réfléchis sur cette affaire, plus notre situation me parut critique ; et comme j'étois encore trop foible pour rester long-tems levé, je chargeai M. Crustiew d'admettre dans notre société les deux exilés, compagnons de M. Ivaskin. Cela fut fait le même jour, et ils furent si touchés de cette marque de confiance, qu'ils me remercièrent à genoux d'une faveur, disoient-ils, qui leur fournissoit l'occasion de se venger de l'injuste gouvernement qui les avoit opprimés, ou de mourir dans cette noble entreprise.

La 22, je rassemblai toute ma société, et je fis distribuer à chacun de nous des armes et des munitions, afin de n'être pas pris au dépourvu, dans le cas où nos maisons seroient investies ; et comme il y avoit tout lieu de craindre une attaque pendant la nuit, je donnai un ordre pour faire monter la garde et faire patrouille.

Le 23, Aphanasie vint me voir à la dérobée. Elle m'apprit que sa mère étoit en larmes, et que son père lui avoit parlé de manière à lui faire craindre qu'il n'eût quelque soupçon. Elle m'exprima les alarmes où elle étoit de ne pouvoir plus me re-

voir, mais promit d'envoyer sa femme de chambre, et me supplia, à tout évènement, si j'étois contraint d'employer la force, de ménager la vie de son père, et de ne point hazarder la mienne. Je serrai tendrement dans mes bras cette aimable fille, et la remerciai de l'intérêt qu'elle prenoit à ma conservation, et vu l'importance qu'il y avoit à ce que son absence ne fût pas découverte, je la pressai de s'en retourner et de se reposer du succès sur la fortune. Avant son départ, je lui recommandai de surveiller son père, et de m'envoyer un ruban rouge, dans le cas où le gouvernement se détermineroit à m'arrêter ou à m'attaquer, et en second lieu, qu'au moment de l'alarme elle ouvriroit le volet de sa fenêtre qui avoit vue sur le jardin. Elle promit de se conformer à mes instructions, et confirma ses promesses par ses vœux et par ses larmes.

Aussi-tôt qu'elle fut partie, je crus à propos de préparer une perche pour élever un fanal, et je fis avertir mes compagnons que cette lumière seroit le signal de ralliement.

Le 24, je fis rompre un pont qui avoit

été jeté sur une ravine qui nous séparoit de la ville, et en sa place, mettre une seule planche, sur laquelle il ne pouvoit passer plus d'une personne à la fois. A trois heures de l'après-midi, M. Crustiew m'apprit que l'hetman étoit de retour avec Ismailow. Cette nouvelle m'indiquoit suffisamment les mesures que j'avois à prendre; mais pour être plus surs, nous envoyâmes dix de nos associés à la découverte. Ils ne revinrent que le soir, et rapportèrent que l'hetman avoit eu une longue conférence avec le chancelier, et que vers les cinq heures du soir ils s'étoient rendus tous les deux chez le gouverneur, accompagnés d'Ismailow et d'un chef Kamchatdal. Sur ce rapport, nous doublâmes la garde et la patrouille, et toute la société se tint sous les armes.

Le 25 au matin, la femme de chambre d'Aphanasie m'apporta un ruban rouge, elle ajouta de prendre bien garde de venir au fort, que sa maîtresse et madame de Nilow étoient en larmes, parce que le gouverneur les avoit traitées avec la plus grande dureté, et qu'il avoit même été jusqu'à frapper sa femme. A dix heures,

le gouverneur m'envoya un sergent pour m'inviter à déjeûner; je répondis que n'étant pas bien rétabli, il m'étoit impossible de me rendre à son invitation, mais que j'espérois avoir cet honneur le lendemain. Le sergent répondit qu'il me conseilloit d'y venir de bonne grace, si je ne voulois y être conduit par force. Je lui répliquai en deux mots, qu'il se mêlât de ses affaires et rapportât ma réponse, et en même tems je l'avertis d'aller à confesse avant de venir me faire un pareil message.

A midi, l'hetman arriva. Je le reçus poliment. Il me dit qu'il venoit de la part du gouverneur, pour me déterminer à venir au fort. Il ne s'agissoit, me dit-il en confidence, que de dissiper une idée absurde du chancelier, ce qui ne me seroit pas difficile, et en conséquence je ne devois faire aucune difficulté de l'accompagner. Mais sur mon refus, il s'emporta, et me menaça de m'y faire traîner par ses Cosaques. Je ris de ses menaces, ce qui ne contribua guère à l'appaiser. Il appela ses Cosaques. Je sifflai; cinq de mes compagnons parurent, et désarmèrent l'hetman et ses deux Cosaques,

auxquels je déclarai qu'ils étoient mes prisonniers.

Ce coup frappé, l'hetman me demanda la permission d'écrire au gouverneur, et je consentis à faire tenir sa lettre, à condition qu'il m'en laisseroit prendre lecture. J'en envoyai une de mon côté, par laquelle je représentois au gouverneur que le complot du chancelier, qui m'étoit bien connu, m'avoit obligé à cette démarche. Je le priois de ne pas la regarder comme une tentative faite pour exciter une insurrection, puisqu'il dépendoit de son excellence de me permettre de partir pour Lopattka.

A cinq heures, le gouverneur m'envoya dire que si je ne mettois pas l'hetman en liberté, je payerois de ma tête cet excès d'insolence; que le lendemain on me feroit mon procès en pleine assemblée; que si j'étois trouvé innocent, il auroit soin de me faire faire satisfaction par le chancelier; mais que dans le cas où j'aurois quelque chose à me reprocher, il me conseilloit de me rendre et de recourir à la clémence du trône.

Je répondis par écrit, que, si j'étois seul intéresssé, je n'hésiterois pas un moment à

paroître devant lui; mais qu'en ma qualité de chef de parti, reconnu pour tel par ses propres ordres, je ne pouvois agir sans prendre conseil de mes compagnons, et comme il étoit tard, je me proposois de les consulter le lendemain matin. J'ajoutai que ma conduite ultérieure et la liberté de l'hetman dépendroient de sa décision.

A neuf heures, j'envoyai un détachement de six associés se saisir du chancelier; mais il se garda bien de sortir du fort. Ils m'amenèrent pourtant son neveu Ismailow, son secrétaire Szudeikin et le Taiou, qu'ils comptoient faire déposer contre moi.

Le 26, je reçus deux rubans rouges d'Aphanasie, et j'appris d'un de nos associés, que le gouverneur avoit tenu un conseil où personne n'avoit pu rendre raison de la disparition d'Ismailow et du Taiou; là dessus, il s'étoit répandu en reproches contre le chancelier, et l'avoit menacé de lui faire sentir les effets de son courroux, en l'appelant un traître, qui prenoit plaisir à exciter des troubles, et enfin qu'on étoit persuadé qu'Ismailow et le Taiou n'avoient disparu que par l'impossibilité de soutenir leur accusation.

A onze heures, on vint me dire que le gouverneur paroissoit convaincu de mon innocence, et consentoit que la société gardât l'hetman comme ôtage; mais que pour observer les formes, il alloit envoyer quatre soldats, auxquels il me prioit de me rendre. Je répondis que je comptois sur sa parole d'honneur; que j'allois faire tout mon possible pour déterminer mes amis à consentir à mon départ, et que je ne doutois pas qu'ils n'y donnassent les mains en gardant l'hetman pour ôtage.

Immédiatement après, je reçus une lettre d'Aphanasie, qui me conjuroit de venir trouver le gouverneur, et m'assuroit que son père étoit mieux disposé que jamais en ma faveur. Je pouvois compter sur l'attachement et la sincérité de cette jeune personne, et sa lettre m'eût décidé, si je n'eusse remarqué quelques rognures de ruban rouge qui m'apprenoient ce que j'avois à faire. En conséquence, je donnai ordre à MM. Baturin, Wynbladth et Panow, de se mettre à la tête de leurs divisions, tout prêts à agir, car je m'attendois à être attaqué pendant la nuit, d'après la nouvelle que j'avois reçue que les soldats

de la garnison et les Cosaques de la ville préparoient leurs armes. Notre nombre étoit de cinquante-sept personnes ; mais M. Crustiew avoit eu la précaution d'envoyer à M. Kuzneczow l'ordre de revenir avec sa troupe, et les attendoit à l'entrée de la nuit. Pour ne point être pris par surprise, je formai trois divisions, qui se postèrent autour de ma maison, pendant que la quatrième se tenoit dans l'intérieur.

CHAPITRE XXVI.

Le gouverneur envoie des troupes pour se saisir du comte. Les exilés s'y opposent, et leur bravoure, leur habileté militaire, secondées par d'heureux évèmens, les rendent maîtres du fort. Le gouverneur est tué dans l'attaque.

A 5 heures du soir, un caporal et quatre grenadiers s'arrêtèrent à ma porte, et me sommèrent de l'ouvrir par ordre de l'impératrice. Je lui répondis en plaisantant qu'il mentoit, et que son impératrice n'avoit pu jamais honorer un drôle comme lui de ses ordres. Mais j'ajoutai que s'il vouloit se conduire poliment, nous pourrions nous arranger à l'amiable. Le gouverneur, répliqua-t-il, l'avoit prévenu que j'avois promis de le suivre, et d'après cela, il étoit disposé à faire tout ce qui pourroit me convenir. Je lui proposai d'entrer seul pour boire un coup avec moi, et prendre quelques papiers qu'il falloit présenter au gouverneur. Il y consentit; mais à peine

fut-il entré, qu'il vit quatre pistolets dirigés sur son sein, avec menace de le tuer s'il ouvroit la bouche. Après l'avoir conduit dans ma chambre, je le questionnai sur tout ce qu'il nous étoit important de savoir; ensuite je lui ordonnai d'appeler ses soldats un à un, chacun par son nom, et de les faire entrer pour boire un coup. Il obéit, et de cette manière je me rendis maître du détachement, dont je m'assurai en le faisant lier et conduire dans la cave.

A neuf heures, on m'apprit qu'on avoit remarqué un détachement qui étoit en marche du côté de la ravine. Je me mis à la tête de celui de M. Wynbladth, et m'avançant vers eux, je leur criai de ne pas passer outre. Ils répondirent par plusieurs coups de mousquet; de mon côté, j'ordonnai aux miens de faire feu sur les plus avancés : trois périrent, et le reste du détachement resta immobile et tomba la face collée contre terre. Je remarquai pourtant que l'officier avoit dépêché un homme vers la forteresse, sans doute dans l'intention de demander du secours. J'envoyai à la découverte; on n'apperçut rien que vers les onze heures, où j'appris qu'un corps

de troupes marchoit pour surprendre notre arrière garde, et que le bruit qu'il faisoit donnoit lieu de penser qu'il avoit du canon. Je donnai ordre à M. Wynbladth de tenir en respect le détachement à la ravine; et après m'être fait joindre par la division du centre, je m'avançai vers l'ennemi. Avant de le joindre, j'apperçus M. Stephanow, qui, pouvant à peine marcher, venoit avec ses armes, et n'eut que le tems de me dire qu'il venoit vivre ou mourir avec moi. Cette résolution lui assura mon estime; car, quoique le pauvre homme pût à peine se porter, il fit tout ce qui étoit en lui pour encourager nos associés.

Arrivés à la distance de cinquante pas, l'officier commandant nous cria de nous rendre, nous menaçant, en cas de refus, de ne pas nous épargner. Je lui répliquai qu'il étoit bon, avant tout, de savoir à quelles conditions, et lui de son côté me demanda quelles étoient les miennes. Notre conférence nous mena jusqu'à quinze pas de l'ennemi; nous fîmes feu de cette distance, et nos adversaires furent si découragés de la première décharge, qu'ils laissèrent leur

canon et s'enfuirent précipitamment du côté du bois ; en quoi l'officier fit une faute bien grave, car, s'il se fût retiré vers le fort, nous n'aurions jamais pu le prendre. Cette faute me donna de l'espérance. Il ne me fallut qu'un quart d'heure pour rassembler tout mon monde. Je me servis de l'artillerie pour tirer sur le détachement posté derrière la ravine, et mon feu, quoiqu'en l'air, les empêcha de se lever, de manière que je pus sans obstacle approcher du fort. La sentinelle nous voyant venir avec du canon, nous prit pour le détachement, et nous demanda si nous amenions les prisonniers. Un des nôtres lui répondit affirmativement : sur cette réponse, la sentinelle se démena pour baisser le pont-levis ; alors nous entrâmes avec résolution, et ne trouvant que douze hommes de garde, nous les eûmes bientôt dépêchés. Pendant qu'une partie de nos amis montoit pour dégager les casemâtes, je fis lever le pont-levis, et j'y mis une garde. Ces précautions prises, entendant tirer dans la cour, et voyant mes camarades attacher le pétard pour forcer les portes intérieures, je me hazardai à passer par une fenêtre qui se trouvoit ouverte. En

me voyant, madame de Nilow et ses enfans implorèrent ma protection, et me conjurèrent de leur conserver un époux et un père. Je courus à l'appartement du gouverneur, et le conjurai de se rendre dans la chambre de ses enfans, pour conserver sa vie ; mais il me répondit qu'il vouloit auparavant prendre la mienne, et soudain me tira un coup de pistolet qui me blessa.

Je désirois néanmoins lui sauver la vie, et je continuai de lui représenter que toute résistance seroit inutile, et qu'il devoit se retirer. Sa femme et ses enfans tombèrent à ses genoux ; mais en vain : il s'élança sur moi, me saisit à la gorge, et ne me laissa d'autre alternative que celle de périr ou de lui passer mon épée à travers le corps. Dans cet instant, le pétard fit son explosion et brisa la porte extérieure. La seconde étoit ouverte, et j'apperçus M. Panow à la tête d'un parti. Il pressa le gouverneur de me lâcher ; mais n'obtenant rien, il me mit en liberté en lui faisant sauter la cervelle.

A ce funeste coup, madame de Nilow tomba à mes pieds, ses filles s'évanouirent, et toute ma force d'ame fut prête à m'aban-

donner. J'allois perdre connoissance, lorsque M. Panow m'obligea de quitter l'appartement, et m'assura qu'il auroit soin de madame de Nilow et de toute sa famille. Il me pressa d'aller rejoindre une partie de nos amis qui se battoient encore. Je descendis dans la cour ; un nouveau spectacle frappa mes yeux : elle étoit couverte de morts et de blessés, dont quelques-uns m'apprirent que nos compagnons étoient occupés à forcer un souterrain où plusieurs soldats s'étoient réfugiés. Je me hâtai de sauver la vie de ces malheureux, et dirigeai mes pas vers le bastion sous lequel étoit la casemate, quand tout à coup nous entendîmes un coup de fusil, et le cri qui annonçoit les ennemis. Ce coup fut suivi de décharges régulières, ce qui nous convainquit qu'elles ne pouvoient venir de nos amis qui se trouvoient dispersés. Nous courûmes donc à notre sentinelle, qui ne cessoit de crier: L'ennemi. Arrivés à lui, de la palissade nous apperçûmes un nombreux détachement de Cosaques qui se disposoient à l'assaut. En conséquence, je détachai M. Wynbladth avec ordre de ramasser tous nos amis, et de ne laisser qu'une garde de

quatre hommes pour veiller sur les soldats de la casemate. Nous fûmes fort heureux que les échelles des Cosaques se trouvassent trop courtes, et que l'obscurité de la nuit ne permît pas aux ennemis de reconnoître les endroits foibles de la place. Leur feu continuel nous aidoit à pointer nos pièces contre eux, et nous leur tuâmes quatorze hommes en deux minutes, pendant que nous n'eûmes pas un seul blessé de notre côté. A l'arrivée de M. Wynbladth avec vingt-deux de nos associés, nous montâmes deux canons sur la plate-forme, et deux décharges suffirent pour dissiper les assaillans.

Après leur retraite, craignant une seconde attaque, nous nous occupâmes à monter et à charger tout le canon de la place, après quoi nous débarrassâmes la cour et les casemates des morts qui s'y trouvoient, de sorte qu'à trois heures du matin tout étoit dans le meilleur ordre possible.

CHAPITRE XXVII.

Opérations du comte et des exilés depuis le moment de la prise du fort jusqu'à la soumission de toutes les forces militaires du gouvernement, qui lui donne des ôtages.

LA sentinelle du bastion ayant encore entendu du bruit du côté de la ville, j'y montai moi-même et je découvris plusieurs torches allumées en mouvement, ce qui me décida d'envoyer à la découverte. M. Crustiew se chargea de la commission avec deux associés.

Après leur départ, j'envoyai demander à madame de Nilow la permission de la voir; et l'ayant obtenue, je me rendis chez elle et la trouvai sur son lit. Je me jetai à ses pieds, pour lui demander pardon d'avoir été la cause involontaire de la mort de son mari. En même tems je la pris à témoin de mes efforts pour lui sauver la vie aux dépens de la mienne. Sa douleur, toute excessive qu'elle étoit, ne s'exhala pas en

reproches ; elle demanda seulement à voir ses enfans, et me pria de faire retirer la garde que M. Panow avoit mise. Mais quand je lui eus appris que cette garde n'avoit été placée que pour sa sûreté, elle consentit à ce qu'elle restât. Par rapport à ses enfans, un domestique vint m'apprendre que M. Panow les avoit conduits dans une salle basse, et les avoit fait saigner par M. Lapin. Cette particularité me fit penser que cette précaution étoit nécessaire à la santé de madame de Nilow ; je m'empressai d'y envoyer M. Lapin auprès d'elle, et comme je ne croyois pas que la décence me permît de fatiguer de ma présence une famille plongée dans l'infortune, je recommandai au chirurgien de faire tous ses efforts pour adoucir les rigueurs de leur situation.

J'allai ensuite visiter les postes. M. Crustiew étoit de retour, et m'apprit que les hommes avoient entièrement abandonné la ville, que l'hetman, délivré de sa prison par quelques soldats, avoit armé tous les Cosaques et s'étoit retiré sur les hauteurs à une demi-lieue du fort, déclarant qu'il vouloit nous affamer, et que ses troupes montoient à sept ou huit cents hommes.

D'après

D'après ce rapport, j'assemblai mes compagnons, et leur représentai que nous n'avions nullement à craindre d'être attaqués dans le fort; mais que si nous différions un moment à prendre une résolution vigoureuse, nous allions peut-être nous trouver, dans vingt-quatre heures, bien investis, qu'il nous seroit impossible de sortir, et qu'ainsi nous nous verrions réduits, par la faim, à nous rendre à discrétion. Chacun proposa son plan; mais comme ils étoient tous rejetés, je découvris le mien, que j'avois déja formé du moment que j'avois appris la résolution de l'hetman.

Ma résolution étoit d'envoyer un détachement de vingt-deux ou vingt-trois hommes dans la ville, pour faire entrer toutes les femmes et tous les enfans dans l'église, ensuite de faire entasser tout autour tout le bois et toutes les matières combustibles qu'on pourroit trouver, et, quand tout seroit prêt, ce qu'il étoit possible d'effectuer avant le point du jour, d'avertir les femmes de se préparer à la mort, en leur apprenant que la détermination de leurs maris ne nous avoit laissé d'autre expédient que celui de sacrifier leurs familles; enfin, après cette décla-

ration, dc proposer aux femmes d'envoyer trois d'entre elles avec douze jeunes filles à leurs parens, pour les conjurer de mettre bas les armes.

Cette proposition fut acceptée, et M. Panow se chargea de l'exécution. Il observa que suivant lui, il étoit à propos de transporter le corps du gouverneur dans la même église, afin d'intimider encore plus les femmes. Après son départ, je donnai les ordres nécessaires, et le corps de cet infortuné, dont la vie m'avoit toujours été si chère, fut transporté sur le champ à sa destination.

Toutes ces opérations m'avoient fait oublier ma blessure. Je voulus profiter de ce moment de tranquillité, et j'envoyai chercher M. Lapin, qui me déclara que les suites en pourroient être dangereuses, parce que j'avois laissé le sang se coaguler. En effet, le froid en avoit gelé une grande partie, et pour le faire dégeler, je fus obligé de m'approcher du feu, ce qui me fit souffrir les plus cruelles douleurs. Je ne pouvois ni me tenir debout, ni marcher, jusqu'à ce que M. Lapin eût tiré la balle avec une extrême adresse. Après que ma blessure fut pansée, comme je ne pouvois

faire usage de ma jambe, il me fit porter dans la chambre des blessés, où j'eus la douleur de voir neuf morts et sept dangereusement blessés de mon côté, et plus de cinquante soldats de la garnison blessés; les morts avoient été jetés dans un des bastions. Après avoir ordonné de porter tous les secours nécessaires à ceux qui en avoient besoin, je me retirai dans la salle de la chancellerie, pour me reposer; mais mon inquiétude sur le succès de mon projet ne me permit pas de le faire jusqu'au retour de M. Panow. Il m'apprit qu'il avoit enfermé plus de mille femmes, filles et enfans, qui tous l'avoient conjuré de leur permettre d'envoyer quelques-unes d'entre elles à leurs maris, qu'elles promettoient de ramener à nos pieds.

Le jour commençant à paroître, je crus à propos de presser l'expédition, et d'envoyer les femmes avec un de nos associés battant le tambour, pour demander à parlementer et porter l'écrit suivant.

« Nous sommes instruits de la résolution que vous avez prise de nous bloquer dans le fort et de nous réduire à la nécessité de périr par la faim, ou de nous

rendre à discrétion. Cette résolution annonce peu de jugement de votre part ; car, de bonne-foi, croyez-vous pouvoir nous persuader que tel est votre but, pendant que vous avez laissé en notre pouvoir le plus précieux dépôt que la nature vous ait donné, vos femmes, vos filles et vos enfans, qui doivent nous garantir de votre aveugle rage, à moins que vous ne soyez des monstres en horreur à la nature ? En ce cas, vous serez les véritables bourreaux de vos familles, et leur sang criera vengeance contre vous. Il ne vous reste donc qu'à accepter l'une de ces deux propositions.

» 1°. Nous demandons qu'une heure après la réception de ce message, vous mettiez en liberté les quatre associés que vous avez faits prisonniers en délivrant l'hetman de sa prison, et qu'ensuite vous mettiez bas les armes et vous présentiez désarmés au fort, afin que nous puissions choisir parmi vous tel ôtage qu'il nous paroîtra nécessaire pour prévenir toute hostilité.

» 2°. Si vous refusez de vous rendre à cette proposition, nous mettrons le feu à l'église, où vos femmes et vos enfans sont rassem-

blés. Elle sera leur tombeau, et leurs cris vous apprendront l'accomplissement de notre résolution.

» Nous vous envoyons la présente à neuf heures précises, hâtez-vous de vous assembler et de prendre la détermination que que vous jugerez convenable. Pour nous, à dix heures précises, nous effectuerons notre menace ».

Après avoir fait signer cet écrit par les principaux chefs de notre association, j'envoyai Sibaew vers les Cosaques, avec quatre femmes et douze enfans.

Pendant ce tems, les associés ramassoient toutes les chaises, les tables, etc., et différens meubles, autour de l'église. A huit heures, madame de Nilow demanda à me parler; mais quand elle eut appris que je ne pouvois me lever, elle vint elle-même accompagnée de la plus jeune de ses filles. La fatigue de la nuit, et la pâleur causée par la perte de mon sang, lui firent oublier sa propre douleur. Elle accourut vers moi, et ses premières paroles, qui exprimoient ses alarmes sur ma situation, ne contribuèrent pas peu à me consoler. Cette digne femme me dit que, quoique

la décence ne lui permit pas de me voir, elle ne pouvoit s'empêcher de reconnoître que j'étois innocent de tout ce qui étoit arrivé, et qu'elle m'avoit vu avec admiration, au moment que, blessé par son mari, ma vie étoit dans le plus grand danger, avoir la générosité de ne point faire usage de mes armes.

J'étois donc justifié dans son opinion; mais comme il ne lui étoit pas possible de faire partager ces sentimens au public, elle étoit décidée à se retirer aussi-tôt après les funérailles de son mari, pour lesquelles elle me demandoit ma permission et mes secours. Elle ajouta que, par rapport à sa fille, la voyant fermement attachée à ma personne, et ne voulant pas l'exposer au ressentiment de ses sœurs et de sa famille, elle consentoit à la remettre entre mes mains, pourvu que je lui promisse de l'épouser, comme je m'y étois engagé. Dans cette situation, pressé par la nécessité de porter le calme dans l'ame d'une mère infortunée, dont j'avois tant de raisons d'estimer la vertu et le courage, je promis tout ce qu'elle vouloit. Alors elle embrassa sa fille, lui recommanda de conserver toujours le même

attachement pour moi, et lui souhaita toute sorte de prospérité ; puis se levant brusquement, elle s'écria, d'un ton passionné : Vous êtes la cause de la mort de son père, devenez son époux, et tenez-lui lieu de père.

Après son départ, sa fille m'apprit qu'elle avoit été tourmentée par les reproches de ses sœurs, qui l'avoient accusée d'avoir trempé au complot, tandis qu'elle auroit donné sa vie pour sauver celle de son père. A ces mots, elle fondit en larmes, ajoutant que dans sa situation elle n'avoit plus d'autre ressource que de me suivre. Mais pour épargner à sa mère le reproche de l'avoir laissé partir, elle désira que je la fisse enlever. Je lui promis d'agir conformément à ses intentions ; après quoi elle se retira, en me souhaitant un heureux succès dans la suite de mon entreprise.

A neuf heures et un quart, n'ayant point encore reçu de réponse des Cosaques, je fis allumer quatre feux à chaque angle de l'église, à trois pieds de distance. A neuf heures et demie, j'appris qu'on voyoit du côté des montagnes, un grand nombre de de mouchoirs élevés sur des piquets. Aux

trois quarts, nous vîmes environ cinquante hommes courant de toute leur force vers la forteresse, mais sans armes, ce qui me fit penser que les Cosaques étoient déterminés à se rendre. A dix heures onze minutes, deux Cosaques parurent devant moi tout hors d'haleine, et me dirent qu'ils étoient envoyés pour m'informer que ma première proposition étoit acceptée, et que dans une demi-heure, toute la troupe se présenteroit désarmée, d'après quoi ils me prioient de ne pas aller plus loin.

Un moment après, Sibaew arriva, et m'apprit qu'à la première lecture de sa lettre, ils s'étoient déterminés à marcher vers l'église, pour délivrer leurs familles; mais que, sur la représentation des femmes, que les matières combustibles étoient entassées et le feu tout prêt, de manière que leur résolution ne feroit que hâter la mort de tant d'innocentes créatures, il s'étoit élevé un débat qui avoit fini par l'arrestation de l'hetman, qu'ils m'amenoient. A onze heures un quart, les troupes arrivèrent. M. Panow, d'après mes ordres, fit entrer dans le fort les ôtages que j'avois désignés, et envoya les autres à l'église pour en ramener leurs

femmes dans la ville. En même tems il eut la précaution d'envoyer un détachement à la montagne, dans la vue de garder les armes jusqu'à ce qu'on pût les transporter dans le fort. Tout étant tranquille, je fis ouvrir la casemate; Il en sortit quarante-deux soldats et le chancelier, que j'envoyai tenir compagnie à l'hetman. Le nombre des ôtages montoit à cinquante-deux personnes, choisies parmi les principaux de la ville, et dont la vie devoit me répondre de la conduite du peuple.

CHAPITRE XXVIII.

Mesures du comte et de son parti depuis la réception des ôtages jusqu'à leur embarquement dans le navire Saint-Pierre et Saint-Paul.

A midi, M. Panow fit la revue de nos associés, et me rapporta que M. Meder n'étoit pas présent. On le chercha parmi les morts, mais sans fruit, et nous étions fort inquiets sur son sort, jusqu'à ce que M. Crustiew nous eût dit qu'il le croyoit caché chez lui, et que si je voulois y envoyer, il ne doutoit pas qu'on ne le trouvât dans le four. M. Panow envoya quatre hommes armés, qui le ramenèrent. M. Crustiew me conta qu'on l'avoit trouvé sur ses genoux, et qu'à leur arrivée il s'étoit écrié qu'il étoit innocent et n'avoit aucune connoissance du complot. M. Meder, persuadé qu'il étoit au pouvoir du gouvernement, se jeta à nos pieds en entrant, et répéta avec serment qu'il n'avoit aucune part à la conspiration. Je le fis re-

lever, mais il me prit pour le gouverneur. Ce ne fut qu'après lui avoir secoué la main et lui avoir donné un verre d'eau-de-vie, qu'il revint à lui ; alors il nous conta naïvement qu'au premier feu il s'étoit retiré dans sa maison, où il avoit prié Dieu pour notre conservation ; qu'à la pointe du jour, entendant les Cosaques frapper à la porte, il s'étoit évanoui, et qu'en reprenant connoissance, il n'avoit pas douté de notre destruction, idée qui avoit troublé quelque tems sa raison.

Après avoir pris quelqne nourriture, je donnai mes ordres à chacun des chefs. M. Crustiew fut chargé de descendre la rivière pour s'emparer de la corvette Saint Pierre et Saint Paul, avec l'aide de M. Kuzneczow et de son détachement, et de brûler toutes les autres barques ou vaisseaux. M. Baturin eut ordre d'examiner les magasins et la trésorerie, et d'en inventorier le contenu. M. Panow consentit à conduire les funérailles du feu gouverneur, et à faire enterrer les morts. M. Wynbladth eut le département du militaire; pour moi, ma blessure devenue infiniment douloureuse, me rendoit incapable du moindre

soin ; mais l'habileté de M. Meder me rassura.

Le soir, je fis demander à madame de Nilow la permission de la voir ; mais elle me la refusa. La nuit, Aphanasie vint, et après m'avoir témoigné la part qu'elle prenoit à mes souffrances, elle me représenta que sa mère comptaut partir dans deux jours, il étoit nécessaire de l'enlever le plus tôt possible. Après avoir dissipé les alarmes de cette aimable personne, je dormis d'un léger sommeil.

Le 28, tout étant prêt pour les funérailles, je fis avertir madame de Nilow que la cérémonie n'attendoit que ses ordres. Toute la ville fut obligée de se rendre à l'église, et l'enterrement fut fait avec la plus grande pompe. Après cette cérémonie, M. Panow persuada l'archevêque, à force de menaces et de promesses, de prêcher en faveur de la révolution que nous venions de faire, de recevoir sur les évangiles le serment de fidélité de tous mes compagnons à mon égard, et enfin de transporter l'image miraculeuse de Saint Nicolas, afin que le service pût se faire à bord : cette mesure m'avoit paru indispen-

sable, la superstition devant m'assurer un plus grand pouvoir sur l'esprit de ceux qui tenoient à leur religion. La fièvre me tourmenta toute la journée, et je n'eus que le tems, vers le minuit, de faire part à M. Panow de l'intention où j'étois d'enlever Aphanasie, et de mes raisons.

Le 2 mai; les trois jours suivans j'eus le transport et fus saigné trois fois; enfin, quand je fus hors de danger, M. Panow m'apprit que M. Crustiew avoit pris possession de la corvette, et qu'on avoit inventorié tout ce qui étoit contenu dans les magasins. Il ajouta que madame de Nilow étoit partie, et qu'un instant avant son départ, elle étoit venue pour me voir, et avoit pleuré amèrement. Je lui demandai ce qu'étoit devenue sa fille; il me répondit que la veille du départ de sa mère, elle s'étoit évadée par la fenêtre à l'insçu de ses sœurs, qui, à leur réveil, avoient fait grand bruit; mais la colère qu'avoit fait paroître madame de Nilow, leur avoit persuadé que l'évasion de leur jeune sœur étoit volontaire. Depuis leur départ, Aphanasie n'avoit pas quitté le chevet de mon lit, et n'avoit consenti à prendre un peu de re-

pos que lorsque M. Meder lui avoit assuré que j'étois hors de danger.

Le soir, me trouvant beaucoup mieux, je reçus les officiers de mon parti et mes associés, et leur marquai ma reconnoissance de leur conduite. Ensuite je donnai ordre de construire des radeaux pour transporter à bord notre artillerie et nos munitions. Le même jour, dix-huit volontaires, du nombre desquels étoit Ismailow, neveu du chancelier, s'offrirent à suivre ma fortune. Ce méchant homme en vouloit au secrétaire de la chancellerie, M. Szudeikin, et le chargea de tout le mal qu'il avoit voulu lui-même faire à la compagnie, et pendant la nuit, il s'insinua si bien dans l'esprit de mes compagnons, que non seulement il obtint d'eux son pardon, mais aussi leur secours pour se venger de Szudeikin. Il les conduisit à la maison du secrétaire, qui ne nous avoit fait aucun mal; on le tira de son lit, on l'accabla de coups, et, après avoir pillé sa maison, on le laissa à demi mort.

Le 3, instruit de ce qui s'étoit passé, je fis mettre Ismailow aux fers. Le même jour, je fis empaqueter les archives de la chan-

cellerie, pour les emporter. La grande quantité de fourrures que mes officiers avoient trouvées dans les magasins, me fit grand plaisir; c'étoit un moyen de pourvoir à la subsistance de tous mes compagnons en arrivant en Europe. Je commençai à jouir de quelque calme, lorsqu'à dix heures Aphanasie vint me voir. D'abord elle fit tous ses efforts pour dévorer sa douleur et ses larmes ; mais elle succomba enfin, et comme son cœur étoit cruellement oppressé, je n'eus pas beaucoup de peine à obtenir la connoissance du sujet de son extrême affliction. La nouvelle qu'elle apprit me jeta d'abord dans un grand embarras ; mais bientôt elle m'inspira ce respect qu'une noble confiance produit dans toutes les affaires de la vie. L'aimable personne remit une lettre dans mes mains, en se contentant de me dire : Je sais tout, pardonnez au premier transport de la douleur ; je suis résignée, et vous n'avez plus de foiblesse à craindre. Surpris du ton dont elle prononçoit ces mots, j'ouvris la lettre; elle étoit de Stephanow. Il représentoit à Aphanasie, qu'après avoir été trompée et trahie par moi, elle devoit la plus terri-

ble vengeance à elle-même et à sa famille, à l'effet de quoi il lui offroit ses services. Il lui apprenoit que j'étois marié, et par conséquent dans l'impossibilité de lui assurer un rang honorable. D'après cette nouvelle, ne pouvant devenir ma femme, elle ne pouvoit me suivre sans déshonneur. Il terminoit sa lettre en déclarant qu'il vouloit laver cet outrage dans mon sang. Il n'attendoit pour celà que le rétablissement de sa santé, et c'étoit alors qu'il se croiroit digne de lui offrir sa main.

Dans tout autre tems, cette lettre ne m'eût inspiré que de la pitié pour un malheureux qui couroit en aveugle à sa perte; mais en ce moment elle m'affecta profondément. Je m'étois proposé de différer mon aveu jusqu'à ce que je pusse lui procurer un établissement convenable. Pendant que je restois immobile, elle me tira de ma rêverie, en me disant : « Ecoutez, mon cher » ami, ne vous affligez pas ; votre Aphasie ne sera pas malheureuse, elle » vous aime et vous aimera toujours. Elle » ne peut avoir le nom de votre femme, » mais vous la regarderez comme votre enfant...... N'en sera-t-il pas ainsi, cher » papa » ?

» papa »? Cette douce ingénuité, jointe aux sentimens héroïques d'une si aimable personne, m'alla jusqu'au cœur, et je ne pus m'empêcher de payer le tribut à son élévation d'ame. Je lui demandai pardon de lui avoir fait mystère de ma situation. J'alléguai pour ma justification mon attachement à ma famille, et mes liaisons avec une société dont les membres avoient exposé leur vie pour sauver la mienne; et dans la vue de l'intéresser encore plus et d'obtenir son indulgence, j'ajoutai pour excuse les sentimens qu'elle m'avoit inspirés. Mes motifs, quoique peu propres à me justifier, furent reçus avec un intérêt qui assura mon pardon; elle le prononça en protestant que rien au monde ne pouvoit affoiblir son attachement pour moi. Elle ajouta qu'elle s'estimeroit heureuse de vivre dans le pays où je fixerois ma demeure, de me voir, et de m'appeler son père. Son espoir, dit-elle, étoit de jouir d'un parfait repos dans le sein de ma famille, résolue qu'elle étoit de renoncer entièrement au mariage, et tout ce qu'elle demandoit étoit de la regarder comme ma propre fille, et de lui permettre de quitter les vêtemens de son sèxe, afin d'être moins

embarrassante pour moi sous les habits d'homme.

M. Panow interrompit notre conversation. Ce fidèle ami, en apprenant ce qui s'étoit passé, vouloit aller tuer son parent; mais bientôt après, en apprenant la résolution d'Aphanasie, il se jeta à ses pieds pour rendre hommage à son courage. Enfin elle se retira avec cette tranquillité d'ame qui ne peut venir que d'une résolution fermement prise. Après son départ, M. Panow me pressa d'abandonner son parent à la justice, et de délivrer la société d'un monstre dont les intrigues et la scélératesse pourroient exposer le salut de toute la compagnie. Ce ne fut pas sans peine que je le dissuadai. Alors M. Baturin arriva, et nous apprit qu'il venoit d'être témoin d'une scène entre Stephanow et Aphanasie. Cette jeune personne étoit entrée chez lui, et lui avoit fait les reproches les plus amers sur sa perfidie à mon égard. Elle lui avoit déclaré qu'elle méprisoit son caractère et sa personne, et qu'elle ne l'avoit jamais regardé que comme un monstre d'ingratitude; qu'il s'étoit bassement mépris en pensant qu'elle eût jamais songé à devenir ma femme, puisqu'elle

avoit su de moi-même ma situation, et qu'elle avoit toujours été déterminée à s'attacher à moi comme une sœur et une amie. Elle avoit fini en recommandant à Stephanow de rentrer dans son cœur, d'en bannir toute idée d'amour, et de changer de conduite à l'avenir. Furieux à ce discours, Stephanow avoit saisi un des pistolets placés à côté de son lit; mais Baturin l'avoit désarmé et l'avoit sur le champ fait transporter dans une autre maison, où il étoit gardé par deux associés.

Le même jour, je distribuai parmi mes associés toute la monnoie du trésor impérial, avec quantité de soie, satin et taffetas.

Le 4 mai, nous tînmes conseil pour juger Stephanow, et il fut arrêté qu'il seroit exclu de toute assemblée et de tout commandement. Avant que la séance fût levée, Aphanasie se présenta sous l'habit d'homme, et la société la nomma son Achille. Sous cet habit, sa figure étoit charmante, et certes elle avoit autant de courage qu'une femme peut en avoir. A midi, les radeaux étant prêts, j'envoyai vingt-cinq de nos associés au bord de la mer avec trente-trois ôtages, dont la garde m'embarrassoit

dans la ville. J'envoyai aussi par terre cent quarante-six tonneaux chargés de tout ce qu'il falloit embarquer dans la corvette.

Le 5 mai 1771, j'ordonnai au prêtre de célébrer le service divin, et au moment de la lecture de l'évangile, je fis prêter à tous mes associés serment de fidélité. A la fin de l'office, je donnai au fort une fête, à laquelle assistèrent plusieurs habitans.

Le 6, après avoir nommé des personnes aux places de l'administration, et fait jurer aux habitans qu'ils ne feroient rien sans mon consentement ou celui de mes compagnons, tant que nous serions au Kamchatka, j'effectuai mon départ, et tout se passa à la satisfaction des deux partis. A onze heures du soir, j'arrivai à Tsekawka, où je fus reçu par mes compagnons et par M. Csurin, commandant de la corvette, qui m'assura que le vaisseau seroit prêt à mettre à la voile le 11 mai.

Le 7, en visitant les travaux, j'eus tout lieu d'être satisfait de l'assiduité de mes compagnons, qui avoient forcé cent huit Cosaques de les aider. Le même jour, M. Crustiew m'apprit que le Taiou Kamchatdale de Kawka s'étoit lié par serment avec

un lieutenant de la garnison, qui s'étoit échappé et avoit promis de m'assassiner. Il m'informa en même tems que le Taiou étoit venu et demandoit à me parler. J'ordonnai de le saisir et de l'amener devant moi. Il nia tout, en convenant cependant que le lieutenant lui en avoit fait la proposition. Un pistolet trouvé sur lui aggravoit l'affaire, et me décida à lui faire administrer cinquante coups de knout. A peine en eut-il reçu deux, qu'il avoua son crime, et déclara que le lieutenant étoit avec un Taiou d'un village voisin, et M. Gurgiew, beau-frère de M. Crustiew, fort attaché au gouvernement. Sur cette déposition, j'envoyai M. Kuzneczow avec six associés saisir les coupables. Leur sentence et son exécution furent remises au lendemain. Je reçus ensuite une requête de plus de trente femmes et filles qui désiroient suivre la fortune de leurs amis ; mais comme il étoit impossible de prendre tant de monde à bord, nous n'en reçûmes que trois, et nous promîmes aux autres qu'à notre arrivée dans la première île, nous enverrions le vaisseau les chercher.

Le 8 au matin, la société condamna

M. Gurgiew, exilé, et M. Valnoy, le lieutenant, à recevoir cinquante coups de knout, et le Taiou au double. La sentence fut exécutée, et on les envoya à la ville pour les guérir.

Le même jour, quatorze exilés arrivèrent de différens endroits, et me prièrent de les recevoir dans notre société, ce qui leur fut accordé. A six heures, le vaisseau complettement radoubé, fut équipé, et vingt-deux ours furent salés pour faire partie de nos provisions.

Le 9 et le 10, on s'occupa de charger le vaisseau; le 11, je rendis les ôtages et les renvoyai à la ville, à l'exception de M. Szudeikin, secrétaire de la chancellerie, que la société força de s'embarquer pour servir de cuisinier, comme une réparation du mal qu'il nous avoit fait au Kamchatka. A mon arrivée à bord, j'arborai le pavillon de la confédération de Pologne, ce qui fut accompagné d'une décharge de vingt canons.

CHAPITRE XXIX.

Observations recueillies dans le dessein de faire une carte. Détails sur la Sibérie et la côte du Kamchatka. Description des îles Kouriles et Aléeutiennes.

LE désir de profiter du loisir dont je jouissois, et de faire diversion à des réflexions affligeantes, m'inspira l'idée de faire une carte, et d'y ajouter tous les renseignemens que je pourrois obtenir concernant les parties orientales du continent méridional, afin qu'elle pût servir d'instruction et de guide aux navigateurs entreprenans.

Jakutzk, la ville la plus enfoncée dans la Sibérie, est située dans la Tartarie septentrionale au 63e. degré de latitude nord, à 125 lieues françaises d'Ochozk, ville avec port sur la côte orientale de cette frontière. Jakutzk dépend du gouvernement d'Irkuczk, et est sous le commandement d'un Voivod. En 1764, on avoit supputé que ce gouvernement s'étendoit sur 40,000 ames,

en y comprenant la nation entière des Tartares Jakoutes, peuple Nomade qui occupe les déserts immenses qui forment cette province. La ville est habitée par des exilés et des Cosaques, qui sont toujours armés pour tenir les chefs Jakoutes dans la dépendance. Sur les bords de la rivière Lena, est une forteresse construite en bois, dont la garnison consiste en 150 soldats. Dans cette ville sont établis plusieurs riches marchands, qui font le commerce des fourrures. Toutes les caravanes qui passent de Russie à Ochozk ou au Kamchatka, sont obligées d'hiverner dans cette ville, à raison de la quantité de neige et de l'excessive rigueur du froid, qui les empêchent d'avancer pendant l'hiver, lequel dure huit grands mois.

En 1770, une quantité considérable de canons, ancres, cables, et autres munitions navales, arriva dans cette ville. Elle étoit destinée pour le port d'Ochozk, où l'on avoit le projet de former un grand établissement maritime; mais l'impossibilité de faire traîner par des chiens des objets si pesans, obligea le gouvernement de renoncer à ce projet. Je trouvai dans cette province 125 officiers, qui, depuis le règne de l'im-

pératrice actuelle, avoient été relégués dans cette contrée barbare. La communication entre cette ville et Ochozk est entretenue par les Jakoutes, qui sont obligés tous les ans, au mois de juin, de fournir six mille chevaux. La caravane met trois mois à se rendre de là à Ochozk, et les chevaux ne vont pas plus loin que Judoma, d'où les chiens et les traîneaux transportent les marchandises à Ochozk.

Quand je vins moi-même le long de cette route, sur laquelle je restai quarante-cinq jours, je ne vis plus que quatre-vingts chevaux qu'on nous fournit, et qui moururent tous en chemin, à l'exception de dix-sept. Il est impossible au gouvernement de rémédier à cet inconvénient, qui, à la longue, coupera toute communication par terre avec Ochozk. La prévoyance de cet évènement a engagé le gouvernement à faire des préparatifs pour assurer la navigation du fleuve Amur, qui se jette dans la mer au sud de l'île Sachalin, et arrose les parties méridionales de la Sibérie.

La ville d'Uda est située sur les bords d'une rivière du même nom, au 55e. degré 24 minutes N. de latitude, et au 341e

degré 30 minutes de longitude du Kamchatka. Cette petite ville est habitée par cent familles d'exilés, qui ont secoué le joug de la Russie et se gouvernent eux-mêmes. Les habitans de cette ville ont ouvert un commerce avec la Corée, et peuvent vivre sans le secours des Russes. Au lieu de bœufs et de vaches, cette nouvelle colonie entretient des troupeaux d'élans, dont la chair est bonne; les femelles fournissent une quantité prodigieuse de lait, dont ils font du beurre et du fromage. Cette province produit les plus belles martres, et son commerce rivalise celui de la Russie, auquel même il fait grand tort.

En 1770, le gouvernement d'Ochozk détacha un sergent, nommé Lohner, avec vingt-quatre soldats et huit Cosaques, pour réduire la ville d'Uda. Mais cette troupe, au lieu d'exécuter ses ordres, déserta et s'établit dans la Corée.

La rivière d'Uda seroit navigable, si son entrée n'étoit pas fermée par des sables mouvans. D'Uda à Ochozk, la côte se prolonge au N. E., et l'on peut la suivre sans danger jusqu'à la distance de trois lieues ; la profondeur de l'eau est de

14 ou 15 brasses. Toute l'étendue de cette côte est habitée par les Tonguses, qui vivent de la chair d'élan et des baleines qui échouent quelquefois.

Le port d'Ochozk, à 59 degrés 19 minutes de latitude N. et 348 degrés 10 minutes de longitude du méridien du Kamchatka, est formé par une rivière du même nom. L'entrée est plein nord. La ville est bâtie sur les bords de la rivière, et une prétendue forteresse commande le port. Les exilés sont employés dans la marine, et il n'y a point d'année qui ne soit marquée par une révolte. Cette disposition, entretenue par le désespoir, ouvrira la Sibérie au premier venu, et je puis assurer avec confiance, que l'arrivée du premier vaisseau étranger produira une révolution en Sibérie; car d'Ochozk à Tobolsk, il y a au moins cent soixante mille exilés, ou descendans d'exilés, tous portant les armes. Les différentes hordes de Tartares se joindront à la cause commune, pour renverser la domination Russe. Cet événement ne peut être éloigné, et, par un coup de cette nature, la Russie se trouvera privée de tout l'appui qui seul la met en état de jouer un

principal rôle en Europe, par la considérable augmentation de son revenu.

Tous les ans, plusieurs vaisseaux partent de ce port, un pour Idziga, un pour Tigil, trois pour le Kamchatka, et huit ou dix pour les îles Aléeutiennes. La cargaison de ces vaisseaux consiste en tabac, en petite quantité de bled, eau-de-vie, poudre à canon, ou quelques bagatelles. En retour, ils rapportent des peaux de martre, de castor, de renard, d'ours, d'hermine, d'élans, qu'on a, il y quelques années, rapportés de l'île Béring. Jusqu'ici les Russes avoient fait ce commerce sans interruption; mais depuis la désertion de plusieurs exilés qui ont fixé leur séjour dans les îles Aléeutiennes et ont fait alliance avec les Sauvages, plusieurs vaisseaux ont été pris et leurs équipages égorgés. Plusieurs autres commerçans ont rendu leurs navires, et se sont établis dans ces îles, au lieu de retourner en Sibérie. L'esprit de désertion ainsi excité une fois dans le peuple, ce n'est plus qu'avec crainte qu'on équipe des vaisseaux. Les intéressés ont adressé une pétition au gouvernement, pour obtenir des troupes à bord de chaque

bâtiment, et contenir l'équipage dans le devoir. Mais qui peut répondre ici des soldats ? Les soldats sont des hommes, et l'amour de la liberté peut avoir son influence sur eux comme sur d'autres.

La Russie ne doit la paisible possession de ce commerce qu'à la distance et au secret qu'il garde sur les avantages qu'il en retire, et à l'indolence des autres états de l'Europe, qui n'ont pas assez approfondi les sources de la puissance de cette vaste monarchie ; l'immensité et l'étendue de ses possessions leur paroissent incroyables, et les empêchent d'adopter l'opinion qu'il suffiroit du plus léger effort pour renverser une force qui leur paroît si redoutable.

La province d'Ochozk est, à tous égards, un des lieux les plus désagréables qui soient sur la surface de la terre ; couvert perpétuellement de neige et de glace, il ne produit ni végétaux pour l'homme, ni pâturages pour les bestiaux ; leur seul subsistance consiste en poisson et rennes. Ces animaux se nourrissent de la mousse qui croît sur les rochers. Dans cette province il vient des cèdres d'une grossseur et d'une hauteur prodigieuses, propres à la cons-

truction des vaisseaux. D'Ochozk à Taoni, la côte court de l'E. à l'E. N. E., et à la distance de trois lieues de la côte, la profondeur de l'eau est de 14 à 15 brasses, fond de sable. Le courant va du nord à l'est.

Taoni est une petite ville, avec forteresse, bâtie sur les bords d'une rivière du même nom, ou réside un hetman de Cosaques, avec vingt familles exilées, pour tenir les Cosaques sous leur dépendance. Elle est située par les 60 degrés 15 minutes latitude N. et les 355 degrés 50 minutes de longitude du méridien du Kamchatka. La rivière de Taoni forme un port de peu de profondeur, et la communication entre Taoni et Ochozk par mer, est entretenue par des bateaux appelés *Baydars*.

Idziga est une ville avec un fort, bâtie sur les bords de la rivière du même nom, où réside un Vaivod et une garnison de cent soldats, trois ou quatre cents Cosaques, et environ deux cents familles d'exilés. Cette ville compte six mille Cosaques tributaires, qui sont continuellement en guerre avec les Csuksi. Elle est située par les 63 degrés latitude N. et les 4 degrés 20 minutes E. de Bolsha.

Le cap Pensina est au 62ᵉ. degré 28 min. latitude N. et 4 degrés 26 min. longitude de Bolsha. Ce cap sépare le golfe de Pensina en deux bras ; le bras septentrional reçoit la rivière de Pensina, sur les bords de laquelle sont la ville et la forteresse d'Anadir.

La rivière de Pensina est au 63ᵉ. degré 30 min. latitude N. et 8 dégrés 15 min. longitude de Bolsha. L'entrée de la rivière n'est presque pas praticable, à cause des rochers éboulés et de la glace qui flotte continuellement.

La ville et le fort de Tigilla sont situés sur les bords de la rivière du même nom, qui forme un très-beau port, quoiqu'étroit, où de petits vaisseaux peuvent seuls entrer. L'entrée de ce port est par les 58 degrés 42 minutes latitude N. et 2 degrés 50 minutes longitude de Bolsha. La ville est commandée par un Vaivod; la garnison est composée de 80 soldats, 100 Cosaques et 200 exilés. Les Csucksi insultent souvent les postes, et tuent les voyageurs. Les limites de la province du Kamchatka sont fixées à deux verstes, au sud de cette ville.

CHAPITRE XXX.

Description du Kamchatka.

LE Kamchatka est une presqu'île considérable, qui s'étend jusqu'au 58e. dégré 41 minutes lat. N., et se termine au Sud par un cap situé au 51e. dégré 15 minutes lat. N. Sa forme, sur la carte, ressemble à la langue d'un chien. Plusieurs rivières poissonneuses arrosent cette presqu'île; mais il n'y a de navigable que la rivière du Kamchatka et celle de Bolsha. Celle du Kamchatha est appelée Santal par les naturels. Elle se jette dans la mer sur la côte orientale au 56e. dégré 15 minutes, lat. N., et son cours est du N. au S. Sur les bords de cette rivière, est une ville appelée Nisney-Ostrogg, où commande un lieutenant dans la dépendance immédiate du gouverneur du Kamchatka, qui réside à Bolsha, capitale de la province.

Nisney-Ostrogg est composée de trois cents maisons, habitées par un mélange de Cosaques et d'exilés, peu considérable en proportion

proportion des exilés. La ville a deux églises, où le service divin est fait par un Protopope et six autres prêtres. Le district cependant de cette ville contient environ trois mille Kamchatdales, constamment employés à la chasse et à la pêche.

La seconde ville de cette presqu'île est Bolshorezkoy-Ostrogg, qui en est la capitale. Elle est composée de cinq cents maisons régulièrement bâties, qui ne forment qu'une rue habitée par des Cosaques. Elle est située au 53e degré 31 minutes, lat. N., et prend son nom de la rivière sur les bords de laquelle elle est située. *Bolshorezkoy* signifie une grande rivière, et Bolshorezkoy-Ostrogg, ville d'une grande rivière.

Au sud de la ville, à la portée du canon, est bâti un fort assez régulier, avec un fossé, cinq bastions, et une batterie de vingt canons. C'est dans ce fort que réside le gouverneur, avec une garnison de 280 soldats sous ses ordres. A une petite distance du fort, est l'église métropolitaine; c'est un édifice de bois, éloigné de tous les autres. La demeure des exilés est à l'ouest de la ville, près d'un bois, à la distance d'une demi-lieue. C'étoit dans le voisinage

de cette ville que mon exil étoit fixé, et que par une grace spéciale de sa majesté l'impératrice régnante, autocratrice de toutes les Russies, on devoit m'assigner une portion de terrein suffisante pour m'enterrer. Heureusement l'ordre de la prédestination ne se trouva pas d'accord avec celui de cette gracieuse souveraine. J'arrivai esclave à la fin de l'année 1770, et je me trouvai maître de la ville, du fort et de la province entière, en avril 1771.

Bolsha, à l'est, est à cinq lieues de distance de la côte et de l'embouchure de la rivière. En droite ligne de Bolsha, sur la côte orientale de la presqu'île, est situé le port de Saint-Pierre et Saint-Paul, assez profond pour recevoir les plus grands vaisseaux, quoique l'entrée en soit difficile.

Ce port est très-commode pour la construction; mais comme il n'y a pas de bois propre à cet usage dans tout le Kamchatka, il est vraisemblable que la Russie n'en peut tirer un grand avantage. Au nord de la péninsule, est un volcan, qui étoit dans le plus fort état d'éruption pendant mon séjour.

Le sol ne présente qu'un tapis de neige coupé par des montagnes, dont plusieurs

lancent des matières enflammées, et d'où sortent quantité de sources d'eaux minérales. Nuls végétaux ne peuvent croître sous cet ingrat climat. Le plus grand avantage que la Russie puisse tirer du Kamchatka, outre ses fourrures, seroit d'y établir des ateliers pour exploiter le fer et le cuivre; mais la cruauté avec laquelle les Russes ont traité les naturels, en a diminué le nombre. A l'arrivée des Russes, il montoit à 70 mille, et pendant mon séjour, il alloit à peine à 11 mille, et diminuera encore plus à l'avenir par l'oppression qu'ils souffrent. Ils sont obligés de fournir annuellement un certain nombre d'esclaves pour le service des soldats et des Cosaques, et sont en outre forcés aux travaux de mer. En 1771, telle étoit la population de la presqu'île, et ce tableau est pris des mémoires les plus authentiques.

Soldats.	364
Officiers de terre.	29
Chasseurs Russes.	422
Cosaques et leurs officiers.	1500
Officiers civils.	26
Marchands Russes.	82
Descendans d'exilés remis en liberté.	700

Exilés de différentes conditions. .	1600
Kamchatdales mâles.	8000
femelles. . .	2 ou 3000
Femmes Russes.	40
Femmes descendant des exilés. .	200
Total.	15963

Sur la côte orientale, la sonde ne donne point de fond, et un courant va constamment du N. au S.

Sur la côte occidentale, la profondeur de l'eau est régulière; elle donne 10 brasses à la distance d'une lieue du bord, 20 à la distance de deux lieues, et ainsi de suite jusqu'à 100 brasses, au delà desquelles elle ne donne point de fond. Le courant est du nord au sud.

La communication intérieure se fait en traîneaux tirés par des chiens, mais les voyageurs sont souvent ensevelis dans des ouragans de neige. Le commerce de la côte est fait par des *Baidars*. Ce sont des bateaux du pays, faits de planches attachées avec des baleines. La côte N. E. du Kamchatka est habitée par deux nations, les Cosaques et les Csucksi, ennemis des Russes.

Les différens caps de ce continent sont le cap Illim, situé par les 58 degrés 36

minutes, latitude N. et les 5 degrés 45 minutes, longitude de Bolsha ; le cap Olata, par les 59 degrés 30 minutes, latitude N., et les 11 degrés 0 minute, longitude de Bolsha, et le cap Suatoi, par les 62 degrés, latitude N., et les 22 degrés 9 minutes, longitude de Bolsha.

CHAPITRE XXXI.

Description des îles Aléeutiennes, découvertes à l'est du Kamchatka.

Les Russes prétendent que les Csucksi descendent souvent sur ces îles, en passant d'un continent à l'autre. Cette assertion me paroît assez fondée; et comme j'ai vu moi-même les deux caps à la fois, je ne doute point que ces émigrations ne soient continuelles. Le cap de la côte occidentale d'Amérique est au 63ᵉ degré 15 minutes, latitude N., et au 26ᵉ degré, longitude de Bolsha. Au N. E. de ce cap, sont deux îles que l'on assure avoir été d'abord habitées; mais comme on n'y trouva pas d'habitans dans la dernière expédition du capitaine Le Vaschef, en 1768, je les passe sous silence, pour entrer dans des détails plus importans.

1. L'île de Baron est située au 59ᵉ degré, latitude N., et au 23ᵉ degré 13 minutes, longitude de Bolsha. Il ne croît pas de bois sur cette île, mais elle abonde en castors et en loups marins.

2. Ala-Gifcha-Homin, cap du continent de l'Amérique, est situé au 58e degré, latitude N., et au 25e degré 33 minutes, longitude de Bolsha. La côte de ce cap se prolonge au N. O. jusqu'au 59e degré 45 minutes, latitude N. Le fond est très-irrégulier, et rempli de bancs de sable et de rochers.

3. L'île de Kadick, située au 54e degré 30 minutes, latitude N. et au 33e degré 16 minutes, longitude de Bolsha, est très-peuplée, et abonde en castors et en renards; elle est remplie de soufre, et les habitans ont travaillé le fer qu'ils reçoivent en échange du continent. Cette île est médiocrement boisée; il y a une rivière dont l'embouchure est du nord au sud, et dont la profondeur est entre huit et dix pieds. Pendant l'été, une grande quantité d'oies sauvages et de canards viennent dans cette île, et fournissent aux habitans une abondante provision. Ils naviguent dans des canots faits de peaux. On compte neuf autres îles, toutes habitées dans le voisinage de l'île Kadick, au S. S. O. de la même île. Elles sont fréquentées par les

vaisseaux des chasseurs d'Ochozk et Bolsha.

Mais la nouvelle reçue par un vaisseau qui en revint en 1769, et rapporta plusieurs flèches à pointes d'argent, est entièrement fausse, et l'on a découvert depuis, que le commandant de cette expédition les avoit fait faire dans l'intention d'obtenir une récompense du gouvernement. La vérité est que ces îles abondent en renards et en castors, et qu'en 1770, le 28 octobre, un vaisseau freté par Arsenic Kuzneczow, revint avec neuf mille peaux de castors et trois milles de renards. Il faut observer que ces castors sont préférables à ceux du Canada, et que chaque peau se vend en Chine 80, 100, ou 120 roubles, et environ le double au Japon.

4. L'île des *Renards* est située au 54e degré 45 minutes, latitude N., et au 31e degré 28 minutes de Bolsha ; elle abonde en renards et est bien peuplée. Les habitans savent travailler le fer et le cuivre. Ils reçoivent le fer des Russes, et le cuivre est une production de leur pays. Cette île a un très-bon port au N. E. ; mais les habitans, qui ont reçu parmi eux beaucoup de déserteurs Russes, ont fait des

préparatifs pour rendre la descente difficile. Cependant ils sont très - disposés au commerce, et, par ce moyen pacifique, les Russes obtiennent d'eux, pour de l'eau-de-vie, du fer et une immense quantité de fourrures.

A une petite distance au N. O., sont quatre autres petites îles, et trois au S. Ces dernières sont composées d'une masse de rochers escarpés. Le canal qui les sépare est très-dangereux. Sa direction est au S. E. et au N. O. Mais souvent la mer est si agitée, qu'elle menace de démâter ou de submerger les vaisseaux qui se hazardent à le traverser.

5. L'île Armschud, située au 53e degré o minute et au 29e degré 14 minutes, longitude de Bolsha, est aussi fort peuplée, et contient une ville régulière, gouvernée par un Taiou, ou chef. En 1768, l'équipage d'un vaisseau de chasseurs ayant trouvé une grande quantité de marcassites et de mines de fer dans cette île, prit ces minéraux pour de l'or, et y séjourna pour y amasser des richesses. Quelque mal-entendu occasionna entre eux et les naturels une guerre dont l'issue fut malheureuse pour les Russes. Depuis ce tems, M. Ochotin,

exilé, qui s'est échappé du Kamchatka, y a fixé sa demeure et s'est fait leur chef en contractant des alliances avec les naturels du pays.

6. L'île d'Urumusir est située au 52e degré 35 minutes, latitude N., et au 28e degré, longitude de Bolsha. Elle est très-peuplée, et gouvernée par plusieurs Taious, tous soumis à un chef que j'aurai occasion de mentionner dans mon journal. Il y a deux autres îles au N. E. de celle-ci, et trois autres au N. N. O.

7. Les trois îles des *Castors* sont appelées par les Russes Jassacznie-Ostrova, ou *îles tributaires*. La plus grande est au 58e degré 0 minute, latitude N. et au 26e degré 45 minutes, longitude de Bolsha. Cette île a deux bons ports; le premier, sur la côte orientale, dont l'entrée est au S. E.; le deuxième, sur la côte occidentale, et son entrée au N. N. O. Les habitans sont au nombre de 600, et le tribut qu'ils payent à la Russie est de mille peaux de castors.

8. L'île des *Vaches* est au 51e degré 35 minutes, latitude nord, et au 24e degré 45 minutes, longitude de Bolsha. Cette île est ainsi nommée, de la grande quantité

de vaches marines qu'on y trouve. La chair de cet animal sert de provision à tous les vaisseaux des chasseurs. Leurs dents sont d'un grand prix dans le commerce avec la Chine. Il y a beaucoup de baies sur les côtes de cette île, mais l'eau est basse et le bois rare. Outre ces îles, il y en a un grand nombre d'autres dont on ne peut guère déterminer la situation, et qui sont de trop peu d'importance pour que j'en fasse mention.

9. L'île de *Beering* est située au 55e dégré 45 minutes, latitude nord, et 8 dégrés 30 minutes, longitude de Bolsha. Elle porte le nom du capitaine qui y descendit le premier et y mourut.

10. L'île de *Cuivre*, située au 54e degré 45 minutes, latitude nord, et 9 degrés 50 minutes, longitude de Bolsha, doit son nom à l'abondance de ce métal que les vaisseaux y prennent pour l'est et déchargent à Ochczk, où j'en ai vu des monceaux dont on ne tire aucun profit.

11. L'île de *Cusma* (1), au 48e dégré

---

(1) Cette île est une nouvelle découverte d'un capitaine Russe, nommé Cusma Korostilow, qui, malade

45 minutes, latitude nord, et au 23ᵉ degré, longitude de Bolsha, est très-peuplée et bien boisée. Les habitans sont habillés à la chinoise ; leurs habits sont faits d'une plante qui ressemble au chanvre. Sur la côte orientale de cette île, est une montagne d'où le capitaine Cusma et plusieurs de son équipage virent la terre à la distance de huit ou neuf lieues à l'est.

12. L'île des *Perles*, au 47ᵉ degré 32 minutes, latitude nord, et au 24ᵉ degré 18 minutes, longitude de Bolsha, est aussi fort peuplée, et les habitans vivent en société. Ils sont armés d'arcs et d'instrumens de fer. Comme on a vu plusieurs gros vaisseaux sur la côte, on peut présumer qu'il y a une communication entre cette île et celle de Cusma. Outre ces deux îles, le journal de Cusma fait mention de la découverte d'un grand

---

du scorbut, me pria de lui faire une carte de son journal qu'il me mit entre les mains, et dont l'exactitude m'a été confirmée par les informations que j'ai prises auprès de plusieurs personnes qui l'avoient accompagné.

pays composé de plusieurs îles, qui, suivant son estime, sont au 44ᵉ degré de latitude nord. Il amarra à une de ces îles, qu'il imagina avoir 50 lieues de circonférence. Son récit m'engagea à chercher ces îles, et je les trouvai dans le parallèle de 46 degrés 12 minutes, latitude nord, et 10 degrés 8 minutes, longitude de Bolsha. Malheureusement les évènemens m'empêchèrent de poursuivre ma découverte.

CHAPITRE XXXII.

Description des îles Kouriles.

Ces îles sont au nombre de vingt huit. Leur situation est entre 51 degrés 30 minutes et 45 degrés, latitude nord. Les trois plus septentrionales dépendent du Kamchatka; toutes les autres sont indépendantes.

La description que j'en donne est la plus exacte et la plus positive; car je n'ai rien écrit que sur la relation du capitaine Spanberg, et de plusieurs autres que j'ai trouvées dans les archives du Kamchatka, telles que celles du sieur Walton, lieutenant de vaisseau, du capitaine Irtischew, du capitaine Chmitewskoy, et du lieutenant Sind. D'ailleurs, le sieur Csorni, qui a fréquenté ces îles pendant 25 ans, y faisant un commerce exclusif, m'a donné tous les renseignemens nécessaires.

1. Amphigonon ou Alayd, au 51e degré 30 minutes, latitude nord, et au 359e degré 30 minutes, longitude de Bolsha, n'est

autre chose qu'une montagne entourée de récifs fort dangereux.

2. Sumesu, au 51e dégré 3 minutes, latitude nord, et 30 minutes, longitude de Bolsha. Cette île est aussi couverte de rochers. Elle a un port au nord, où de petits vaisseaux peuvent hiverner. On y trouve quelques castors, et le poisson appelé *Kosattka*, en grande quantité. Il y a beaucoup d'eau, et en hiver la fonte des neiges forme plusieurs ruisseaux. De la pointe méridionale de la terre, nous vîmes la troisième île.

3. Poromusir, au 50e degré 52 minutes, latitude nord, et 15 minutes, longitude de Bolsha, est inaccessible, à cause des rocs et des récifs cachés qui l'environnent. Il n'y croît pas de bois; les naturels y descendent dans leurs bateaux de peaux.

4. Cirinky, au 50e degré 7 min. latit. nord, et 10 minutes, longitude de Bolsha. Sur la côte occidentale de cette île, est un port très-spacieux et très commode, où des vaisseaux peuvent jeter l'ancre en toute saison. Cette île est très-peu habitée. Le cèdre et le bouleau y croissent, et il n'y manque ni poisson, ni castors, ni sur-tout

de loups marins ; on trouve plusieurs sources d'eau douce au sud de cette île.

5. Launath, au 49ᵉ degré 43 minutes, latitude nord, et au 359ᵉ degré 5 minutes, longitude de Bolsha. Cette île se prolonge du nord au sud ; elle a cinq lieues de long et trois de large. Elle n'est habitée qu'accidentellement par les Kouriles, qui y viennent des îles les plus méridionales pour y prendre des castors. Il y vient du bois ; mais il n'y a ni eau ni port.

6. Trinité, au 49ᵉ degré 30 minutes, latitude nord, et au 359ᵉ degré 21 minutes, longitude de Bolsha, n'est qu'un amas de rochers.

7. Galante, au 46ᵉ degré 26 minutes, latitude nord, et 23 minutes, longitude de Bolsha, sur la côte occidentale de l'île, est un très-bon port. Elle est bien boisée, mais l'eau y est rare ; on y trouve quantité de castors, mais elle est inhabitée.

8. Colosse, au 49ᵉ degré 9 minutes, latitude nord, et au 359ᵉ degré 33 minutes, longitude de Bolsha, n'est qu'un amas de rochers et de bancs de sable.

9. Rouge, est un rocher au 49ᵉ degré 7 minutes,

minutes, latitude nord, et à 20 minutes, longitude de Bolsha.

10. L'île du Sommeil, à 48 degrés 50 min. latitude nord, et au 359e degré, longitude de Bolsha, est bien boisée, et produit quantité de pavots, dont la graine, ayant été imprudemment mangée par trois personnes que les Csorni avoient envoyé chasser, les plongea dans un assoupissement terminé par la mort.

11. L'île du Volcan, au 48e degré 40 min. latitude nord, et à 50 minutes, longitude de Bolsha. Le volcan s'éteignit en 1767, après un grand tremblement de terre. Les principaux environs de la montagne sont couverts de pierres ponces, de fragmens de soufre, et de quantité de métaux très-pesans qui ont été en fusion. Cette île se reconnoît à sa noirceur.

12. L'île Courbe, au 47e degré 49 minutes, latitude nord, et à 37 minutes, longitude de Bolsha, n'est qu'un amas de rochers.

13. L'île des Exilés, au 48e degré 40 min. latitude nord, et 1 degré 4 minutes, longitude de Bolsha. En 1757, les Kamchatdales y trouvèrent cinq Kouriles chassés de leur pays, qui leur firent donner ce nom

à l'île. Il y a peu d'habitans, et ce n'est guère qu'un amas de rochers.

14. L'île de l'Agneau, au 48ᵉ degré 27 min. latitude nord, et 359 degrés 17 minutes, longitude de Bolsha, est peu peuplée, mais bien boisée. Les habitans de l'île sont accoutumés au commerce, et sont toujours pourvus du produit des manufactures du Japon, comme étoffes, couteaux, etc. Sur la côté méridionale, est un petit port.

15. L'île des *Chiens* est située à 48 degrés 22 minutes, latitude nord, et 359 degrés 43 minutes, longitude de bolsha. On n'y trouve ni havre ni eau douce. En 1768, Csorni y prit six mille huit cents chiens de mer dans l'espace de quatre mois, d'où elle a tiré son nom.

16. Vaivoda, à 47 degrés 30 minutes, latitude nord, et 358 degrés 30 minutes, longitude. Cette île est ainsi appelée en l'honneur du Vaivod Demetrius Nedozilow, qui, en 1762, y envoya secrètement un pilote avec douze soldats, dans la vue d'y ramasser de l'or, que l'île, disoit-on, produisoit en abondance. Mais, comme en 1769, on n'avoit pas encore eu de nouvelles de l'expédition, Ivan Csorni la visita, et n'y

trouva point d'habitans. Sur le rivage du côté du sud, il trouva une croix avec une inscription qui lui apprit que ce détachement étoit parti pour les îles Jedzo. Cette île n'a point de port et ne produit point d'or, mais elle abonde en castors et en veaux marins.

17. Usigak, à 47 degrés 16 minutes, latitude nord, et 1 degré 13 minutes, longitude de Bolsha. Sur la côte sud-ouest de cette île, est un excellent havre, capable de recevoir de gros vaisseaux. L'île est couverte de bois, et bien peuplée par les Kouriles qui y ont bâti une petite ville. Csorni y fit un commerce fort avantageux. Il m'assura qu'il en avoit tiré en différentes fois au moins dix-huit livres pesant de poudre d'or, avec plusieurs pièces d'or venant du Japon et de Jedzo. Celui de Jedzo diffère de l'or du Japon, en ce qu'il est beaucoup plus pâle. Csorni me dit que les Japonnois n'y vont que lorsqu'ils y sont forcés par le mauvais tems.

18. L'île des *Boucs*, à 47 degrés 20 minutes, latitude nord, et 359 degrés 53 minutes, longitude de Bolsha. Cette île fut visitée en 1740 par les premiers voyageurs,

Ils y trouvèrent de fort belles perles; celles que j'ai vues l'étoient beaucoup moins.

19. L'île *des Chèvres*, à 46 degrés 50 minutes, latitude nord, et 1 degré 34 minutes, longitude de Bolsha. Cette île n'a point de havre et presque point d'habitans.

20. Marikan, à 46 degrés 40 minutes, latitude nord, et 359 degrés, longitude de Bolsha. Elle a 13 lieues de long du N. au S., et 6 de large. Sur la côte sud-est de cette île, est un fort beau havre. Elle est habitée par des Kouriles barbus, que les Russes appellent Machnati. On y trouva, en 1765, une mine de cuivre rouge, contenant de l'or. Les habitans de cette île vivent en société. Ils ont du bétail, des cochons, de la volaille, etc. Tous ces insulaires sont habillés à la manière des Chinois. Leur peau est bronzée, et leur nourriture est le riz et le bœuf.

21. Berèze, est située à 45 degrés, latitude nord, 358 degrés 20 minutes, longitude de Bolsha. Elle est d'une forme triangulaire, et elle a sur son côté nord un excellent port. Elle n'est guère peuplée, et ses habitans ne s'occupent qu'à la pêche du castor et d'autres animaux marins, sur-tout de

la baleine, dont ils échangent l'huile avec les îles de Jedzo, contre de l'or, des étoffes, du fer, et différens ustensiles. A l'O. N. O. de cette île, on en trouve 6 autres, mais qui ne sont que des rochers.

22. Bonne-Espérance, à 43 degrés 0 minute, latitude nord, et 356 degrés 30 minutes, longitude de Bolsha. Sa longueur est de 30 lieues du Nord au Sud. Elle a deux beaux ports, l'un au nord-est, et l'autre au sud-ouest. Sur le côté S. de l'île, sont deux villes régulièrement bâties. En 1764, quelques habitans de cette île arrivèrent au Kamchatka pour conclure un traité avec les Russes. Les registres de la chancellerie portent que ces envoyés firent présent de trois petits sacs de cuir remplis d'or, et d'un habillement fait de plumes d'oiseaux. Il s'embarquèrent sur le vaisseau l'Elisabeth pour se rendre à Pétersbourg, mais en chemin le navire coula à fond. Cette île abonde en bétail, en riz et autres végétaux. Csorni eut l'intention d'y fixer sa résidence. Il estimoit sa population à 4000 hommes en état de porter les armes, qui sont, en cet endroit, une sorte de sabre, une lance, et un arc. Plusieurs

déserteurs Russes vivent parmi eux, et sont fort estimés; le climat est tempéré, et l'air y est fort bon. A la distance de deux lieues de cette île à l'ouest, la profondeur de l'eau est de 33 brasses.

Telle est la véritable situation des îles Kouriles, dans le nombre desquelles je ne comprends point, comme font ordinairement les Russes, les îles de Jedzo; car celles-ci sont habitées par un peuple civilisé, qui vit sous un gouvernement. J'en vais parler séparément, et montrer que tout ce qui a été écrit concernant la prétendue terre ou continent de Jedzo, terre de la compagnie, etc. ne doit s'entendre que des îles de Jedzo.

CHAPITRE XXXIII.

Description des îles de Jedzo.

A une certaine distance de ces îles, tout porte les navigateurs à croire qu'elles sont la prolongation d'un continent ; c'est ce qui a induit les Hollandois dans les plus grandes erreurs ; et les Missionnaires de la Chine nous ont donné sur cette contrée tant de relations fabuleuses, qu'il est impossible d'en rien conclure. La description que j'en vais donner est fondée sur des découvertes réelles, et l'on peut y ajouter foi.

1. Kawith Idzon, à 45 degrés 5 minutes, latitude nord, et 355 degrés 0 minute, longitude de Bolsha. Cette île est fort peuplée. On y trouve sur la côte méridionale trois excellens havres. Elle produit du bois en abondance. Dans la partie du sud, est située la ville de Matza, bâtie en bois. Dans cette ville réside un chef, subordonné au Kunaschir Jedzo, souverain de toutes les îles, dont la résidence est dans celle du Kunaschiran. La ville est composée de plus de 2000 maisons ; elle est dé-

fendue par plusieurs petits forts construits en bois et entourés de fossés. On exploite dans cette île des mines de cuivre et d'argent, et c'est là que les perles rouges sont pêchées et échangées tous les ans, aux mois de mai et d'octobre, avec les marchands Japonnois qui arrivent à ces époques, contre des draps et des étoffes de soie, des instrumens de fer et des armes.

Les Japonnois furent autrefois en guerre avec les habitans de cette île; mais depuis 1762, la paix paroît être bien établie entre eux. Les habitans ont de grandes barques, dans lesquelles ils vont à la Corée, à la Chine et au Japon. En 1758, un pilote Russe, nommé Mastlow, ayant fait naufrage aux îles Kouriles, fut vendu par les habitans au gouverneur de Kawith; il sut si bien se concilier la faveur de ce dernier, qu'il l'éleva au grade de Besales ou commandant des troupes. En 1768, ce Mastlow écrivit au gouverneur du Kamchatka, une lettre, par laquelle il lui donnoit avis d'ouvrir un commerce avec ces îles. Sa lettre parvint par la voie des Kouriles, qui la remirent à un Cosaque; mais le gouverneur, persuadé que c'étoit une ruse inventée par

quelques marchands Russes, dédaigna l'invitation, et fit punir et mettre en prison, pour prix de son zèle, le Cosaque qui avoit apporté la lettre.

2. Csulgan-Idzon est située à 43 degrés 27 minutes, latitude nord, et 352 degrés 58 minutes, longitude de Bolsha. Cette île a 20 lieues de long de l'est à l'ouest, et six lieues de large du nord au sud. En 1741, le capitaine Spanberg eut vue de cette île, mais il n'en approcha point. Elle n'est pas moins fertile que celle de Kawith. Le mot Csulgu, d'où cette île tire son nom, signifie cuivre. Sur le côté nord, sont une ville et un port. Le nom de la ville est Tchoppou-Idzon, qui signifie ville du soleil.

3. Maanas-Idzon est située à 44 degrés 0 minute, latitude nord, et 351 degrés 0 minute, longitude de Bolsha. Sa longueur, du nord-est au sud-ouest, est de trente-huit lieues, et sa largueur de douze à seize. En 1743, un pilote nommé Novodzikow, qui est encore vivant, au Kamchatka, aborda dans cette île dans un baydar. Il y reçut, m'a-t-il dit, en échange contre un vieux chapeau, deux pièces d'or frap-

pées, pesant ensemble deux onces et demie. Je vérifiai ce fait en consultant les registres de la chancellerie. Les deux pièces d'or furent envoyées à Pétersbourg. Ce Novodzikow avoit été bien reçu par les habitans; mais peu de tems après, le lieutenant Walton y aborda dans une chaloupe pontée, et quelques excès commis par son équipage les firent tous mettre à mort. Sur le côté sud de l'île, sont un fort bon havre, et une ville appelée Ouratilkiva-Idzon, ou Ville Rouge. Elle est bien peuplée, commerçante, et dépend du Kunaschir.

4. Kunaschir-Idzon, appelée par les Russes Zelenoi-Ostrow, ou île Verte, est située à 42 dégrés 30 minutes, latitude nord, et 350 degrés 35 minutes, longitude de Bolsha. Elle s'étend 65 lieues en longueur, du nord-est au sud-ouest, et sa largeur varie de 12 à 28 lieues. Dans la partie nord de l'île, est un excellent port, au fond duquel coule une rivière fort belle, quoiqu'elle soit peu profonde. On pêche des perles dans plusieurs baies, situées sur le côté ouest. La principale ville de cette île est Kunaschiran, où réside le roi de la

contrée. Il y a dans cette île plusieurs autres îles de moindre grandeur, qui sont Kunaschir - Malza sur le côté ouest de l'île, Kunaschiraapi au centre, et Kunaschir Orgutt sur la côte orientale. Spanberg rapporte avoir vu sortir de cette île plus de deux cents navires, tant grands que petits.

En 1769, la cour de Pétersbourg envoya aux îles Jedzo deux jeunes hommes nommés Tartarino et Ottlasow, qui avoient appris un peu de japonnois à Irkuzk; mais au tems où je partis du Kamchatka, on n'en avoit pas encore eu de nouvelles. Les meilleures notions que j'ai pu recueillir sur cette contrée, se réduisent à dire qu'elle est gouvernée régulièrement par un roi; que les étrangers sont obligés, à leur arrivée, de s'y établir par le mariage, et qu'ils sont ensuite soigneusement surveillés. Il est évident que cette île est immensément riche, et defendue par une grande force armée, puisqu'elle a pu résister pendant une suite d'années à l'empereur du Japon.

5. Siani-Kamoni-Idzon, ou Santé de Dieu, est située à 41 degrés 10 minutes, latitude nord, et 348 degrés 0 minute,

longitude de Bolsha. Cette île est fort peuplée, et son gouvernement, dépendant du Kunaschir, est régulièrement administré. On y a vu de la cavalerie. Les habitans sont continuellement en armes à l'occasion de leurs débats avec les Coréens; cependant le commerce se continue sans interruption entre ces deux nations, par le canal de l'île de Matzumay. Il y a deux villes dans cette île, l'une au sud, et l'autre à l'ouest.

6. Matzumay est située à 41 degrés 30 minutes, latitude nord, et 347 degrés, longitude de Bolsha. Sa longeur du nord-est au sud-ouest, est de 27 lieues. On trouve dans cette île deux bons ports, l'un au nord, et l'autre au sud. Elle est coupée par plusieurs belles rivières. La capitale est sur la partie ouest de l'île, et porte également le nom de Matzumay. L'île a été conquise par les Japonois, qui y tiennent une garnison de trois mille hommes. Il y a aussi plus de 1400 exilés Japonois, condamnés aux travaux. La plupart des naturels de l'île se retirèrent à Kunaschir après la conquête.

La compagnie Hollandoise, en 1754, proposa à l'empereur du Japon, de faire,

avec son agrément, un voyage au nord de ses états, et de conquérir les îles de Jedzo; mais au lieu d'accepter leurs propositions, l'empereur défendit aux Hollandois d'y songer, sous peine d'être exclus de leur commerce.

On peut compter sur l'exactitude de ces détails; tout ce qu'on peut, jusqu'à présent, dire ou écrire de plus sur cette contrée, doit être regardé comme suspect.

CHAPITRE XXXIV.

Supplément à la description de la côte de Tartarie et de l'île de Saghalin.

Le golfe d'Uda, formé par le cap Allangaddi, est situé à 54 degrés 10 minutes, latitude nord, et 345 degrés 15 minutes, longitude de Bolsha, et s'étendant au nord de l'embouchure de la rivière Amour, est rempli de petites îles qui en ferment l'entrée.

L'embouchure de cette rivière est située à 52 degrés 50 minutes, latitude nord, et 346 degrés, longitude. Les Coréens appellent cette rivière Saghalin, et son cours s'étend près de cinq cents lieues dans le pays. Elle peut porter les plus gros navires. A son entrée, qui est en plein sud, sont une quinzaine de petites îles formant une baie qui abonde en perles. La partie sud de cette baie est le cap Vasitue. Cette rivière est pour la Russie de la plus haute importance, en ce que, par le moyen d'une de ses branches, la Russie peut avoir communication avec Mandschou, et par le moyen de la

seconde, avec Teissou, situé dans le golfe de Pekin.

La longueur de l'île de Saghalin est de 79 lieues du nord au sud, et sa largeur de l'est à l'ouest, de 15 à 20. En 1761, on y comptoit quatre petites villes habitées par les Gilakes, peuple indépendant qui commerce avec les Russes et les Coréens. Cette île produit les plus belles fourrures en zibelines et peaux de renards. La partie nord est sauvage et couverte de montagnes; mais au sud, le pays est fort beau. Au nord de cette île, s'en trouve une autre petite, appelée l'île du Verre, à 54 degrés 30 minutes, latitude nord, et 350 degrés 0 minute, longitude de Bolsha. Elle abonde en talc; mais elle est déserte.

JOURNAL du voyage maritime du comte de Benyowsky, de la péninsule du Kamchatka à Canton en Chine.

Le 11 mai 1771, je m'embarquai à bord de la corvette Saint-Pierre et Saint-Paul, dans le port de Bolsha, où je fis percer sur le côté du vaisseau vingt ouvertures pour les canons, dont douze étoient de bois, et distribuai de la manière suivante le service du navire.

Le comte de Benyowsky commandant en chef; le comte Crustiew commandant en second.

Arrière-garde.

MM. Panow, Kuzneczow, Zablikow, Popow, Loginow, Csurin, Urbanowski, le contre-maître, 29 chasseurs : en tout 37 personnes.

Avant-garde.

MM. Vinbladth, Stephanow, Meder, Ismailow,

Ismaïlow, Boscarew, Kostromin, Gurcinin, Baturin, vingt-huit particuliers.

Total . . . 75 hommes faisant le service.

Neuf femmes.
Douze passagers. } 21

En tout . . . 96 personnes.

Armement de la corvette.

Quatre-vingt-seize personnes, y compris 9 femmes. Huit pièces de canon, 2 pierriers, 2 mortiers, 120 mousquets avec baïonnettes, 80 sabres, 60 pistolets, 1600 liv. de poudre à canon, 200 liv. de balles, 800 liv. de viande salée, 1200 liv. de poisson salé, 3,000 liv. de poisson sec, 1400 liv. d'huile de baleine, 200 liv. de sucre, 500 liv. de thé, 40 liv. de beurre, 113 liv. de fromage, 6,000 liv. pesant en différentes pièces de fer, 120 grenades, 900 boulets de canon, 50 liv. de soufre, 200 liv. de salpêtre, 56 barriques d'eau, 126 caisses de fourrures, 14 ancres, divers cordages et voiles de rechange, une chaloupe et un canot. Le navire tirant 8 pieds 11, et 8 pieds 5 pouces d'eau.

A onze heures du matin, je fis célébrer le service divin, suivant la coutume de l'Eglise Grecque. Le *Te Deum* fut chanté ; après quoi toute la compagnie renouvela son serment de fidélité à mes ordres.

A cinq heures du soir, nous jetâmes l'ancre à l'embouchure de la rivière, et après avoir mis les ôtages en liberté, nous fîmes voile au sud, avec une légère brise venant du N. O. Le tems étant chargé de brouillards et presque calme, nous mîmes encore à l'ancre sur le banc de sable. A 4 heures, une brise s'élevant, nous passâmes entre les deux bancs. Le vaisseau se trouva attaché à une pièce de glace flottante, que nous rompîmes d'un coup de canon.

Suivant le rapport du quartier-maître, tout le monde en santé. Latitude, 51 degrés 34 minutes, longitude, 358 degrés 36 minutes de Bolsha.

Vendredi 13 mai, nous tînmes notre course au sud ; au point du jour, nous découvrîmes à l'ouest le rocher Alayd. A neuf heures du matin, nous nous consultâmes sur la course qu'il falloit tenir. Je proposai de mettre à l'ancre près une des îles Kouriles, pour y prendre quelques

provisions et cuire du pain. La compagnie déclara qu'elle étoit prête à faire comme je le jugerois à propos.

Samedi 14 mai, entre les îles Kouriles, tems nébuleux avec de la neige. Nous vîmes plusieurs baleines poursuivies par le poisson nommé *l'empereur*. Nous eûmes ce jour-là vue de deux îles, ce qui occasionna quelque trouble. Plusieurs personnes de la compagnie me demandèrent de mettre à l'ancre, et comme quelques-uns jugérent à propos de me menacer, parce que je ne me rendois pas à leur demande, j'en fis mettre deux en prison, et me déterminai à ne point aborder aux îles Kouriles, dans la crainte de quelques mutineries.

Le dimanche 15 mai, le tems épais, une forte brise, et la mer grosse dans la soirée; tout le monde occupé à faire des petits cordages. Nous observâmes quelques plantes marines et quelques baleines.

Suivant le rapport, tout le monde en santé. Une barrique d'eau écoulée; latitude, 51 dégrés 20 minutes, longitude 3 dégrés 54 minutes de Bolsha, vent ouest; courant du sud-ouest au nord-est, course nord-est.

Lundi 16 mai, beaucoup de neige. Ismailow fut accusé d'avoir fait des propositions séditieuses aux deux Kamchatdales; il fut mis en prison, au pain et à l'eau.

Mardi 17, le tems un peu plus clair, le vent incertain, et le soleil paroissant par intervalles. Nous vîmes plusieurs baleines, nageant du sud au nord, et plusieurs oiseaux volant de l'est à l'ouest. Dans la nuit, vent frais et grosse mer.

Mercredi 18, neige et pluie. Nous vîmes beaucoup de plantes marines nageant autour du vaisseau. Nous les recueillîmes pour nous en servir au besoin. Nous vîmes plusieurs aigles noirs. Ce jour fut employé à réparer la chaloupe et le petit canot, et à nettoyer nos armes.

Jeudi 19, nous eûmes en vue l'île Béring. Je déterminai, par une bonne observation, la latitude de cette île, qui est 55 dégrés 15 minutes nord, et sa longitude, 8 degrés 0 minute de Bolsha. Je mis à l'ancre à la distance d'une demi-lieue de la côte occidentale dans 28 brasses d'eau, gros sable et coquilles. J'envoyai dans le petit canot M. Panow et dix hommes armés, examiner cette île, avec ordre, lors-

qu'ils auroient trouvé quelque baie ou havre sûr, de me le faire connoître par trois feux, et de renvoyer aussi-tôt le canot me chercher; mais s'ils voyoient dans le havre quelques vaisseaux, de revenir sans mettre pied à terre. Après leur départ je levai l'ancre et laissai dériver le vaisseau vers l'île. A la distance d'un quart de lieue, le vent tomba. Nous observâmes les signaux, et approchâmes d'une baie où nous mouillâmes dans huit brasses d'eau.

Vendredi 20, à l'ancre dans l'île Béring, beau tems et calme. Quoique M. Panow m'eût assuré qu'il n'avoit trouvé personne dans l'île, j'envoyai cependant un détachement à la découverte, et un autre détachement sur le rivage, construire une cabane et des fours pour cuire notre pain, après quoi je me déterminai à descendre moi-même.

Arrivé à terre, je fis planter une tente. Sur les cinq heures du soir, le détachement qui avoit été envoyé à la découverte revint, et me rapporta qu'à la distance d'une lieue de la baie, ils avoient découvert une cabane dans laquelle ils avoient trouvé un chien, et sous une cuve, une let-

tre qu'ils m'apportèrent. M. Kuzneczow, qui commandoit le détachement, me dit qu'il avoit aussi trouvé dans la cabane quatre barriques d'huile de baleine, avec dix ou douze quintaux de poisson salé, ajoutant qu'il avoit observé sur la neige des traces récentes, et un bain nouvellement bâti, ce qui lui donnoit lieu de croire que l'île étoit habitée. Pour nous éclaircir, j'ouvris la lettre, où je trouvai ce qui suit :

« Salut à tous ceux qui peuvent aborder » en cette île ; je les informe que le vais» seau Elisabeth, sorti du port d'Ochozk » en 1769, sous mon commandement, est » demeuré dans cette île une année en» tière, après avoir été grandement en» dommagé par les tempêtes. Après ce » tems, voyant que toutes nos tentatives » pour le réparer étoient inutiles, nous » l'avons mis en pièces, et des matériaux » nous avons construit des canots avec les» quels je compte passer à l'île située à » l'est de celle-ci, dans l'espoir de trouver » quelque vaisseau où nous puissions nous » embarquer mon équipage et moi. Ecrit le » 24 janvier 1771. Ivan Ochotin, capitaine, » Baltasar Balakirow, pilote ».

Dans la partie sud de l'île, M. Kuzneczow trouva aussi cinq croix élevées, l'une desquelles portoit l'inscription suivante :

« En l'honneur de Dieu et de Saint-Ni-
» colas, en l'année 1769, le 28 avril, cette
» croix fut élevée par Pierre Kreniczin,
» commandant l'expédition envoyée pour
» la découverte de la Californie ».

Cette dernière découverte fut pour nous peu importante ; mais nous en fîmes le même jour une bien plus utile ; ce fut celle d'une espèce de navets, et de fort bon ail, aussi bien que la provision de poisson salé et d'huile de baleine. Par rapport à la lettre, je fus convaincu, après mûr examen, que l'écriture étoit fraîche, et alors je me rappelai confusément d'avoir ouï parler de cet Ochotin comme d'un homme qui à Ochozk s'étoit conduit en vrai pirate. Pour éclaircir mes soupçons, je demandai à tous mes compagnons si quelqu'un d'entre eux ne l'avoit pas connu. Plusieurs m'apprirent qu'Ochotin n'étoit point un Russe, et que s'étant emparé du vaisseau qu'il commandoit, et ayant persuadé à son équipage de suivre sa fortune, il s'étoit établi aux îles Aléeutiennes, où, durant les dernières années, il avoit pris plusieurs

autres vaisseaux Russes, dont les équipages s'étoient rangés sous son commandement; en sorte que le nombre des Européens auxquels il commandoit, montoit à plus de cent, sans compter plusieurs naturels de l'île qui l'avoient reconnu pour chef. Je conclus de cette information, qu'Ochotin, ou au moins quelques hommes de son parti, étoient encore dans l'île; je choisis en conséquence cinq hommes de notre compagnie, que j'envoyai séparément, bien armés et fournis de provisions, avec une lettre d'invitation adressée à Ochotin ou à quelques hommes de son parti. Pour prévenir toute surprise, je fis veiller soigneusement, tant à terre que sur le navire.

Samedi 21, à l'île Béring dans la baie de S. Maurice, ainsi nommée par mes compagnons. Beau tems et fonte de neige. Ce jour, on descendit à terre de la farine, et nous commençâmes à faire du pain dans cinq fours que nous avions construits. Mes compagnons me bâtirent une cabane commode; j'en détachai vingt-deux pour porter à bord le poisson salé et l'huile de baleine, et j'en envoyai six autres couper du bois. Le soir, je fis porter à bord vingt-

quatre barils d'eau fraîche, une provision d'ail et d'autres racines. La nuit se passa tranquillement; mais à cinq heures du matin, je fus éveillé par M. Crustiew, qui me dit avoir entendu tirer plusieurs coups de feu du côté du sud. Je sortis promptement de ma cabane, et j'entendis encore tirer. Je fis aussi-tôt battre l'alarme, et fus joint par un surcroît de vingt hommes qui vinrent du navire, pour découvrir ce qui étoit arrivé, et donner, s'il étoit nécessaire, du secours à ceux qui avoient été dépêchés vers Ochotin. Je donnai ordre à M. Winbladth de s'embarquer avec seize hommes dans la chaloupe, et de s'avancer vers la pointe sud de la baie, afin d'observer plus aisément d'où le bruit pouvoit provenir; ensuite, laissant le commandement à M. Crustiew, je m'embarquai moi-même avec huit autres hommes dans le canot. Nous eûmes bientôt passé la chaloupe, et à notre arrivée à la pointe sud, j'apperçus un baydar qui ramoit vers nous avec cinq hommes à bord. A leur approche, nous vîmes qu'ils étoient Russes. L'un d'eux nous haïla, et nous dit qu'il avoit une lettre pour le commandant de la corvette S. Pierre. Bientôt nous nous

joignîmes ; ils me remirent la lettre, et je les invitai à venir à bord. Ils me dirent que tel étoit aussi l'ordre de leur général, et nous regagnâmes tous le vaisseau à dix heures précises.

A mon arrivée, je trouvai toute la compagnie dans le plus grand désordre. M. Stephanow m'apprit qu'il avoit découvert un complot, par le moyen d'Andreanow. C'étoit Ismailow, qui, conjointement avec Zablikow son ami, s'étoient engagés par serment à saisir la première occasion, lorsque la plus grande partie de l'équipage seroit à terre et moi à bord, de se rendre maîtres de ma personne, et de retourner au Kamchatka ; mais dans le cas où ils ne pourroient conduire ce projet à exécution, ils devoient m'assassiner, mettre le feu au vaisseau, et quitter l'île dans la chaloupe. La déposition d'Andreanow fut confirmée par Popow et Rabalow. Je fis prendre les armes à ceux dont je me croyois sûr. Je découvris le complot à la compagnie, et j'en nommai les auteurs, qui furent aussi-tôt mis aux fers et envoyés à terre pour être jugés par un conseil que je nommai, et qui fut présidé par M. Crustiew.

Cette affaire finie, je donnai toute mon attention à recevoir honnêtement les personnes qui m'apportoient la lettre de M. Ochotin.

Suivant le rapport, un malade et dix-neuf prisonniers.

Dimanche 22 mai. A trois heures, mon adjudant me présenta, au nom de la compagnie, un écrit, par lequel ils demandoient que M. Ismailow et le Kamchatdale Parencsin, avec sa femme, fussent mis à terre et abandonnés dans l'île, et que les autres qui avoient été séduits par eux, fussent condamnés à recevoir cinquante coups de fouet, et ensuite rendus à leurs fonctions, après avoir renouvelé leur serment d'obéissance. Je me rendis à ce vœu général d'autant plus volontiers, qu'il étoit important pour moi de faire un grand exemple et d'établir mon autorité. Après avoir donné à cet égard mes ordres à M. Crustiew, je communiquai à toute la société la lettre que j'avois reçue de M. Ochotin. Elle étoit conçue en ces termes:

« Salut au brave et intrépide commandant du vaisseau le S. Pierre, et à toute sa société.

» Chers amis et compagnons, nous ap-
» prenons avec beaucoup de joie votre ar-
» rivée en cette île. Les hommes que vous
» avez envoyés pour nous trouver, nous
» ont informés de toutes vos intentions;
» nous les avons retenus avec nous,
» moins comme ôtages que comme amis,
» et nous comptons vous les renvoyer avec
» des provisions dont vous devez avoir be-
» soin. Permettez à nos compagnons qui
» vous portent cette lettre, d'entrer dans
» votre navire; il est probable qu'ils y
» trouveront quelques personnes de con-
» noissance, ce qui sera fort agréable pour
» nous. Nous prions le commandant de
» nous informer s'il juge à propos de con-
» sentir à une conférence avec nous; et à
» cet effet nous espérons qu'il voudra bien
» nous renvoyer nos compagnons, et nous
» informer du lieu du rendez-vous. Nous
» vous souhaitons toutes sortes de pros-
» pérités, et nous recommandons à votre
» amitié. Adieu. YVAN OCHOTIN ».

Après avoir entendu les différentes opinions sur ce qu'il convenoit de faire, je me déterminai à renvoyer un des cinq hommes

avec ma réponse, et à garder les quatre autres jusqu'au retour des miens. Ma lettre étoit conçue en ces termes :

« Je ne puis vous exprimer la satisfac-
» tion que je reçois en apprenant votre
» résidence en cette île. Il y a déja plusieurs
» années que la conduite et la bravoure
» du fameux Ochotin lui ont concilié mon
» estime, et j'aurai beaucoup de plaisir à
» le voir et à l'assurer de mon amitié.

» N'attribuez point à la méfiance les pré-
» cautions que je prends pour notre entre-
» vue; je vous prie de vous dire à vous-
» même qu'un excès de prudence ne peut
» paroître injurieux qu'à des hommes qui
» sont dénués de courage. Je prie donc
» M. Ochotin de se trouver demain ma-
» tin, à six heures, à la pointe méridio-
» nale de la baie, avec quatre de ses hom-
» mes. Je m'y trouverai à la même heure
» avec un nombre égal des miens. Aussi-
» tôt que nous serons en vue l'un de l'au-
» tre, nous mettrons bas les armes, et nous
» nous joindrons. Maurice-Auguste ».

Ce jour fut employé à porter à bord le biscuit que nos compagnons avoient fait. Vers le soir, je permis à six de nos asso-

ciés d'aller à la chasse, à condition qu'ils seroient de retour à six heures du matin. M. Meder revint à bord, et rapporta avec lui plusieurs noix et quelques pièces travaillées de bois de camphre, qu'il avoit trouvées sur le rivage.

Sur les onze heures, nous nous apperçûmes que notre cable étoit coupé, et nous eûmes beaucoup de peine à lever l'ancre. A cinq heures du matin, je fis tirer trois coups de canon, et, laissant le commandement du vaisseau entre les mains de M. Panow, je m'embarquai dans la chaloupe avec quatre associés. J'arrivai à la pointe à cinq heures trois quarts. J'y trouvai déja M. Ochotin, qui me reçut fort poliment. C'étoit un homme d'une belle figure, âgé de trente-six ans, parlant fort bien l'allemand et le français. Après les premières civilités, il me raconta ses aventures, que je me bornerai à rapporter en substance.

M. Ochotin étoit originaire de Saxe; il avoit servi sous l'impératrice Elisabeth, dans le régiment de Smolenskoi, en qualité de capitaine, grade qu'il avoit quitté pour celui d'adjudant du général Apraxin. Quand le général fut arrêté par ordre de

l'impératrice, M. Ochotin fut aussi envoyé en prison avec le baron de Klusewski, qui est toujours exilé à Jakusk, et il n'en sortit que pour être envoyé en exil en Sibérie. A son arrivée à Jakusk, il obtint la faveur d'être envoyé à Ochozk, où il s'engagea à bord d'un navire destiné à la pêche du castor. Il fit deux voyages dans ce navire; mais au troisième, ayant su attacher à ses intérêts une cinquantaine d'hommes de l'équipage, il se rendit maître du vaisseau aux îles Aléeutiennes, et fit ensuite deux autres prises dont l'équipage se joignit à lui. Son parti, alors composé de cent trente-quatre hommes déterminés, se vit en état de faire face aux forces maritimes d'Ochozk. Dix-huit mois après, il trouva le moyen de s'établir dans une des plus grandes îles Aléeutiennes, où il se fit des liaisons par le moyen des mariages que ses compagnons contractèrent avec des filles du pays. La confiance qu'il pouvoit avoir en l'amitié des naturels de ces îles, l'avoit déterminé à former une colonie; mais comme il manquoit des armes et ustensiles nécessaires, il s'étoit déterminé à faire une descente au Kamchatka et à

Ochozk, dans l'intention de détruire totalement ces deux établissemens, et d'en emporter tout ce qui pourroit se trouver convenable à ses desseins.

Après qu'il eut fini son récit, il me proposa d'unir nos forces pour l'exécution de ce projet de vengeance, que nous avions tous les deux d'égales raisons de désirer. A cette proposition directe et précise, je répondis que malheureusement il n'étoit pas en mon pouvoir de seconder son projet, attendu que ma situation exigeoit mon prompt retour en Europe; je lui représentai de plus, que les forces qu'il avoit à sa disposition étoient suffisantes pour en assurer le succès : mais comme il étoit déterminé à former des colonies dans les îles, je lui conseillai de s'adresser à quelque puissance Européenne, et d'obtenir leur appui; et pour cet objet, je lui offris mes services. Ces réflexions lui parurent raisonnables, et il accepta mes offres, comme on le verra plus amplement par la suite. De mon côté, je lui fis le récit exact de mes aventures, et nous nous jurâmes amitié, et, au besoin, réciprocité de secours; après quoi nous nous séparâmes. Il rejoignit ses compagnons,

gnons, et moi je retournai avec les miens au navire, où je trouvai tout en ordre (1).

Lundi 23. Tout ce jour fut employé à réparer le vaisseau. A trois heures, un canot arriva de la part de M. Ochotin, avec un présent de cent cinquante peaux de castor. Je lui envoyai en retour deux cents livres de poudre à canon, cent livres de plomb, et une quantité considérable d'ustensiles de fer; mais de tous les articles que j'envoyai en présent à M. Ochotin, celui qui fut le plus agréable à lui et à sa troupe, ce furent deux cent quarante aunes de drap et vingt-cinq sacs de farine.

Dans la soirée, je fis porter à bord vingt-deux sacs de biscuit et deux barils de poisson salé. Dans la nuit, j'allai rendre visite à M. Ochotin, accompagné de M. Panow. Nous trouvâmes son habitation et

---

(1) La famille de M. Ochotin est connue en Saxe sous le nom de Leuchtenfeld, et pour prouver la vérité de ce qu'il avançoit, il me nomma le baron Laffert, officier Prussien, qui, après avoir été exilé à Kolima, retourna en Europe en 1760, en conséquence de la réclamation pressante faite par sa majesté le roi de Prusse.

celle de sa troupe composée de six cabanes bien bâties, et défendue par une palissade flanquée de quatre petits canons. Il étoit assis près du feu avec trente-cinq associés; il nous fit servir le thé. Nous passâmes ensuite toute la nuit à converser ensemble et à écrire des lettres dont il me chargea, pour déterminer, s'il étoit possible, quelque puissance Européenne à seconder ses projets. Au point du jour, je pris congé de lui, et à huit heures je fus de retour à bord. A dix, j'assemblai tous mes compagnons, et leur proposai de quitter l'île et de continuer notre voyage pour la Chine, d'où il nous seroit possible de repasser en Europe. Sur cette proposition, ils me demandèrent, à ma grande surprise, le tems de se décider, promettant de déclarer le lendemain leur résolution.

Mardi 24 mai. A deux heures après midi, mon adjudant me présenta, de la part de la compagnie, trois députés, qui m'informèrent que la résolution de la société étoit prise, et qu'ils étoient déterminés à chercher un passage au nord du Kamchatka; entreprise dont l'approche du printems garantissoit le succès, d'autant plus qu'en sup-

posant même que nous trouvassions des obstacles insurmontables, nous pourrions toujours atteindre le continent de l'Amérique. Mes intimes amis m'ayant informé que la compagnie avoit pris la résolution de suivre ce plan en dépit de moi, je fus obligé d'y consentir. Il pouvoit arriver qu'une grande partie de la société, en réfléchissant sur ce qui étoit arrivé au Kamchatka, vînt à se repentir, et fût tentée d'user de trahison envers moi, entreprise que le voisinage du Kamchatka pouvoit encore faciliter; je jugeai donc à propos d'acquiescer à leur vœu.

Dans la soirée, je reçus avis de M. Ochotin que Stephanow lui avoit écrit pour lui proposer d'entrer lui-même dans sa troupe, avec un certain nombre de nos associés. M. Ochotin me conseilloit en conséquence de quitter l'île le plus tôt qu'il seroit possible, m'assurant qu'en cas de révolte, il m'aideroit lui-même à punir les coupables. Sur cet avis, j'assemblai la compagnie, et leur déclarai que c'étoit à regret que j'allois me conformer à leurs intentions, bien persuadé qu'elles nous conduiroient à des infortunes que nous pour-

rions éviter; que, suivant mon opinion, il nous seroit impossible de doubler le cap Tsuksi, et plus encore d'atteindre les côtes d'Amérique, lorsque la monson de l'Est viendroit à nous manquer; mais que j'étois déterminé à sacrifier mon opinion particulière au vœu de la compagnie, qui, dans tous les tems, seroit ma loi. J'ajoutai que j'avois cependant de fortes raisons de soupçonner que quelques-uns parmi eux avoient formé des desseins préjudiciables à nos intérêts communs, et que si je n'en dénonçois pas les auteurs, c'étoit uniquement dans l'espoir qu'ils retourneroient d'eux-mêmes à leur devoir. Ainsi résolu à quitter l'île par le premier bon vent, j'envoyai quelques-uns des associés ériger, sur le rivage, une croix avec l'inscription suivante:
« Le 24 mai 1771, Maurice-Auguste-Aladar de Benyowsky, après s'être heureusement délivré de son exil au Kamchatka, a fait élever cette croix pendant son séjour dans cette île ».

A dix heures, M. Stephanow demanda à me parler en particulier. Quand je l'eus admis dans ma cabane, il m'informa qu'il avoit découvert un complot formé contre

moi ; qu'il étoit résolu à ne me plus quitter, et à veiller lui-même à ma conservation. Je lui témoignai ma surprise de lui voir tant de bienveillance pour moi, et lui déclarai que si j'avois craint quelque trahison, je l'aurois fait lui-même arrêter le premier ; que j'avois, pour en venir là, des preuves suffisantes contre lui, mais qu'ayant le bonheur de n'être pas d'un caractère timide, il devoit sa sûreté au mépris que je faisois de lui et de ses projets. Après cette réponse, je lui communiquai la lettre de M. Ochotin. Je suis, lui dis-je, disposé à tout oublier, et même à ne vous point demander le nom de vos complices, pourvu que vous ne me donniez jamais une autre occasion de leur rappeler vos criminelles dispositions ; et pour preuve de ma sincérité, je vous promets de garder le silence sur une tentative qui, si elle étoit connue, vous couvriroit de honte aux yeux de toute la société. Le ton ferme avec lequel je prononçai ces paroles le déconcerta ; il se jeta à mes pieds, en s'avouant coupable et implorant mon pardon, que je lui accordai.

Mercredi 35 mai. Le tems sombre, l'île

couverte de brouillards, le vent variable entre le sud et l'ouest. A trois heures, nous dirigeâmes notre course au nord. Le soir, le vent changea du sud à l'est; le matin, la pointe la plus au nord de l'île portoit de l'est à l'est quart de sud.

Jeudi 26. Beau tems, avec de la neige glacée par intervalles. Nous vîmes le soir quelques pièces de bois portant de la glace, et à la chute du jour, plusieurs oiseaux volans du N. au S. Toute la nuit, le tems fut clair et les étoiles brillèrent, mais le froid devint plus vif, et nos agrès commencèrent à geler. Au point du jour, nous nous vîmes entourés de bois flottant et de pièces de glace. Vers les dix heures, une baleine énorme vint si près de nous, que je fus obligé de tirer sur elle; le second coup la chassa.

Suivant le rapport, lat. 57 degrés 4 min. N. long. 7 degrés 54 min. Vent sud-ouest, courant du sud au nord, course nord.

Vendredi 27 mai. Le tems clair et excessivement froid. Notre vaisseau frappa plusieurs fois contre des morceaux de glace d'une énorme grandeur, et dont la surface étoit couverte de bois. Le soir, nous fû-

mes pris entre deux de ces glaces qui flottoient dans la direction du vaisseau, et qui endommagèrent la partie antérieure et en enlevèrent la poix. Dans la nuit, nous eûmes un coup de vent qui faillit à nous être fatal; la pression de la glace contre les bords du vaisseau, dont la charpente, par ses craquemens, ajoutoit encore à nos appréhensions, produisit une voie d'eau considérable, et qui nous obligea de pomper sans cesse. Le matin, nos voiles étoient endommagées et entièrement gelées. Je donnai ordre qu'on tînt du feu constamment allumé, au pied de chaque mât, sur le pont qui étoit aussi couvert de glace de deux pouces d'épaisseur. Par ce moyen, je parvins à dégeler les voiles. Sur les dix heures, le morceau de glace à stribord se rompit de lui-même, et nous nous débarrassâmes de l'autre.

Samedi, 28 mai. Le tems clair, sans neige, mais un froid insupportable. Nous abaissâmes les vergues endommagées, et les remplaçâmes par d'autres. A trois heures, nous vîmes un vaisseau vers le nord à trois lieues de distance; au point du jour, nous vîmes terre, que je pris pour le cap Apa-

chazana. Lat. 59 degrés 0 minute ; long. 13 degrés 20 minutes.

Dimanche 29 mai. Une brise violente, le tems sombre, avec une forte lame venant du nord-ouest, qui souvent nous mit en danger en chassant contre le vaisseau de grosses pièces de glace. Ces masses énormes formoient autour de nous comme autant de montagnes. Le vaisseau, frappé à chaque instant, étoit fortement agité ; d'autres morceaux s'y attachoient, et par son mouvement étant enlevés hors de l'eau, l'endommageoient de tous les côtés. Chaque roulis étoit suivi d'un bruit effrayant, occasionné par la rupture de ces glaces appendues. Nos craintes étoient encore augmentées par l'accroissement de l'eau à la pompe. Sur les quatre heures du matin, le vent augmenta, et emporta notre vergue de civadière, et sur les cinq heures nous perdîmes notre hunier. A six heures, le vaisseau se trouva penché à bas bord, ensorte qu'on ne pouvoit mouvoir la barre. Heureusement que le jour naissant vint nous faire voir la cause de cet accident extraordinaire : c'étoit un morceau de glace énorme, qui s'étoit attaché entre le gouvernail et l'ar-

rière du navire. Nous parvînmes à nous en débarrasser ; mais si cet accident avoit eu lieu dans la nuit, nous étions perdus sans ressource. Sur les neuf heures, le vent s'abattit, et nous nous vîmes à la distance de deux lieues et demie d'une terre dont je pris une vue. A sept heures et demie, nous avions vingt-deux pouces d'eau dans la cale.

Lundi 30 mai. Le tems sombre, la mer couverte de glace. A neuf heures, M. Crustiew me demanda, au nom de la compagnie, la convocation d'un comité, dont l'objet étoit de convenir entre nous que nous cesserions de diriger notre course au nord. Ce fut pour moi une belle occasion de leur représenter le peu de confiance qu'ils m'avoient montrée, en me forçant à tenir cette course. Je crus nécessaire de leur représenter les conséquences malheureuses qui résulteroient à l'avenir d'un excès de condescendance de ma part. Les objets effrayans qui les avoient alarmés le jour précédent, étoient encore présens à leur esprit, et donnoient de l'efficacité à mes paroles. J'obtins donc sans difficulté de toute la compagnie une promesse de

me laisser faire à l'avenir tout ce qui me paroîtroit le plus avantageux pour l'intérêt commun, et j'ordonnai, pour leur marquer ma satisfaction, double ration d'eau-de-vie pour ce jour-là. A dix heures, j'appris de M. Panow qu'il se tramoit encore un autre complot, qui étoit de qnitter le navire à la première occasion, et que M. Stephanow en étoit encore probablement l'auteur.

Mardi 31 mai. Je trouvai moyen de réprimer encore celui-ci par les voies de la sévérité. M. Panow, irrité contre son parent de le trouver toujours mêlé dans les cabales, lui déclara qu'à la première occasion semblable, il étoit résolu de le tuer lui-même de sa main. Cette déclaration, faite en présence de la compagnie entière, produisit un effet merveilleux. A onze heures du soir, Sacharinow, qui parut être le principal auteur, fut puni par cinquante coups de fouet.

Suivant le rapport, 11 malades, trois barriques d'eau défoncées. Lat. 61 degrés 37 minutes, longitude, 19 degrés 3 minutes, vent sud-est; courant du nord, course nord-nord-est.

Mercredi premier juin. Le tems froid et sombre, peu de glaces, mais le vaisseau entouré de bois flottant. Nous vîmes plusieurs volées d'oiseaux appelés Urilles. Ces oiseaux sont tous blancs, excepté les extrémités des ailes et de la queue, qui sont noires; le bec et les pieds sont d'un jaune foncé. Ils vinrent si près de nous, que j'en tuai deux, qui se trouvèrent aussi gros que des canards, et leur chair nous parut passable. A la nuit, le vent fraîchit et passa au sud; il devint si fort, que nous ne pûmes garder que les basses voiles. Au point du jour, nous sondâmes, et trouvâmes fond à 48 brasses, sable et coquilles. A six heures, nous vîmes du côté de l'est une terre que nous reconnûmes bientôt pour être une île, et un autre cap au nord-est. Je me déterminai à passer entre les deux avec la sonde.

Jeudi 2 juin. Le tems variable, et neige. Une brise fraîche du sud au sud-sud-ouest. Nous vîmes plusieurs baleines et loups de mer. Au point du jour, nous fûmes entourés de glaces qui portoient un grand nombre d'oiseaux de terre, et qui coupèrent plusieurs fois la ligne de sonde.

Vendredi 3 juin. A trois heures après midi, nous vîmes un champ de glace fort épais, auquel étoit attachée une masse de terre glacée, portant des buissons et des arbustes. Je donnai ordre de sonder, et l'on trouva fond à 74 brasses. Sur le soir, une tempête s'éleva de la partie du sud-ouest, et souffla avec tant de violence, que nous eûmes peu d'espoir de voir le point du jour. Les glaces heurtoient si fréquemment contre les côtés du vaisseau, que je m'attendois à chaque moment qu'ils alloient l'entr'ouvrir. Au point du jour, la tempête augmenta encore, et nous apperçûmes alors, à la distance d'une lieue, un rescif sur lequel la mer donnoit avec une violence et un bruit horribles.

Samedi 4 juin. Je résolus de tenir ma course au nord-nord-est, jusqu'à ce que j'eusse déterminé la distance entre les deux caps, que les Russes assurent être fort près l'un de l'autre. A cinq heures, nous vîmes une terre, que nous reconnûmes pour être des îles. La glace que les courans entraînoient avec nous, nous en approcha tellement, que nous les vîmes dans la nuit et disinguâmes au point du jour qu'elles

étoient au nombre de trois. Pour éviter la direction des glaces, je fis mettre toutes les voiles, et à onze heures nous jetâmes l'ancre dans ving-deux brasses d'eau, à la distance de trois lieues du rivage.

Dimanche 5 juin. A 3 heures après midi, nous vîmes venir à nous deux canots portant des hommes qui nous parurent être de la nation des Tsucksi. Je les invitai à venir à bord, par l'organe d'un Coréen qui étoit avec nous. Ils vinrent sans crainte. Ce fut d'eux que j'appris positivement que nous n'étions éloignés que de quatorze lieues du cap Tsukotskoi; que les îles que nous avions vues étoient au nombre de quatre, dont la plus large étoit celle du sud, et que le cap que nous venions de quitter étoit celui de la grande *Alacsina*, nom par lequel les Tsucksi désignent l'Amérique. A quatre heures, voyant que le vaisseau étoit encore environné de glaces, je me déterminai à retourner à la côte d'Amérique, pour laquelle le vent nous étoit favorable. A cet instant, le cable fut coupé par des morceaux de glace, et je n'eus que le tems de rembarqner les Tsucksi, auxquels je fis présent de quel-

ques couteaux et d'eau-de-vie. A cinq heures après midi, nous mîmes à la voile, le vaisseau faisant beaucoup d'eau. A six heures, le ciel nous parut rembruni du côté du sud, ce qui nous indiquoit le voisinage des îles ci-dessus mentionnées. La glace nous incommoda moins, comme la direction du vaisseau étoit avec le courant. A six heures après midi, nous doublâmes le cap d'Alacsina, et à onze heures nous découvrîmes une entrée entre les brisans et le rivage. Le cap nous mit à couvert des morceaux de glace, et nous donna la faculté de manœuvrer le vaisseau. Je me déterminai donc, à tout évènement, à chercher un ancrage.

Suivant le rapport, 12 malades. Latitude, 64 degrés 50 minutes, longitude, 26 degrés 4 minutes; le vent sud-ouest, courant nord, course sud-sud-est.

Lundi 6 juin. Nous étant approchés de terre, je découvris une baie, dans laquelle je jetai l'ancre. Ensuite j'envoyai vingt-huit associés, avec ordre d'élever des tentes, faites de nos voiles. A deux heures et demie, je descendis moi-même avec M. Csurin, qui, ayant observé un endroit com-

mode pour le carènage du vaisseau, me proposa de venir le voir. Je donnai donc les ordres nécessaires pour décharger le navire, et M. Csurin fut chargé de veiller à ce travail et de faire les préparatifs nécessaires. Trente-six des associés, sous le commandement de M. Panow, furent chargés de ces réparations. Le reste fut employé à chasser, à pêcher, et à couper du bois.

Mardi 7 juin. Tout le monde étant à l'ouvrage, je priai M. Kuzneczow, comme le plus alerte, de prendre quelques associés avec lui, et d'aller à la découverte. Ce jour-là, M. Csurin m'informa que le vaisseau, quoique la charpente eût beaucoup souffert de la pression des glaces, pourroit encore faire voile dans les mers du sud; que les voies d'eau n'avoient été occasionnées que par le relâchement des jointures, et qu'il ne faudroit que quelques heures pour le radouber et le mettre en bon état. M. Kuzneczow ne revint qu'à huit heures du soir. Il avoit, me dit-il, escaladé la montagne voisine au nord, et il avoit découvert une autre terre au nord-est; mais à l'est il y avoit une im-

mense étendue de pays sur lequel on voyoit quelques endroits dégarnis de neige et semés de montagnes et de rivières. L'approche de la nuit ne lui permettant pas de distinguer les objets éloignés, il me demanda la permission de prendre avec lui d'autres associés, pour pousser plus oin ses découvertes à l'est. Il ajouta que divers signes qu'il avoit observés, lui faisoient croire que ce pays étoit habité. Le voyant si bien disposé, et désirant d'obtenir une connoissance positive de cette contrée, je lui permis de completter sa découverte. Je passai la nuit à surveiller les travailleurs, dans la crainte qu'il ne se formât encore quelque complot; mais tout fut tranquille.

Mercredi 8 juin. Le vaisseau étant radoubé, je le fis recharger, et remplir nos barriques d'eau. Notre pêche produisit la valeur d'un baril et demi de poisson, que je fis saler, et notre partie de chasse, 20 castors seulement avec quelques loups de mer; mais en revanche, nos chasseurs nous rapportèrent une bonne provision d'ail, et 740 racines d'un goût fort agréable. Elles étoient à peu près grosses comme la tête d'un

d'un enfant, et pesoient de trois à cinq livres. A onze heures du matin, tout le monde étoit à bord, et nous n'attendions que le retour de M. Kuzneczow.

Jeudi 9 juin. A une heure après-midi, M. Kuzneczow arriva. Il me rapporta qu'il avoit découvert, à la distance de quatre lieues, une habitation composée de quatorze huttes; mais que les habitans avoient pris la fuite à son approche, et qu'il n'avoit trouvé qu'une vieille femme et quelques enfans dans les huttes. La vieille femme avoit la peau fort tannée, diverses figures peintes sur le front, et les narines percées; mais ne sachant pas un seul mot du langage des Tsuksi, il ne put tirer d'elle aucune information. Ayant trouvé dans les huttes quelques arcs et flèches, dont les têtes en fer étoient fort bien faites, et sachant que cette curiosité me pourroit être agréable, il me les apporta, avec un habit complet de plumes d'oiseau. N'ayant rien trouvé de plus qui lui parût remarquable, il s'étoit retiré, après avoir laissé en dédommagement de ce qu'il emportoit, plusieurs couteaux et petits miroirs. J'approuvai sur-tout cette dernière partie de sa conduite.

Vendredi 10 juin. Ayant observé que la côte inclinoit à l'est, le vent étant favorable, et voyant que nous n'étions plus incommodés par les glaces, je me déterminai à la suivre. Nous passâmes une journée fort agréable. Ce fut la première depuis notre départ du Kamchatka. Le vent étoit frais, et la mer modérée, et le fond de 26 à 45 brasses. A cinq heures du matin, nous vîmes une quantité prodigieuse d'oiseaux qui voloient du sud-est au nord-ouest; mais nous perdîmes la terre de vue, et ce ne fut qu'à dix heures que nous la vîmes de nouveau à une grande distance dans la partie nord-est.

Suivant le rapport, 9 malades; la pompe claire. Latitude, 63 degrés 0 minute; longitude, 31 degrés 4 minutes, course est quart de sud.

Samedi 11 juin. Beau tems, forte brise, la terre constamment en vue, plusieurs volées d'oiseaux dans la même direction que le jour précédent. Tout l'équipage extraordinairement tranquille.

Dimanche 12 juin. A 8 heures après-midi, la terre étant en vue de l'est au nord, nous jetâmes l'ancre dans 14 brasses d'eau. Au

point du jour, nous vîmes que nous n'étions qu'à la distance d'une lieue et demie d'une terre à l'est et d'un autre cap au nord distant d'environ cinq lieues, près d'une baie où je fus fortement tenté d'entrer; mais les associés me représentèrent que nous devions prendre le plus court chemin pour arriver à quelque établissement Européen, et qu'ils ne s'étoient point engagés à courir l'océan pour faire des découvertes. Je jugeai à propos de me rendre à leur désir, et abandonnant mon projet, je levai l'ancre et continuai de faire voile le long de la côte.

Lundi 13 juin. Le tems commença à changer et devint orageux; pour me conformer au vœu de la compagnie, je tins le vent aussi près qu'il me fut possible. Dans la nuit, calme plat et un fort roulis. Au point du jour, nous ne vîmes aucune terre et nous étions entourés d'herbes flottantes. La douceur du climat enchantoit toute la société. A 10 heures, nous vîmes des rochers élevés, et fîmes voile au sud. Nous avions en vue une terre fort haute à l'est, éloignée de neuf ou dix lieues.

Mardi 14 juin. Le tems sombre et ora-

geux; de gros nuages amoncelés. Le tems fut le même pendant la nuit.

Mercredi 15 juin. Nous fûmes assaillis d'un fort gros vent, qui dura jusqu'à trois heures. A six heures, nous étions entre le cap et l'île, que nous doublâmes. La violence du vent avoit tellement relâché nos haubans, que le lendemain matin nos mâts étoient presque sans soutien; nous y remédiâmes du mieux qu'il nous fut possible, en les arrêtant avec des cordes.

Jeudi 16 juin. Nous courûmes risque de toucher sur une île, que j'évitai comme par miracle. Cette journée fut pour nous extrêmement périlleuse, en ce que la mer couvroit continuellement le navire, et que les pompes étoient à peine suffisantes pour nous empêcher de couler à fond. Pour comble de détresse, je voyois presque inévitable la perte des riches fourrures que nous avions à bord, et dont la valeur devoit être, une fois en Chine, de près d'un million de piastres.

Vendredi 17 juin. Le vent diminua insensiblement, et la compagnie travailla vivement à réparer le désordre du navire. Au point du jour, la mer devint plus calme,

et nous pûmes remettre en état nos haubans, nos vergues et nos perroquets. A neuf heures, le soleil parut.

Samedi 18 juin. Etant dans l'intention de mettre à l'ancre dans l'île à moi mentionnée par M. Ochotin, je tins ma course à l'est sur la parallèle de cette île, de crainte de la manquer. A deux heures après-midi, désirant d'inspecter la cargaison, je fis ouvrir les écoutilles, d'où il sortit des vapeurs putrides, provenant sans doute de la corruption des peaux. Les femmes et les malades, au nombre de 19, qui étoient restés enfermés pendant la tempête, furent portés sur le pont. Au point du jour, nous vîmes terre du haut du mât, et nous reconnûmes que c'étoit une île. Nous sondâmes plusieurs fois, et ne trouvâmes point de fond.

Dimanche 19. A une heure après-midi, le tems étant fort beau, le vent modéré, avec fort peu de lame, je fis hisser toutes les voiles, et j'envoyai à terre seize hommes sous le commandement de MM. Wynbladth et Kuzneczow, pour faire des découvertes, tandis que le vaisseau côtoyeroit le rivage au sud. Tout ce jour fut employé à ré-

parer le dommage causé par le dernier coup de vent. A sept heures, M. Kuzneczow revint avec deux canots conduits par plusieurs insulaires, ayant à leur tête deux étrangers que je reconnus pour être des Russes ; il m'informa que l'île se nommoit la grande Kadik, et qu'il y avoit au sud-est une autre île que les habitans nommoient l'île des Renards noirs. En mettant pied à terre, il s'étoit vu entouré tout-à-coup d'insulaires armés de lances et de flèches, qui paroissoient disposés à lui disputer le passage; mais M. Kuzneczow leur ayant demandé s'ils n'étoient pas de la troupe de M. Ochotin, et s'étant fait reconnoître pour ses amis, les Russes appaisèrent les naturels de l'île, qui mirent bas les armes, et les menaces se changèrent en marques de satisfaction. Ils proposèrent à M. Kuzneczow de le conduire à leurs habitations ; mais désirant de revenir promptement me rendre réponse, il n'accepta point leur invitation. Alors les deux Russes se déterminèrent à l'accompagner dans deux canots, qu'ils chargèrent de différentes racines et d'une certaine quantité de peaux de castors et de renards.

Sur ce rapport, je donnai ordre qu'on fît un bon accueil aux insulaires, tandis que de mon côté je fêterois, du mieux qu'il me seroit possible, les amis d'Ochotin. Ils m'apprirent qu'ils étoient dans cette île au nombre de vingt-deux, et que les chefs de l'endroit s'étoient soumis au commandement de M. Ochotin, par l'ordre duquel ils étoient alors occupés à construire plusieurs vaisseaux. Ils me demandèrent de leur prouver par quelques indices sûrs, que j'avois eu une entrevue avec M. Ochotin et que j'étois son ami. Je crus à propos de les satisfaire, en leur montrant une lettre qu'il m'avoit donnée pour le Taiou d'Urumusir. Après la lecture de cette lettre, n'ayant plus aucun doute sur notre véracité, ils m'offrirent leurs services comme pilotes, pour conduire notre vaisseau à Urumusir. J'acceptai leur offre avec grand plaisir, en leur représentant qu'un seul seroit suffisant. Ils tirèrent donc au sort, et la chance tomba sur Grégoire Salasiow. Nous nous mîmes sous sa conduite, et renvoyâmes les autres après leur avoir distribué quelques couteaux et miroirs.

A neuf heures du matin, nous nous trou-

vâmes à l'embouchure d'une baie, où Salasiow nous fit arrêter pour nous procurer un baydar qui nous étoit nécessaire pour nous piloter. J'y consentis, et avant midi, il revint avec un canot et des hommes.

Le lundi 20 juin. Beau tems, vent modéré, et point de lame. Plusieurs volées d'oiseaux, que Salasiow me fit observer, m'informant qu'en cette saison les oies et les canards se retiroient vers Alacsina. D'après ses informations, je fus confirmé dans l'opinion que la terre d'Alacsina étoit le grand continent d'Amérique. Il m'assura que nous n'étions éloignés de la grande terre que de trente-cinq ou quarante lieues, et que les insulaires y faisoient souvent des voyages pour visiter leurs parens et amis, le Taiou de Kadik ayant épousé une des filles de celui d'Alacsina-Homin. Sur les trois heures, ayant les canots en tête, nous vîmes une île que Salasiow me dit être l'île des Renards. Il m'apprit qu'il y en avoit trois autres au sud. Sur les cinq heures, nous en vîmes une autre à stribord. Celles-là, me dit Salasiow, étoient au nombre de quatre. La situation de ces îles occasionnant une mer irrégulière, je me déterminai à jete

l'ancre au milieu du canal. Aussi-tôt après, Salasiow alla à terre dans son canot, en me donnant avis que je pouvois continuer ma route le long du canal, et qu'il me rejoindroit avant que j'en fusse sorti.

Suivant le rapport, seize malades, les pompes jouant continuellement. Latitude, 53 degrés 49 minutes; longitude, 30 degrés 41 minutes.

Mardi 21 juin. Le tems comme la veille; toute la compagnie dans la plus profonde tranquillité, malgré le travail fatigant des pompes. A cinq heures, M. Salasiow revint avec trois autres bateaux chargés d'une provision de poisson sec, de racines, et de 160 peaux de castor, qui me furent présentées au nom du Taiou de l'île, dont M. Salasiow amenoit avec lui le fils, me priant de le transporter à l'île d'Urumusir. J'y consentis avec plaisir. Je renvoyai à son père un assortiment de couteaux et de miroirs, avec un fort joli fusil, et distribuai quelques autres bagatelles aux insulaires. Après avoir dépassé plusieurs autres petites îles, nous arrivâmes à onze heures à celle d'Urumusir, et Salasiow entreprit de nous conduire dans le port.

Mercredi 22. Aussi-tôt que nous y fûmes entrés, Salasiow me pria de descendre au plus tôt à terre, pour informer les habitans et les associés de M. Ochotin de notre arrivée, afin de prévenir toute méprise. J'y envoyai avec lui M. Kuzneczow, et il revint sur les trois heures après midi, avec deux autres Russes qui m'invitèrent à descendre moi-même, et m'offrirent l'usage d'un logement commode et d'un magasin assez grand pour contenir toute notre cargaison. M. Kuzneczow m'informa que les Russes lui avoient promis tout secours de la part des insulaires, mais que le chef de l'île résidant dans un endroit éloigné, je ne pourrois le voir que le jour suivant. Avant de quitter le vaisseau, je remis le commandement à M. Csurin, et laissai avec lui vingt-huit associés. Je fis descendre avec moi tout le reste de la compagnie, y compris les femmes et les malades. Je fus conduit à une habitation fort commode, près de laquelle étoit un magasin spacieux. Aussi-tôt que j'eus désigné les logemens des malades et des femmes, je fis former un camp pour tout mon monde, et donnai ordre de décharger les vaisseaux. Ce soin

fut principalement confié à MM. Panow et Wynbladth, et je me contentai de garder près de moi MM. Kuzneczow et Sibaew, avec douze associés.

Les deux Russes qui m'avoient conduit à mon habitation, me quittèrent pour rassembler leurs compagnons et les insulaires, et venir, dirent-ils, me rendre visite en cérémonie.

A huit heures, Salaziow revint, et m'informa que je verrois le lendemain le chef de l'île, la femme d'Ochotin, et un grand nombre d'autres insulaires; il me conseilla de tenir prêts quelques petits présens pour les principaux, dont le nombre montoit à onze. Après qu'il m'eut laissé pour joindre ses compagnons, je passai toute la nuit à faire débarquer nos effets, parmi lesquels nos canons ne furent pas oubliés. Notre empressement fut tel, que, sans autre secours que la chaloupe et le petit canot, le vaisseau fut déchargé à cinq heures du matin.

A neuf heures, on m'annonça un vieillard qui parloit la langue russe. Il amenoit avec lui un enfant de douze ans, qu'il m'offrit en présent. Je l'acceptai, à condition qu'il me

permettroit de lui faire en retour un autre présent. Je vis à la physionomie de ce vieillard, qu'il n'étoit pas Russe; mais comme il parloit fort bien la langue russe, je fus curieux de savoir quelques particularités de son histoire. Il s'en apperçut sans doute, car il se mit à rire. M. l'Européen, me dit-il, vous serez surpris de vous entendre appeler de ce nom, mais vous saurez que j'ai connu d'autres pays que les îles Aléeutiennes. Je fus pris dans ma jeunesse par les Cosaques, qui me transportèrent dans leur pays, où je fus conduit d'une ville à l'autre, tant qu'à la fin je tombai dans les mains d'un marchand qui m'envoya avec quelques Cosaques à la recherche de mon pays. Nous le retrouvâmes, et les Cosaques m'envoyèrent à terre pour inviter mes compatriotes à trafiquer avec eux; mais alors, me voyant de retour dans mon île natale, je ne retournai plus vers les Cosaques, et je pris le parti de rester ici, où le Taiou m'ayant pris en amitié, me donna sa fille Kalki en mariage; et comme il n'est rien que je ne connoisse, les îles Aléeutiennes me nommèrent leur Taiou après la mort de mon beau-père. Ainsi je suis le plus puissant, le plus savant et le

plus riche Taiou de la contrée. Mais comme je suis à présent âgé, j'ai abandonné le gouvernement à mon fils, et me contente d'être son ami et son conseil. Mon fils n'a plus rien à craindre de la part des Cosaques; car un Taiou Européen a épousé sa fille, et ce Taiou est un Dieu. C'est pour cette raison que vous m'avez vu rire et que je rirai encore long-tems.

A ces dernières paroles, je compris qu'il vouloit parler d'Ochotin : je lui dis que je le connoissois beaucoup; qu'il étoit un de mes amis, et que M. Ochotin m'avoit chargé d'une lettre pour son beau-père.

Le vieillard alors m'embrassa, me nomma son fils, son cher fils, et me demanda la permission de porter ces nouvelles à sa famille. Après son départ, j'ordonnai qu'on inspectât les caisses de fourrures. Nous n'en trouvâmes pas une qui ne fût endommagée; je les fis toutes exposer à l'air, et séparer les bonnes d'avec les mauvaises. Les femmes se chargèrent de ce soin.

Jeudi 23. A terre dans la baie d'Urumusir. A une heure après-midi, je fus informé de l'arrivée du Taiou, qui venoit escorté par les Russes du parti d'Ochotin, et par

une suite nombreuse des naturels du pays. Le bon vieillard les précédoit tous; il me présenta sa femme. Le Taiou me présenta ses enfans, avec la femme de M. Ochotin et plusieurs autres principaux habitans. Après les premières salutations, toute la compagnie se forma en cercle, au milieu duquel le Taiou s'assit lui même avec toute sa famille. Je me fis alors apporter la lettre d'Ochotin, que je remis dans les mains du Taiou. En voici la teneur :

« Salut et santé à mon père le Taiou
» Tuachta, chef des îles Aléeutiennes.

» Dans l'espérance que Dieu vous con-
» duira, mon ami, je lui ai donné la présente
» lettre pour vous informer de notre union,
» et vous prier de lui donner tous les se-
» cours dont il peut avoir besoin.

» J'attends l'arrivée du vaisseau pour me
» rendre au Kamchatka, d'où j'espère être
» de retour avant la neige prochaine, em-
» brasser ma femme, et vous convaincre
» de ma tendresse. Tout le butin que je
» pourrai faire sur les Cosaques sera pour
» vous et vos sujets. Je recommande aussi par
» la présente, à mes compagnons, d'obéir
» à tous les ordres que pourra leur donner

» mon ami qui porte cette lettre, comme
» si c'étoit moi-même qui leur comman-
» dât. Je souhaite toute sorte de bonheur
» à mon père, à mes associés, et à ma
» femme. Signé Ochotin. — A l'île Bé-
» ring, le 24 mai 1771 ».

Cette lettre fut lue par un Russe, et interprétée à basse voix par le père du Taiou. La femme de M. Ochotin pleura, et je fus convaincu, en la voyant, que parmi ces peuples que nous nommons sauvages, il se trouve des ames que nous pourrions nous proposer comme des modèles d'amitié et d'attachement. Après la lecture de la lettre, un des Russes s'avança vers moi, et me dit qu'il avoit été nommé officier commandant dans l'île, en l'absence de M. Ochotin; en conséquence de ces ordres, il m'annonça que je pouvois disposer de lui et de quarante associés. Je le remerciai de son offre, et lui répondis que si quelques-uns de ses compagnons vouloient nous aider dans nos travaux, je m'efforcerois de reconnoître leurs peines. Le Taiou, de son côté, me proposa, par le moyen de son père, de faire avec lui un serment d'amitié. Il fit à cet effet apporter sept vases de cuir

remplis d'eau, pour nous laver le visage. Le Taiou en prit un, distribua les cinq autres aux chefs qui l'accompagnoient, et me présenta le septième. Après cette première formalité, on apporta des charbons allumés. Chacun prit un de ces charbons et dit, avec un feu semblable à celui-ci : Nous brûlerons les Cosaques. Le serment finit par la distribution de sept flèches, que chacun de nous rompit dans ses mains, en disant : Entre nous ces armes sont inutiles. Alors tous les spectateurs apportèrent des pierres, dont ils formèrent une pile, en commémoration du serment. La cérémonie finie, je régalai les deux chefs avec de l'eau-de-vie, et distribuai au moins 200 livres de tabac parmi les insulaires. Je leur distribuai aussi mes présens, en retour desquels le Taiou me promit quelques peaux de grande valeur.

A la chute du jour, les insulaires se retirèrent vers une éminence peu éloignée, et y établirent leur camp; et ayant été informé par les associés d'Ochotin qu'ils alloient y faire une réjouissance à leur manière, je me déterminai à aller en être le témoin. Le Taiou, aussi-tôt qu'il m'apperçut,

vint

vint au devant de moi, et m'introduisit dans le cercle. Leur manière de danser est en effet une chose curieuse. Au son du tambour, je les vis premièrement s'agiter comme s'ils eussent été dans un accès de fureur; et bientôt après toute la compagnie tomba endormie, effet ordinaire d'une infusion de muchomor que les insulaires boivent en ces occasions. Le Taiou lui-même s'endormit comme tous les autres. Le vieillard seul demeura éveillé, et me reconduisit chez moi. Je profitai de cette occasion, et lui demandai qu'elle raison l'avoit pu porter à se séparer du jeune garçon qu'il m'avoit donné. Il me répondit qu'étant l'année dernière à Kadik, le chef de l'île lui avoit donné cet enfant, qui étoit natif de la grande terre d'Alacksina, et qui sans doute avoit été fait prisonnier par les Aléeutiens; mais que lui, craignant que la possession de ce jeune homme ne fût pour lui la cause de quelque évènement fâcheux, avoit pris le parti de s'en débarrasser à la première occasion.

Comme j'avois promis, en acceptant son présent, de lui en faire un autre, je lui donnai un fusil, une livre de poudre, cinquante balles, cinq livres de tabac, et une bouteille

d'eau-de-vie. Après l'avoir ainsi satisfait, j'allai me reposer, laissant à M. Kuznec-zow le soin de veiller cette nuit. A mon réveil, j'appris que vingt-deux associés de M. Ochotin s'étoient joints aux miens pour leur aider à réparer le vaisseau. Deux d'entre eux, qui étoient tonneliers, furent occupés à remettre en état nos barriques, ce qui devenoit d'autant plus précieux pour nous, que nous étions sur le point d'entrer sous un climat brûlant, où il nous seroit désormais difficile de trouver de l'eau fraîche.

A neuf heures, on me dit qu'une compagnie de jeunes femmes étoient venues m'offrir leurs services; mais le rapport me fut fait trop tard, pour qu'il me fût possible de prendre un parti à cet égard, car mes associés s'étoient déjà approprié chacun sa compagne. Désirant de voir où en étoient les réparations du vaisseau, je m'y rendis, et j'eus la satisfaction de voir que tout seroit achevé dans l'espace de vingt-quatre heures, et conséquemment que je pourrois quitter l'île dans deux ou trois jours. Je résolus de profiter de cet intervalle pour examiner l'intérieur du pays,

et sur-tout de visiter les îles voisines d'Urumusir.

Vendredi 24 juin, je fis, accompagné de M. Kuzneczow, une excursion vers la partie orientale de l'île. Je passe sous silence les belles plaines que nous rencontrâmes, et qui sont certainement susceptibles d'une bonne culture. Mais rien ne m'annonça que les naturels cultivassent leur terre. Leur nourriture n'est composée que de racines, de poisson, et de la chair des castors et des vaches marines. Le bois qui croît dans l'île est de bonne qualité, et propre à la construction.

Les habitations des insulaires ressemblent parfaitement aux balagans des Kamchatdales. Après cette excursion, bien persuadé qu'il ne restoit plus rien de curieux à voir dans cette contrée, je donnai tous mes soins aux préparatifs de notre départ.

Vers les deux heures, le père du Taicu vint avec un présent de soixante fourrures et un canot fait en peaux. Il étoit si léger, que deux hommes pouvoient aisément le porter, quoiqu'il fut à huit rames. La quille seule étoit en bois, et le reste en os de baleine couverts de peaux de loups de mer,

dont on voyoit encore le poil, et cousues avec des boyaux de castor. A cinq heures, le Taiou arriva aussi avec des présens; je le régalai d'eau-de-vie lui et sa compagnie. Lorsqu'il fut informé que j'étois à l'instant de partir, il me demanda une lettre pour M. Ochotin, que je lui donnai conçue en ces termes :

« Mon honorable ami,

» Après une navigation désagréable et pénible que j'ai été forcé d'entreprendre par l'obstination de mes compagnons, navigation qui m'a conduit au nord jusqu'au 66e degré, je suis enfin revenu vers le sud, et trouvant le vent favorable, j'en ai profité pour visiter votre île. Un de vos associés, M. Salasiow, m'a rendu des services essentiels, et je vous le recommande particulièrement. A mon arrivée, vos amis et compagnons m'ont aidé de tout leur pouvoir à mettre mon vaisseau en état de soutenir un long voyage, et les insulaires, à leur exemple, se sont conduits envers nous avec la plus grande cordialité. Le Taiou Tuachta s'est montré spécialement attentif à nous obliger. J'aurois désiré que les présens que j'ai dis-

tribués parmi les insulaires, eussent été d'un plus grand prix ; mais , hélas ! le Kamchatka n'est pas , vous le savez, un lieu d'où un exilé puisse s'échapper chargé de grandes richesses. Toutes mes possessions consistent en fourrures dont cette île abonde. Durant ma résidence, j'ai observé avec plaisir que les insulaires vous sont sincèrement attachés. Je vous recommande donc de profiter, autant qu'il sera en votre pouvoir, de leur affection ; et pour cela je vous conseille encore de tenir constamment auprès de vous un certain nombre de ces hommes ; car parmi les Russes qui sont avec vous , il s'en trouvera sans doute qui laisseront voir leurs dispotions natales. Pour vous mettre à l'abri des complots, vous devez tenir votre monde constamment occupé, et je prends de là occasion de vous répéter que si j'étois à votre place, avec deux ou trois vaisseaux bien armés, je voudrois avancer encore vers le sud, où indubitablement vous trouveriez des îles et un climat favorable à votre projet de former une colonie florissante. La connoissance que vous avez du commerce de la Chine, et les ressources que vous offrent vos relations avec

les îles Aléeutiennes pour en tirer des fourrures, vous mettroient infailliblement en état de monter un établissement de la première importance. Adieu, mon ami; je vous souhaite toute sorte de prospérité. Vous pouvez compter que je mettrai tout en usage pour engager quelque puissance Européenne à accepter vos propositions. Signé Maurice Auguste ».

Après avoir communiqué cette lettre au Taiou, je pris congé de lui, dans l'intention de m'embarquer le jour suivant. A huit heures du matin, j'ordonnai à tout le monde de se rendre à bord, et après avoir fait des présens à Salasiow et aux autres associés, je m'y rendis moi-même avec les malades et les femmes.

Dimanche 26 juin, beau tems. A trois heures, nous levâmes l'ancre et gagnâmes le milieu du canal. Les associés célébrèrent une petite fête à l'occasion du baptême de mon jeune Américain, qu'ils nommèrent Zacharie. Dans la matinée, ayant appris qu'il y avoit encore à bord une cinquantaine de femmes, je les fis reporter à terre, après leur avoir distribué des présens. A onze heures, nous levâmes l'ancre et fîmes voile.

Lundi 27, en mer. Latitude, 51 degrés 30 minutes; longitude, 25 degrés 25 minutes. Vent nord-est; point de courant; course sud-ouest.

Mardi 28, à sept heures après-midi, le vent s'éleva et la mer devint fort houlleuse, ce qui fatigua beaucoup le navire.

Mercredi 29, forte brise. A trois heures, nous passâmes au cap de l'île de Cusma. Vers les six heures, le vent souffla du nord-est avec une si grande violence, qu'il emporta quelques-unes de nos voiles. La cargaison fut dérangée par les chocs répétés, et six barriques d'eau défoncées. Cette perte me causa d'autant plus de chagrin, que j'étois bien persuadé que le reste de nos barriques ne tiendroit pas contre la chaleur du climat.

Jeudi 30 juin, tems sombre avec pluie; une forte lame du nord-est. Voulant prendre toute sorte de précautions contre la disette d'eau, je fixai les rations journalières; mais bientôt après, M. Stephanow vint me représenter, au nom de la compagnie, que ces rations, tant d'eau que de biscuit, n'étoient point suffisantes, et que

la compagnie demandoit qu'elles fussent doublées, de même que celles d'eau de-vie. Ce procédé de M. Stephanow m'irrita au point que je le menaçai de le jeter par-dessus le bord, s'il continuoit ses cabales. Je sus cependant me modérer, et tâchai de le convaincre de l'absurdité de sa conduite; mais il ne fit aucune attention à mes représentations, et proférant contre moi les plus grossières invectives, il sortit de ma cabane dans l'intention sans doute de suivre son projet. Pour en prévenir les effets, j'assemblai tous les chefs; car j'avois lieu de craindre, connoissant les individus qui composoient le parti de Stephanow, les plus sérieuses conséquences de leur complot. A peine étions-nous rassemblés, qu'on vint nous apprendre que Stephanow avoit encouragé son parti à défoncer un baril d'eau, et, pour les persuader plus efficacement, leur avoit déclaré que nous étions près de terre, qu'il en étoit certain d'après mes propres observations et d'après les cartes que j'avois composées sur les informations de M. Ochotin; qu'il savoit bien la raison pour laquelle je voulois éviter cette terre, et qu'il la ré-

véleroit à chacun d'eux en secrêt dans un autre tems, mais qu'en ce moment il étoit essentiellement nécessaire de me forcer à me conformer aux intentions de la société.

Ce rapport nous détermina à monter tous sur le pont, pour faire nos représentations aux associés; mais nous les trouvâmes tous armés, ayant à leur tête M. Stephanow, qui à l'instant se répandit en imprécations contre moi, et me déclara que la compagnie m'ayant élu chef, il épargneroit ma vie, mais dans l'intention d'accroître mes souffrances. Alors il ordonna à ses hommes de m'arrêter. Heureusement pour moi, M. Kuzneczow avoit songé à éveiller les autres associés qui étoient endormis dans leurs hamacs. Ils montèrent en ce moment tous armés, au nombre de neuf, et me sauvèrent de la violence des autres. Ainsi confinés sur le gaillard d'avant, nous fûmes spectateurs des plus grands désordres, que ne put arrêter Stephanow lui-même. Etant entrés dans la chambre, ceux de son parti en enlevèrent trois barils d'eau-de-vie, dont ils burent une partie et jetèrent l'autre sur le pont. Cette orgie fut interrompue par la nuit. Etant

alors tous ivres, ils allèrent dormir, et Stephanow se trouva seul. Sibaëw et Loginow s'emparèrent de lui, le mirent aux fers, et l'attachèrent au mât de misaine.

A une heure du matin, M. Wynbladth m'informa que les révoltés, échauffés par l'eau-de-vie qu'ils avoient bue, voulant boire de l'eau, et ne connoissant pas encore ce qu'ils faisoient, avoient défoncé 14 barriques d'eau, et qu'il n'en restoit plus en tout que deux barriques et demie.

Telles furent les suites de la fureur de Stephanow. Mes amis me conseilloient de saisir les coupables et de les mettre tous aux fers; mais j'étois trop affecté à l'aspect de notre misère prochaine, pour songer à ajouter encore à nos maux par une dissention ouverte.

A cinq heures, ayant eu la précaution de désarmer tous ceux du parti de Stephanow, j'assemblai tout le monde sur le pont, et leur exposai énergiquement les souffrances auxquelles nous étions maintenant exposés sans espoir de remède. Les malheureux qui avoient perdu notre eau ne s'en ressouvenoient plus. Désespérés de l'action qu'ils venoient de commettre, ils accusèrent hau-

tement Stephanow de tous ces malheurs, et demandèrent sa mort d'une voix unanime. J'eus beaucoup de peine à les dissuader; mais comme il étoit nécessaire de faire voir que j'avois le pouvoir de punir les crimes, je proposai que Stephanow fût déclaré indigne d'être membre de la société, et condamné à servir d'adjudant au cuisinier. La même sentence fut prononcée contre Szudeikin, secrétaire de la chancellerie, que j'avois amené prisonnier, et qui s'étoit depuis attaché à Stephanow.

Vendredi 1er juillet 1771. Le vent passant à l'ouest, nous amena de la pluie en si grande abondance, que nous en pûmes recueillir deux barriques. Ce secours inattendu nous fit grand plaisir; mais comme cette eau avoit le goût de goudron, les associés formèrent la résolution de la boire, et de conserver le reste de la provision pour moi, les malades et les femmes. A six heures, M. Csurin m'informa qu'il avoit découvert quatre autres barriques d'eau cachées derrière les planches qui formoient la cabane de sa femme. Cette nouvelle nous fut fort agréable; mais je lui ordonnai de ne communiquer sa découverte à aucun des associés.

Samedi 2 juillet. Le tems sombre et nébuleux, avec une pluie abondante. A une heure après-midi, un coup de vent, mais à trois heures le tems redevint calme. Aux approches de la nuit, la mer devint fort agitée, et fit violemment rouler le vaisseau. Ce ne fut pas sans quelque appréhension que je voyois les vergues toucher la surface de l'eau. La course du navire faisoit un bruit effrayant, produit par un courant contraire à sa direction, auquel nous dûmes sans doute notre conservation; car sans cela nous n'aurions pu dans l'obscurité éviter le rivage. Le point du jour nous montra plus évidemment le danger, et nous vîmes les brisans à la distance de trois quarts de lieue. A neuf heures avant midi, nous approchâmes du rivage et mîmes à l'ancre dans 28 brasses. J'envoyai aussi-tôt à terre M. Kuzneczow dans le petit canot, pour examiner la côte et découvrir quelque havre où nous fussions en sûreté. Cependant la force du vent rompit notre cable et nous chassa au large. Alors, ayant peu d'espoir d'atteindre le rivage, je tirai plusieurs coups de canon pour faire revenir le canot, mais inutilement.

Dimanche 3 juillet. Le canot n'étoit pas

encore revenu à la chute du jour. Alors plusieurs des associés craignant les mêmes dangers que nous avions courus la veille, vouloient absolument m'obliger à continuer notre course ou à échouer à terre le navire sur un banc de sable qu'ils avoient observé. Je leur représentai que ce seroit un acte de barbarie la plus révoltante, d'abandonner ainsi neuf de nos plus fidèles compagnons sur une terre inconnue à la merci des sauvages, et que j'étois conséquemment résolu à périr plutôt qu'à m'éloigner de ce rivage; quant à leur seconde proposition, qu'il étoit impossible de l'effectuer, attendu que la force du vent, qui souffloit de l'est, ne nous permettoit pas d'atteindre le rivage dans un endroit désigné, et que le seul moyen seroit d'abandonner le vaisseau au courant, qui nous entraîneroit inévitablement sur les rescifs. Cette réponse faite d'un ton ferme, devint encore l'occasion d'un nouveau débat, que je ne pus terminer qu'en blessant d'un coup de pistolet un des plus mutins.

A la nuit, je fis encore tirer plusieurs coups de canon. Sur les huit heures, la sentinelle annonça qu'elle venoit d'entendre un

coup de mousquet. Nous montâmes tous pour vérifier le fait, et nous eûmes la satisfaction de voir, à une petite distance de nous, la lueur de plusieurs autres coups de mousquet. Un quart d'heure après, nos compagnons nous joignirent, et leur retour confondit les mutins.

M. Kuzneczow me fit le rapport des difficultés et des fatignes qu'ils avoient essuyés, et c'étoit à la vérité une espèce de miracle que le canot eût pu résister à la force des coups de mer. Une heure après avoir quitté le vaisseau, me dit-il, il arriva près du rivage, et aborda avec beaucoup de peine dans un havre où étoient plusieurs canots à l'ancre, et un gros navire mâté. Ayant laissé six associés dans le canot, il mit pied à terre, et vit quelques habitans habillés en bleu à la manière des Chinois, avec des parasols. Il les accosta sans hésiter. Les insulaires l'invitèrent à entrer plus avant dans le pays, ce qu'il auroit fait volontiers, s'il n'eût pas en ce moment entendu les coups de canon qui demandoient son retour. A ce signal, il chercha, et par signes et par gestes, à faire entendre aux insulaires qu'il étoit obligé de retourner. Ils ne montrèrent aucun désir de

le retenir ; cependant ils lui représentèrent par signes, qu'il étoit dangereux de se mettre en mer par le tems qu'il faisoit, et qu'il seroit plus sûr d'attendre jusqu'au lendemain matin ; mais lorsqu'ils le virent décidé à partir, un des insulaires mit la main sur sa poitrine, en signe d'amitié, et lui fit présent de son parasol, d'une pipe, et d'une petite bourse contenant du tabac. M. Kuzneczow n'ayant sur lui aucune bagatelle qu'il pût donner en retour à l'insulaire, lui fit cadeau de son sabre monté en argent. L'insulaire, charmé de sa générosité, lui donna encore un couteau. Au surplus, M. Kuzneczow me dit qu'il avoit vu dans l'île un grand nombre de cochons, mais point de bétail noir. Les huttes bâties près du rivage étoient régulièrement placées et ombragées par des rangs d'arbres, et la côte paroissoit bien garnie de bois.

Ce rapport, qui fut entendu par tous nos compagnons, excita en eux le désir d'y descendre : je le désirois moi-même ; mais le vent s'étant fixé à l'ouest, et soufflant avec une force redoublée, je fus obligé de renoncer à ce projet et de continuer ma route. Au point du jour, nous vîmes le vais-

seau entouré de marsouins et de différens oiseaux.

Suivant le rapport, 4 malades, un blessé. Latitude, 45 degrés 20 minutes; longitude, 13 degrés 0 minute; vent ouest; course sud-est quart d'est.

Lundi 4 juillet. Une forte brise, qui môta tout espoir de rejoindre la côte que nous venions de quitter. J'examinai le parasol rapporté par M. Kuzneczow. Il étoit en papier graissé d'huile, et peint à la manière des Chinois, avec différens caracteres. La pipe étoit d'un métal blanc composé, et la bourse à tabac étoit de satin brodé; le couteau à manche d'ivoire étoit fort bien travaillé, autant de particularités qui servirent à me convaincre que ces insulaires trafiquoient avec les Japonois.

Mardi 5. Ce jour fut employé à resserrer nos agrès, que la chaleur avoit relâchés. Dans la matinée j'assemblai un conseil pour décider si nous ferions voile pour le Japon. Ne connoissant positivement aucune île que nous dussions rencontrer sur notre route, j'étois d'avis de prendre ce parti, pour éviter les souffrances dont nous étions menacés par le défaut d'eau et de provisions. Les nôtres

ne

ne consistoient plus qu'en six barrils de poisson salé et deux barrils de poisson sec ; mais celui-ci commençoit à se putréfier par la chaleur. Tout notre biscuit étoit consommé. Nous n'avions plus que deux barriques d'eau de pluie et quatre barriques d'eau douce. Nous avions donc pour huit jours au plus de comestibles, et à boire pour quatorze jours. Il fut décidé que nous dirigerions notre course vers le Japon, sauf à nous arrêter dans quelque île, si nous en trouvions sur notre route. Cette résolution fut communiquée à toute la compagnie, qui s'y soumit sans examen, par la crainte de la faim. M. Meder, ayant fait l'inspection de nos provisions en poisson salé, m'assura que dans deux ou trois jours je serois obligé de faire jetter le tout par-dessus le bord. Pour en tirer quelque parti, il me conseilla de le faire bouillir jusqu'à ce qu'il devînt en pâte ou en une espèce de pain qui pourroit encore nous servir dans une extrême nécessité. J'approuvai son idée, et le chargeai de l'exécuter. La nuit fut claire et étoilée. A six heures du matin, le vent passa au variable, et à dix heures il se

fixa au nord-ouest. Ce jour-là ayant vu quelque poisson autour du navire, nous préparâmes des lignes de pêche.

Fin du tome premier.

TABLE
DU TOME PREMIER.

INTRODUCTION.

Journal du comte DE BENYOWSKY.

CHAPITRE PREMIER.

CHAP. II.

CHAP. III.

CHAP. IV.

CHAP. V.

CHAP. VI.

CHAP. VII.

CHAP. VIII.

Chap. IX.

Chap. X.

CHAP. XI.

CHAP. XII.

CHAP. XIII.

CHAP. XIV.

CHAP. XV.

CHAP. XVI.

CHAP. XVII.

CHAP. XVIII.

CHAP. XIX.

CHAP. XX.

CHAP. XXI.

CHAP. XXVI.

CHAP. XXVII.

CHAP. XXVIII.

CHAP. XXIX.

CHAP. XXX.

CHAP. XXXI.

CHAP. XXXII.

Amphigonon

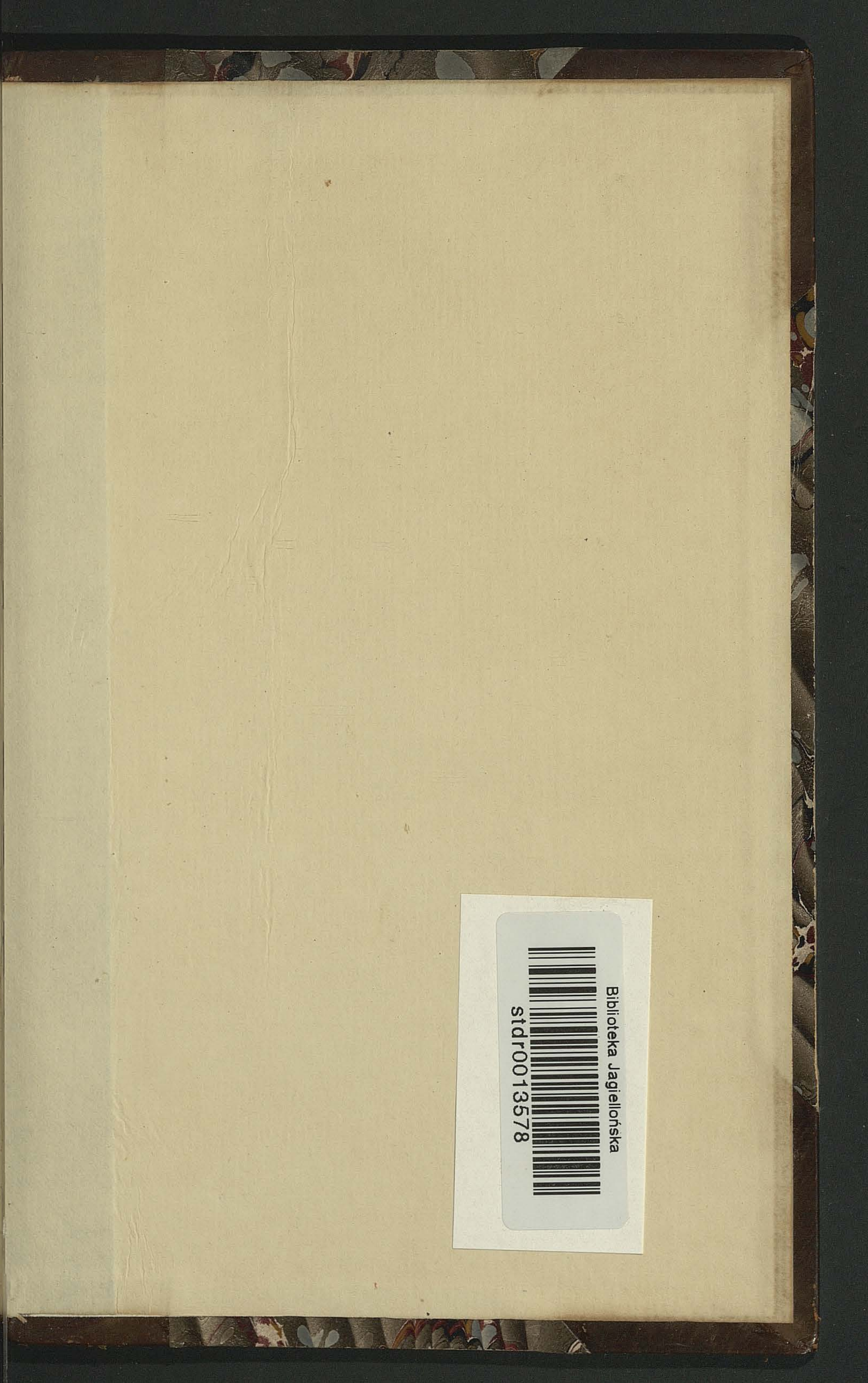
CHAP. XXXIII.

CHAP. XXXIV.

Fin de la Table du tome premier






Biblioteka Jagiellońska
stdr0013578

